

*L'inattendu  
pourrait venir  
tout bouleverser !*

NEW ROMANCE®

# Baby RANDOM 2

GAÏA ALEXIA



*la mondamine*

*Baby*  
**RANDOM 2**  
GAÏA ALEXIA

*la mondamine*

© 2018, Gaïa Alexia – Tous droits réservés

© 2018, La Condamine — 34-36, rue La Pérouse 75116 Paris

Tous droits réservés. Ce livre, ou quelque partie que ce soit, ne peut être reproduit de quelque manière que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur.

Ce livre est une fiction. Les noms, caractères, professions, lieux, événements ou incidents sont les produits de l'imagination de l'auteur utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnages réels, vivants ou morts, serait totalement fortuite.

Image de couverture : Shutterstock © 4 PM production

Couverture : Marion Rosière

© 2018, Hugo Poche, Département de Hugo Publishing

34-36, rue La Pérouse

75116 Paris

Collection dirigée par Arthur de Saint Vincent

Ouvrage dirigé par Marine Flour

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

# SOMMAIRE

---

Titre

Copyright

Prologue - Roman

1 - Célia

2 - Célia

3 - Célia

4 - Célia

5 - Célia

6 - Célia

7 - Célia

8 - Célia

9 - Roman

10 - Célia

11 - Célia

12 - Célia

13 - Célia

14 - Célia

15 - Célia

16 - Célia

17 - Célia

18 - Roman

19 - Célia

20 - Roman

21 - Célia

22 - Célia

23 - Roman

24 - Célia

25 - Célia

26 - Célia

27 - Célia

28 - Célia

29 - Célia

30 - Célia

31 - Célia

32 - Célia

33 - Célia

34 - Célia

35 - Célia

36 - Célia

37 - Célia

38 - Célia

39 - Célia

40 - Roman

41 - Roman

42 - Célia

43 - Roman

44 - Roman

45 - Célia

46 - Roman

# Prologue

---

## ROMAN

Je suis exténué. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit quand j'entre dans le bureau de mon père. Il est sept heures trente précises, il devrait arriver d'ici quelques minutes.

Je m'avance vers le bar au fond de la pièce. J'espère que le vieux cognac est encore là, j'ai besoin d'un verre d'urgence. Cette nuit a été à la fois la plus horrible et la plus belle que j'aie jamais vécue. J'en ai encore les mains tremblantes. Et je ne sais plus si c'est de colère contre l'autre connard ou si c'est ce que ma fille a fait naître en moi dès que j'ai posé les yeux sur elle.

Je cherche dans les bouteilles. *Ouf, le cognac est là !* J'attrape un verre et le remplis plus que de raison. La porte s'ouvre brusquement lorsque je l'amène à mes lèvres, ce qui interrompt mon geste.

— Roman ? Mon Dieu, mais qu'est-ce que tu fais encore là ? s'exclame mon père.

Ses yeux vont rapidement de mon visage au verre et inversement. Il fronce les sourcils et prend son air paternel à la con. Ça ne m'empêche pas de gober le cognac cul sec. Ça me brûle la gorge, et je le sens descendre et faire son chemin. C'est douloureux, écœurant, et pourtant, c'est exactement ce qu'il me fallait pour réussir à dire à mon père ce qui s'appête à sortir de ma bouche.

— Papa...



— Pose ce verre avant de t’adresser à moi. Il me semblait que tu avais arrêté de boire, Roman, il me coupe aussitôt.

Je m’exécute dans un geste rageur. Mon père a le don d’éveiller la colère que je contiens. Le verre tombe dans un bruit mat et roule jusqu’au sol où il éclate. Monsieur Weiss père reste silencieux. Il m’observe sans bouger puis, après quelques courtes secondes, il s’avance vers son bureau, y dépose sa sacoche et se tourne vers moi. *Bon, allez, c’est maintenant !*

Je soupire, me frotte le visage, et je me lance.

— J’ai besoin de ton aide, je lâche d’une traite.

Voilà, c’est dit, et je sais que ça va me coûter cher. D’ailleurs, ça me coûte déjà de devoir le regarder en face pour lui dire ça. Et pour cause, avec lui, rien n’est gratuit. Quand je me demande pourquoi je suis devenu un tel connard, il suffit que je regarde celui qui m’a élevé pour comprendre. Les chiens ne font pas des chats, mais je ferai tout pour que ma fille ne suive pas la même lignée. Et pour ça, je dois régler cette histoire d’adoption et je dois le faire vite, avant que le Français fasse quelque chose de... stupide. C’est Célia qui doit élever notre fille, personne d’autre.

— Tu... ? J’ai cru mal comprendre, me demande mon père sur un ton sarcastique.

*Putain, ça commence...*

Je ne prends pas la peine de répéter. Je sais qu’il a très bien compris ce que je viens de dire. Il finit par secouer la tête avec un sourire qui me sort par les yeux.

— Et... que puis-je pour toi, Roman ?

Je prends une grande inspiration. Un autre verre serait le bienvenu, mais je dois rester assez lucide pour qu’il ne me fasse pas signer n’importe quoi.

— Célia...

— C’est non, Roman ! Si ça concerne cette gamine que tu as sautée, je refuse de t’aider, il me dit sèchement avant que j’aie fini ma phrase.

La façon qu’il a de rabaisser Célia a le don de me rendre dingue.

Je déglutis. Si je l'éclate encore une fois, il ne m'aidera pas. Il me teste pour voir si j'ai vraiment besoin de son aide.

— Elle veut faire adopter le bébé, je lâche avant qu'il me coupe encore la parole.

Un silence s'installe.

Mon paternel me dévisage avec un air perplexe. Comme s'il ne comprenait pas où est le problème.

— Cette jeune fille a peut-être plus de jugeote que je croyais, il dit finalement. Elle veut faire adopter ce bébé qui n'est pas de toi, et alors ? Pourquoi te mettre dans des états pareils ? il ajoute en me désignant.

— Mais je dois te le dire comment ? C'est *mon* bébé ! C'est *ma* fille, papa ! Et si elle la fait adopter, je ne la reverrai jamais ! je m'exclame.

Mon père recule en fronçant les sourcils.

— Ne crie pas ! Je suis simplement étonné que tu veuilles... assumer ton rôle dans toute cette histoire. Sais-tu à quoi tu t'engages ?

*À quoi je m'engage ?* Il n'a pas compris un traître mot de ce que je viens de lui dire.

— Je n'ai pas l'intention de m'engager... à quoi que ce soit. Célia sera mieux sans moi. Tout ce que je veux, c'est qu'elle élève le bébé comme le ferait...

— ...n'importe quelle gamine de 22 ans ? Roman, sérieusement, mes meilleurs hommes ont fait des recherches sur elle, c'est une paumée. Cette fille n'a pas les épaules pour s'occuper d'un enfant, et tu le sais très bien. Il n'y a qu'à voir : elle se laisse séduire par le premier type bourré et drogué qu'elle croise ! La seule chose qu'elle ait faite de respectable, c'est cette histoire d'adoption.

— Je ne suis pas drogué, putain ! je m'exclame.

*Calme-toi, Roman. Il cherche à te rendre dingue !*

— Plus maintenant... Mais est-ce que tu as besoin que je te rappelle tes faits d'armes, mon fils ? Ou peut-être reste-t-il quelques grammes de cocaïne

chez toi pour te remémorer tes pires années ? il me coupe de nouveau.

Je serre les poings. *S'il l'ouvre encore, je lui éclate le nez une deuxième fois.*

Pour éviter un drame, j'enchaîne directement.

— Tu t'éloignes du sujet. Je ne serais pas venu vers toi, si j'avais pu m'en passer. Je ne suis pas là pour que tu me rappelles à quel point j'ai foiré ma vie et à quel point je continue de le faire. J'essaie de faire en sorte que... les choses se déroulent correctement et que le bébé ne prenne pas la même voie que moi. Mais pour ça, il faut qu'il reste avec Célia...

Il lève la main pour m'interrompre encore une fois.

— Putain, laisse-moi parler, papa ! je m'exclame. Il faut que le bébé reste avec Célia parce que c'est sa mère et... qu'un enfant sans sa mère est un gosse à qui il manque... une partie de lui. Elle aura besoin de sa mère, peu important les défauts et les qualités de celle-ci.

— Et sur quoi te bases-tu pour affirmer une telle chose ? mon père me demande après un silence.

— Sur moi. Si ma mère avait été là, je n'aurais jamais été la plus grande déception de ton existence.

Silence. Il baisse les yeux et fixe le sol. J'ai dit ce que j'avais à dire, et il semble que, pour la première fois, mon père ne trouve rien à ajouter.

Il s'installe derrière son bureau et décroche son téléphone.

— Appelez Luca, s'il vous plaît, il ordonne avant de raccrocher.

Il se tourne vers moi. Mes mains tremblent, et je ne parle pas de la sueur qui coule sur mon front. Mon père joint ses mains face à lui.

— Je veux d'abord que tu fasses un test de paternité. C'est non négociable si tu souhaites que je t'apporte mon aide.

— OK. Mais ça ne sert à rien. C'est ma fille, j'en suis sûr.

— C'est ce qu'on verra, il réplique.

Je ne dis plus rien, pendant un long moment.

Il passe plusieurs coups de fil en m'ignorant complètement. Il a beau être

un connard, lorsqu'il accepte d'aider quelqu'un, il le fait à cent pour cent.

Même si je ne sais pas encore comment, je vais cependant le payer. Mon père ne donne jamais rien, il vend. Et il finira fatalement par réclamer son dû...

\*  
\*   \*

J'enfonce mes mains dans mes poches pour que mon père ne voie pas qu'elles tremblent. Même si j'ai confiance en Célia et que je la crois quand elle dit que le bébé est de moi, j'ai brusquement un doute. Les résultats du test de paternité viennent de tomber comme une brique sur le bureau de mon paternel. *Il ne lui aura fallu que quelques heures pour tout régler...*

— Hmm... Donc... il marmonne en déchiquetant l'enveloppe.

J'arrête de respirer pendant qu'il déplie les quelques feuilles envoyées par le laboratoire et tourne la tête vers moi avant d'avoir lu quoi que ce soit.

— Ne sois pas si serein, fils. Si l'enfant n'est pas de toi, elle va avoir de gros problèmes !

Avec les années, j'ai appris que, pour mieux résister à cet homme, il ne faut rien laisser paraître de ses émotions. Visiblement, j'y parviens de mieux en mieux car je suis très loin d'être serein.

— Lis ce foutu papier, qu'on passe à la suite, je lâche froidement.

Il m'envoie un regard mauvais et tourne à nouveau son regard vers les résultats

Il lit mais ne dit rien. *Est-ce qu'il veut que j'explose encore une fois tout son bureau ?*

Son mutisme dure quelques longues secondes puis, sans se retourner, il annonce :

— Je ne te félicite donc pas.

*Quoi ?* Mon cœur vient de me remonter dans la gorge. *Le bébé n'est pas de moi ?*

En deux enjambées, j'ai atteint mon père et lui arrache les feuilles des mains pour y jeter mes yeux de manière avide. *Où sont écrits ces foutus résultats ?*

Je parcours le document avant de trouver ce que je cherche.

**« Paternité avérée. »**

*Bordel, quel soulagement !* Après tout ça, apprendre qu'elle n'est pas de moi m'aurait retourné. Je veux être son père. C'est déjà ma fille.

— Mettre une pauvre fille enceinte... mon père reprend. C'est bien le pire truc que tu pouvais faire. Je vois que tu ne négliges rien pour me décevoir.

— Ça fait longtemps que j'ai arrêté de faire les choses pour ou contre toi, papa, je réplique. Alors, épargne-moi tes sympathies, qu'on passe à la suite au plus vite.

Il me fusille du regard.

— Es-tu certain de ce que tu veux ? Si elle fait adopter l'enfant, tu n'en entendras plus parler et tu n'auras aucune obligation vis-à-vis d'elle ou de lui. Tu n'auras pas à porter ce fardeau...

— Il n'y a que toi qui vois un enfant comme un fardeau.

— Tu ne sais absolument pas à quoi tu t'engages en prenant cette décision, il déblatère en montrant les résultats que je tiens toujours en main.

— Et qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu as peur de quoi, au juste ? Célia garde le bébé et...

— Je crains que tu fasses n'importe quoi, comme toujours. Dois-je te rappeler combien tes écarts m'ont déjà coûté ? Cet enfant est un piège grotesque dans lequel tu es en train de tomber les yeux fermés, Roman. Et je ne peux pas te laisser faire ça sans réagir ! Tes décisions mettent en péril plus que ta petite personne...

J'ouvre la bouche, mais avant que ma réplique fuse, il enchaîne :

— Mon aide ne sera donc pas sans conditions, il souffle, comme atterré, en tirant un pli posé sur le dessus d'une pile de documents sur son bureau. Voilà donc ce à quoi tu t'engages si tu veux qu'elle garde ce bébé. Si tu ne signes pas, je ne t'aiderai pas.

Il me tend l'enveloppe marron qu'il vient de saisir. L'instant suivant, j'en sors ce qui semble être un contrat. Je regarde mon père sans comprendre.

— Tu peux bien évidemment prendre le temps de le lire... mais si tu veux que j'honore ma part du contrat, tu n'as aucune autre option.

*Quoi ?*

Je parcours le document. Mes yeux tombent sur un tas de trucs qui ne me plaisent pas, mais le pire de tout se trouve sur la deuxième page. J'arrête ma lecture, serre les dents et relève les yeux sur mon père en balançant ce torchon devant lui.

— C'est hors de question, je crache.

Il reste impassible et m'observe en croisant les doigts. *Quel enfoiré...* Il sait que je suis bloqué. J'aurais dû le voir venir. *Quel con !*

— Alors tu ne signes pas ?

— Non, tu dois modifier la moitié de ce truc avant.

— Je ne marchande pas, Roman. C'est ça ou rien.

— Tu... Putain, comment tu peux faire ça ?

— Je protège notre entreprise ! Ça te pendait au nez depuis longtemps.

— On parle de l'héritage de ma mère, là, ce qui n'a rien à voir avec toi ou cette boîte !

— On parle de millions de dollars placés entre les mains d'un inconscient ! il rage.

Il me renvoie le contrat que je laisse tomber à terre.

— Si tu veux être le père de cette erreur, c'est ton problème. Mais cela ne sera pas sans contrepartie.

Et la contrepartie envisagée par mon père me demande de faire une croix sur les millions qui m'attendent depuis la mort de ma mère. Ceux que j'étais

censé toucher l'année prochaine et que mon père convoite avec avidité.

Je ferme les yeux pour voir la minuscule main de ma fille se resserrer autour de mon doigt.

— Signe ou tu ne reverras jamais cet enfant, Roman, il ajoute.

*L'argent ou Célia et le bébé ?*

Mon père me tend un stylo. Je sais exactement ce qu'il est en train de faire, c'est comme ça qu'on obtient ce qu'on veut dans son monde : en mettant la pression.

— Qu'est-ce qui est le plus important pour toi ?

— Ferme-la ! j'envoie.

Je feuillette encore le contrat. Si je l'accepte, je dis adieu à ma liberté financière et je serai obligé de suivre les moindres désirs de mon père concernant l'entreprise. Il aura enfin ce qu'il a toujours voulu : un fils parfait qui ne met pas en péril son patrimoine ni l'avenir de Weiss Corp.

— Célia gardera le bébé ? je demande.

C'est tout ce qui m'obsède. Que Célia s'occupe de notre fille. Que *ma* fille grandisse aux côtés de sa mère.

— Oui, une clause du contrat qu'elle devra signer interdira l'adoption.

Il insiste avec le stylo. Je le prends et vais m'installer en face de lui. J'arrête de respirer pour signer. Je sais pertinemment que c'est un sacrifice, mais Célia et le bébé passent avant moi.

— Bien, dit mon père.

Je ne vois rien de bien dans tout ça. Mais elles seront ensemble, et je pourrai voir ma fille grandir. Et qui sait, peut-être que Célia et moi...

— Donc, comme le stipule le contrat, tu as désormais interdiction de côtoyer mademoiselle Fowell. Et comme je te connais et que je veux être certain que tu ne tomberas pas encore malencontreusement entre les cuisses de cette pauvre fille, tu resteras plusieurs mois à Londres et non quelques

semaines comme prévu initialement, annonce mon père après avoir repris le contrat. Ton vol décolle dans quelques heures, ne le manque pas.

Une panique sourde explose en moi. *Ne plus la revoir ? Je n'ai jamais accepté ça !*

Un rire faux m'échappe quand je saisis ce que je viens de faire, et la rage prend le relais sur la panique en moi. Je connais pourtant mon père par cœur, mais je me suis fait avoir comme un débutant. Il m'a subtilement manipulé. Il savait que mettre l'héritage de ma mère dans la balance me toucherait assez pour que je ne poursuive pas la lecture de ce foutu contrat. *Mais comment puis-je être aussi stupide ?*

— Je...

— Tu as signé, coupe mon père. Maintenant, sors d'ici avant que je ne change d'avis concernant l'aide que j'apporte dans cette affaire. Je peux aussi me débrouiller pour que l'enfant et la fille disparaissent de la ville. Pour le moment, tu auras un droit de regard lointain sur leur existence, mais ceci uniquement si tu respectes ta part du contrat.

J'avale ma salive et serre les poings pour résister à l'envie de tout faire voler dans la pièce. Je dois rester calme. Je n'ai pas lu. Je n'ai pas tout lu et je viens de les perdre.

— Dehors ! J'ai du travail et toi aussi.

— Elles... Elles ont besoin de moi, je lâche, les dents serrées.

Ma voix tremble, et je sens mes nerfs sur le point de lâcher. La dernière fois que j'ai ressenti ce désespoir sans fin, c'était chez Célia, pour l'anniversaire de la mort de ma mère. Mais cette fois, je ne peux pas la rejoindre pour qu'elle me laisse pleurer et m'endormir contre elle.

— C'est faux, elles ont besoin d'argent et d'un pigeon que tu ne seras pas. Et puis, tu ne manqueras rien, crois-moi. Être père n'est pas aussi divertissant que ça en a l'air.



Je quitte le bureau de mon géniteur l'instant suivant. J'ai l'horrible sentiment de m'enfoncer dans des sables mouvants sans rien pour me rattraper. Célia et le bébé restent sur le bord à me regarder les fuir sans le vouloir.

# 1

## CÉLIA

---

Je tourne en rond dans mon petit appartement. Le bébé, enfin, Lou, dort sur le canapé. Elle va bien, mange bien et remplit sa couche. Ce qui est visiblement quelque chose de bien parce qu'à l'hôpital, les infirmières étaient ravies chaque fois que ça sentait à m'en faire piquer les yeux. Et pourtant, je ne suis pas sereine du tout.

Les mois qui viennent de s'écouler ont laissé des marques qui resteront à jamais gravées en moi. Dire qu'il y a quelque temps, je fantasmais sur mon mystérieux client au café, celui qui avait la fâcheuse habitude de débouler à la même heure chaque jour et de faire battre mon cœur un peu plus vite. Et dire qu'il s'est avéré être Roman Weiss, de *la* famille Weiss, et que j'ai fini par coucher avec lui sur ce banc merdique lors de cette cérémonie à laquelle je n'aurais jamais dû aller. Tout aurait pu s'arrêter là, j'aurais pu oublier Roman Weiss, vivre une histoire sans complication avec Max. Mais la vie en a décidé autrement, elle a fait grandir ce Baby Random en moi sans prévenir, ce qui a entraîné la fuite de mon boss et petit ami, incapable de faire face à la situation. Et encore une fois, ça aurait pu s'arrêter là, mais ce foutu destin a décidé de s'acharner. J'ai perdu mon travail, Mona nous a quittés et, à partir de là, j'ai vraiment perdu pied. Quand j'y repense, je ne me souviens pas de

quoi étaient faites mes journées, mis à part que l'adoption proposée par mon frère et sa femme était dans mon esprit à chaque seconde et qu'elle m'empêchait de respirer. Puis Lou est arrivée et, comme par miracle, ou comme si la vie avait décidé d'arrêter d'être une chienne avec moi pour quelques instants, une solution pour garder mon bébé a pointé le bout de son nez.

Mon regard effleure le contrat que j'ai signé à la maternité comme pour me rappeler à l'ordre. L'éclaircie qu'il m'a apportée pourrait être de courte durée.

Des coups frappés à la porte m'obligent à arrêter là mon espèce de flashback déprimant. Mon regard se pose sur la petite pendule de la cuisine. Onze heures cinq pile. Mon cœur subit bêtement une embardée alors que d'autres petits coups résonnent sur le battant en bois. Je vais ouvrir, laissant Lou bien calée au fond du canapé.

Derrière la porte, je trouve un Béni voûté mais avec un grand sourire. Je le laisse entrer. Je suis heureuse de le voir, c'est comme s'il était un radeau en plein milieu d'un océan de solitude.

Après un regard complice, il avance dans mon appartement comme s'il marchait sur des œufs et, très vite, arrive au-dessus de Lou et du canapé.

— Oh... il murmure. Elle est si petite.

Je crois qu'il a arrêté de respirer de peur de la déranger. *C'est trop mignon !* À vrai dire, je crois que j'ai arrêté de respirer aussi quand je l'ai vue pour la première fois. Et je n'ai toujours pas repris mon souffle, ce qui est certainement un record parce que ça dure depuis neuf jours. Neuf jours que je suis partagée entre une peur panique envahissante et ce bien-être intérieur qui réchauffe mon cœur un peu plus à chaque seconde. Je me demande qui va l'emporter. Je lutte de toutes mes forces pour que la peur s'en aille, mais elle aussi enfle petit à petit. Et la sortie de la maternité ne m'a pas aidée à la faire refluer. Je suis désormais seule face à un être qui dépend entièrement de moi, mais dont je n'ai pas la moindre idée de ce dont il a besoin.

Béni joint ses deux mains ridées devant sa bouche lorsque le bébé s'étire adorablement dans son sommeil et il murmure encore un adjectif affectueux. Je ne peux m'empêcher de sourire. *C'est vrai qu'elle est adorable...*

— Tu peux parler normalement, Béni, je lui dis en lui tapotant l'épaule.

— Non, non, je ne veux pas la réveiller, il chuchote sans la quitter des yeux.

*Ça, c'est l'effet Lou-Mona Weiss-Fowell !* Elle est si petite et si parfaite qu'on n'ose pas la déranger. J'ai passé du temps à la regarder depuis que nous sommes ensemble mais j'ai encore du mal à croire que j'ai réussi à faire quelque chose d'aussi merveilleux. Enfin, que j'y ai grandement contribué, parce qu'elle a aussi hérité de son père : notamment la couleur de ses yeux. Ce vert clair transperçant et captivant. D'ailleurs, elle ne les a pas ouverts tout de suite à sa naissance, mais quand elle l'a fait, toutes les nanas de la maternité ont craqué pour elle et m'ont affirmé qu'ils allaient encore s'éclaircir.

Je laisse Béni continuer d'admirer ma fille alors qu'une boule se forme dans ma gorge. Je ne sais pas pourquoi je suis si émue, un rien me bouleverse depuis que cet avocat a quitté la chambre de l'hôpital.

— Célia, tu as bien travaillé, elle est magnifique ! Béni chuchote de nouveau.

C'est vrai, pour moins de quatre mois de grossesse – du moins quatre mois à être consciente de ma grossesse –, Lou a tout ce qu'il faut où il faut.

Béni se redresse dans un craquement inquiétant et, après avoir remis en place quelques-unes de ses vertèbres en s'étirant, il me serre maladroitement dans ses bras. J'ai de nouveau les larmes aux yeux. Je ne sais plus si c'est de bonheur d'avoir ma fille à mes côtés ou d'angoisse de me retrouver vraiment seule avec elle, fauchée, sans boulot.

Béni recule pour me regarder, et son visage change quand il voit les larmes. *Changeons vite de sujet, je ne vais pas accabler ce pauvre vieux avec*

*mes angoisses !*

— Bon, alors, ça te fait quoi d'être grand-père ? j'envoie après avoir pris une grande bouffée d'air.

Il me regarde avec des paillettes dans les yeux.

— Oh ! C'est merveilleux ! Je suis le plus heureux des papis du quartier ! il s'exclame tout joyeux.

— Tu seras le meilleur, j'en suis sûre... je lâche avec un air attendri.

Il lève ses deux pouces en l'air et m'offre son plus beau sourire. Et même s'il ne lui reste que quelques dents, ce sourire est si radieux qu'il déclenche le mien.

— Tu as tout ce qu'il te faut ? il me demande.

— Oui, je crois. À l'hôpital, on m'a donné plein de trucs, j'ai un peu d'avance.

— Et pour la poussette, tu as trouvé quelque chose de bien ?

*Mince, une poussette ! Je n'y ai pas pensé une seconde. Il m'en faut absolument une !*

Mon esprit se met immédiatement en branle pour trouver une solution, mais il bute rapidement sur une question essentielle : *comment tu te payes une poussette, Célia ?*

— Ah ! Non... Mais c'est prévu, ne t'inquiète pas. En attendant, elle est si légère que je peux la porter, j'envoie avec un sourire.

Béni fronce ses vieux sourcils broussailleux.

— Comme ces hippies qu'on voit dans les parcs ? il lâche.

— Ouais, exactement ! Merde, tu crois que c'est comme ça qu'on devient un vrai hippie ? j'interroge, faussement affolée.

Béni fait résonner son rire de vieux, celui qui finit souvent en toussant, comme le faisait Mona.

Je souris, mais ce sourire s'enfuit rapidement quand je songe au trajet en bus que j'ai dû faire pour rentrer de l'hôpital. C'était une véritable galère.

Entre le bébé que j'ai porté en écharpe et les sacs contenant nos affaires, j'ai mis deux fois plus de temps que prévu et j'ai dû dépenser des calories que je n'ai pas. Et mon calvaire ne s'est pas arrêté là. J'ai réellement réalisé le niveau de vie misérable que je frôle quand je me suis retrouvée avec mon bébé dans mon appartement. Je ne savais même pas où la poser. Pas de lit, pas de couffin, rien pour accueillir un nouveau-né. J'ai dû improviser, et même si Lou n'est pas à même le sol, j'ai détesté me rendre compte qu'en plus de ne rien avoir dans l'immédiat, je n'aurai pas les moyens de sitôt. Comment je vais faire plus tard ? Quand les biberons devront être plus grands, quand elle sera trop lourde pour que je la porte... Et il y a certainement tout un tas de trucs qui vont me tomber dessus par la suite. C'est terrifiant de ne pouvoir anticiper qu'une chose : savoir que je n'aurai pas les moyens.

— Ah tiens, au fait, je suis passé régulièrement prendre ton courrier quand tu n'étais pas là, me coupe Béni dans mes pensées. Parce que, de ma fenêtre, j'ai vu ton gros propriétaire avec son bouledogue qui rôdait autour de ta boîte, il ajoute en sortant de la poche de son vieux trench une pile de lettres qu'il a réunies avec un bout de ficelle.

*De la ficelle ! C'est bien une technique d'ancien, ça !* Mona aurait fait pareil, et je ne me serais pas gênée pour la charrier.

— Ah ! Béni, t'es le meilleur, merci.

Je prends la pile et je m'assieds sur le canapé, à côté de Lou, qui dort toujours à poings fermés. Je m'installe avec souplesse et délicatesse, parce que, si je n'ai pas encore compris son fonctionnement, je sais que lorsqu'elle dort, c'est comme des micro-vacances pour moi.

— Mais au fait, comment elle s'appelle ? me demande Béni en prenant place sur la table basse devant nous.

— Ah mais je manque à tous mes devoirs ! Je n'ai pas fait les présentations officielles. Béni, je te présente Lou, je réponds en regardant ma fille avec un sourire attendri. Lou-Mona, plus précisément, j'ajoute.

— Lou-Mona ? J'adore ! Et Mona aurait détesté ! il rit. Mais pourquoi Lou ?

*Aucune idée ! Il faudrait demander ça à monsieur Roman Weiss qui ne souhaite plus me rencontrer...*

Je laisse passer un léger silence et je reprends avec un sourire que je force un peu :

— Pourquoi pas ?

Il hausse les épaules et reporte son attention sur le bébé à côté de moi.

Je commence à regarder les enveloppes quand une en particulier attire mon attention. Elle a été envoyée de Londres, et mon adresse est écrite à la main, d'une fine écriture penchée. Je la retourne, en quête d'un indice sur son expéditeur, mais il n'a laissé ni son nom ni son adresse. Je l'ouvre rapidement et je trouve dedans une feuille pliée. Lorsque je la sors, un autre papier, plus petit, glisse à terre.

Je lance un petit coup d'œil à Béni qui s'extasie sur mon bébé en me penchant pour le ramasser. Je le déplie avant de laisser mon regard se poser dessus sans trop y faire attention. Des chiffres, des mots, et une signature que j'ai vue il y a trop peu de temps pour l'avoir oubliée...

C'est un chèque de Roman. Un chèque de... *Quoi ? J'ai un coup de chaud. Est-ce que j'ai bien vu ?*

Ma main tremble quand je lis et relis la somme. *Trente mille dollars. Trente mille dollars. Trente mille putains de dollars !*

Dans un réflexe de pauvreté extrême, je m'évente avec ledit chèque pour reprendre mon souffle. C'est de l'air à trente mille dollars que je reçois sur le visage. Je n'ai jamais eu autant d'argent entre les mains et je peux le dire, ça pèse que dalle, trente mille dollars. J'ai l'impression de jouer une partie de Monopoly grandeur nature, et là, j'ai pioché la carte « Passez par la case Départ et recevez trente mille dollars ». Ou plutôt, celle qui dit « Passez par

la case “nouveau départ” et recevez un paquet de pognon sans faire de malaise vagal ».

Je fronce les sourcils et attrape la feuille pliée qui entourait cet énorme chèque si léger pour lire ce qui est inscrit.

**« L’argent ne te contrôle pas, mais tu en auras certainement besoin. »**

L’écriture est fine et un peu penchée, comme celle de l’enveloppe.

Ma gorge s’est nouée, alors je prends une grande inspiration pour avaler ce pathétique sanglot qui menace d’éclore puis je remets le chèque et le papier dans l’enveloppe sans ménagement avant de la jeter sur la table avec les autres lettres, que je ne prends même pas la peine de regarder.

*Trente mille dollars...* C’est beaucoup, beaucoup d’argent, mais il est hors de question que j’accepte. L’argent ne me contrôle pas, et je ne vais pas céder parce que j’ai tiré la carte « Surprise ! Vous tombez enceinte » au tour précédent. Je sais que ma fierté me dicte cette réponse instinctive, mais mieux vaut ma fierté que Roman Weiss et sa thune. Surtout après ce qu’il a fait et la manière dont il l’a fait. Son avocat et son contrat – que je n’ai d’ailleurs toujours pas lu intégralement –, il peut bien se les mettre où je pense. Je ne peux pas lui pardonner la façon qu’il a eue de... choisir pour tout le monde parce que monsieur a les moyens et pas moi.

— De mauvaises nouvelles ? Béni me demande en me sortant de ma réflexion.

— Ouais, comme d’hab, des factures ! je lance. Elles vont finir accrochées vers ma porte d’entrée avec leurs cousines du mois dernier.

Il me lance un regard amusé auquel je réponds par un haussement d’épaules, puis nous sommes coupés par un minuscule grincement qui provient du canapé.



— Oh... Attention, elle se réveille, je chuchote.

Béni ouvre de grands yeux émerveillés, et moi, je suis déjà sur le qui-vive. *Biberon ? Couche ? Trente mille dollars ? Euh, non, elle s'en fout de cet argent, elle !*

J'ai du mal à croire que j'arrive à refuser trente mille foutus dollars américains aussi simplement que je jetterais un mouchoir usagé. Parce que Roman a raison, je vais en avoir besoin. Mais j'ai aussi besoin de ma fierté. Alors, argent ou fierté, que choisir ?

## 2

### CÉLIA

---

Le choix entre ma fierté et l'argent de Roman se fera plus tard parce que, pour l'heure, Lou est en train de se réveiller. J'ai intérêt à être plus que réactive parce que c'est toujours un grand moment de panique pour moi.

Le canapé émet un autre grincement. *Non, c'est plutôt un minuscule couinement.* Un petit poing serré se tend d'entre deux coussins. Béni en ouvre la bouche d'adoration, et moi, je souris. *C'est trop mignon !*

Les couinements passent au niveau supérieur, et mon sourire s'envole. *Oh non ! Elle va pleurer. Elle a besoin d'un truc, là...* Je suis une nouvelle fois larguée, comme chaque fois qu'elle se met en action. *J'aurais tellement aimé qu'elle sorte avec un mode d'emploi...* Mais non ! Je dois me démerder avec un instinct maternel qui n'a pas l'air de vouloir se manifester.

Béni plisse ses paupières de vieil homme lorsque Lou augmente brusquement le volume. *Merde, action, hop, hop, hop !*

Je fais quelques pas vers elle puis me ravise. *Est-ce qu'il est l'heure qu'elle ait faim ? Quand a-t-elle mangé pour la dernière fois ?* J'ai du mal, non *beaucoup* de mal, à comprendre comment elle fonctionne. C'est loin d'être évident, aussi : quand elle a faim, elle pleure ; quand elle a chaud, elle

pleure ; quand elle a froid, elle pleure ; quand sa couche est pleine, elle pleure ; quand elle a mal au ventre, elle pleure. Je la soupçonne même de pleurer aussi juste histoire de ne pas perdre la main. Ce qui nous fait au moins un point commun... En fait, elle pleure tout le temps, et moi aussi. Pour rien ou pour tout. C'est comme si mon corps disait : « Y a un truc qui cloche sérieusement, mais démerde-toi pour savoir ce que c'est ! »

Lorsque j'ai quitté l'hôpital, le docteur N'Guyen m'a dit que je m'en sortais très bien et que, d'ici plusieurs jours, je saurai faire la différence entre les pleurs de « M'man, j'ai la dalle ! » et ceux de « Yo, l'état de ma couche mérite un aller-retour à Alcatraz ! ». Mais pour l'heure, Lou pleure, et moi, je suis plantée au milieu du salon sans savoir quoi faire.

*Bon, procédons par élimination !* Les deux premiers jours après sa naissance, à l'hôpital, je lui proposais le biberon en premier. Mais comme ça ne fonctionne pas à chaque fois, j'ai gâché plein de lait en poudre. Donc la nourriture ne contrôle pas ma fille... Je devrais peut-être essayer de lui secouer un billet de cent dollars sous le nez. Qui sait, peut-être qu'elle tient de son père.

Je secoue brusquement la tête. *Putain, mais qu'est-ce que je raconte ?* On tente le biberon et on verra bien.

Je m'envole vers la cuisine en la laissant là. J'ai trop peur de la faire tomber si je la porte en faisant un autre truc et, là, tout de suite, Béni est là pour veiller sur elle.

*Maintenant, pas de conneries avec la préparation du biberon, Célia !* Tu mets l'eau à la bonne température et pile-poil au niveau voulu. Idem pour le lait en poudre, avec des cuillères bien rases.

Mes gestes sont lents et pas tout à fait précis, mais c'est toujours mieux qu'hier ou avant-hier. J'ai été plus qu'attentive aux nombreux conseils du docteur N'Guyen. En plus, elle m'a laissé son numéro personnel au cas où.

— Tu t'en sors, ma petite Célia ? Béni me demande depuis le salon.

Les pleurs de mon petit Baby Random couvrent sa voix usée. Je tourne rapidement la tête pour lui répondre et pour qu'il m'entende.

— Oui, oui, je suis sur le coup ! je lance.

Lou s'égosille comme un chaton affamé sur le canapé.

*Mon Dieu ! Mon bébé est une camée. Si elle n'a pas sa poudre, rien ne va plus !*

Eau, poudre, biberon fraîchement stérilisé, vissage de la tétine.

— J'arrive ! Je suis là ! Pas de panique, je clame en revenant dans le salon avec l'objet tant désiré dans les mains.

*Alors, bien secouer le biberon et...*

— Oh merde ! je m'exclame en m'arrêtant net. *Argh, je l'avais mal fermé !*

Je viens de prendre une douche de lait premier âge. *Oh c'est dégueulasse !* L'odeur de ce truc est vraiment infecte. J'ai rattrapé la tétine au vol, mais le biberon est vide.

— Tu en as partout ! s'affole Béni en cherchant de quoi ramasser.

J'ai à peine le temps de faire demi-tour pour retourner au plus vite en faire un autre que Lou se met à hurler. Je m'arrête pour la regarder. Sa couleur commence à changer. Oh purée, j'ai conçu un truc mi-humain, mi-Pokémon ou quelque chose comme ça. Elle va bientôt se transformer en une boule de hurlements ininterrompus.

C'est la phase finale et le coup de grâce pour mes oreilles. Je tourne les talons et je recommence le biberon. Dans la précipitation, je me trompe de volume d'eau et je perds donc du temps à en vider. Mon cœur bat la chamade. Les cris de Lou ont le don de me mettre dans une panique sans nom.

Je m'active comme je peux et, quelques instants plus tard, je rejoins dans le salon un Béni qui ne sait plus quoi faire. Et ça se traduit par des allers-retours entre Lou et moi d'un pas mal assuré et précipité, comme pour me

montrer le chemin. Il en est presque à faire de grands gestes avec les bras pour que je ne loupe pas le canapé.

On n'essaie même plus de se parler, puisque Lou prend largement le dessus côté volume sonore.

Très vite, je me pose à côté d'elle, Béni me prend le biberon des mains pour que j'attrape ce bébé hurlant et que je l'installe sur moi comme il faut. Enfin, comme je peux, parce que ça aussi, c'est compliqué. J'ai si peur de lui faire du mal que je n'ose pas trop la manipuler.

Béni, en parfait assistant, me tend le biberon.

— Température parfaite ! il lance par-dessus les cris.

— Merci !

Je goûte encore pour être vraiment sûre de moi. *Température idéale pour amarrage buccal !*

J'approche le biberon d'elle, quelques gouttes lui arrivent en plein visage et elle n'aime pas du tout. *Pas de panique, contact dans 5, 4, 3, 2, 1...* Silence. *Ah ! Ça fait un bien fou !* Béni a l'air d'apprécier aussi ce calme soudain.

En une seconde, Lou est redevenue la petite chose douce et adorable qu'elle est la plupart du temps.

— Aah... Ça fait du bien quand ça s'arrête, finit par chuchoter de nouveau le petit vieux. Je crois que ça m'a déclenché un acouphène, il ajoute en enfonçant son petit doigt dans son oreille.

— Elle doit avoir deux ou trois cordes vocales en trop... je soupire en la regardant manger. À ce train-là, je serai sourde avant sa première année.

Ma propre réflexion me fout les jetons comme jamais. *Sa première année...* Ça me paraît si loin. Tellement loin que c'en est irréel. Comme si ça n'allait jamais arriver. J'ai toujours plus ou moins su où j'allais dans la vie, mais depuis qu'elle est là, je suis perdue, ce qui me terrifie.

— Je vais te laisser te reposer, Béni finit par souffler.

*Me reposer ?* Je lui souris. Il n' imagine pas à quel point il m'aide en étant

simplement là avec moi.

— Merci d’être passé, je lui souffle.

— Mais c’est normal ! Et tu gères les biberons comme une vraie pro. Regarde-la, elle est si calme maintenant, et c’est grâce à toi !

Les larmes me montent aux yeux. *Encore ? Merde !*

Je déglutis pour les chasser. Je n’avais pas vu le truc sous cet angle. J’ai plutôt tendance à croire qu’elle pleure à cause de moi, pas qu’elle s’arrête grâce à moi...

Béni me sourit, m’envoie un bisou et s’en va sur la pointe des pieds. Je ris quand il me lance un clin d’œil raté en passant la porte. *Si Mona l’avait vu faire ça, elle ne l’aurait pas loupé ! Et moi, j’aurais ri à en pleurer.*

Je baisse les yeux sur Lou-Mona. Ses petites mains sont fermées en de minuscules poings qu’elle a placés de chaque côté de ma main, qui paraît immense comparée à elle. Elle a fermé les yeux et tête avec lenteur en s’endormant doucement.

J’ai le visage qui colle, les cheveux pires que ça, et mon tee-shirt sent le lait fermenté pour bébés. Et malgré ça, j’apprécie le moment et admire ma fille. Elle est si petite et si parfaite – avec une compétence surdéveloppée pour hurler, d’accord – mais surtout, elle est là. Et c’est tout ce que je voulais sans vraiment me l’avouer.

Lou finit par arrêter de tirer sur la tétine. Je redresse le biberon tandis que sa petite bouche se referme. Elle pince les lèvres et s’étire contre moi avant de replonger dans le sommeil. *C’est que ça doit être fatigant de se mettre dans un état pareil pour se faire comprendre !*

Je tente de lui faire faire son rot parce que le docteur N’Guyen m’a dit que c’était très important. Mais je ne dois pas avoir la bonne technique, car ma fille pend lamentablement sur mon épaule, complètement groggy, et pas un rot ne sort de sa minuscule bouche ni même un pet dans sa couche.

J'abandonne, je vais la caler dans mon lit. Comme elle ne bouge pas encore, elle ne risque rien. De plus, je la cale entre plusieurs coussins. Je la couvre de la petite couverture rose de l'hôpital pour qu'elle n'ait pas froid et je file sous la douche pour retirer ce lait infect de mes cheveux.

Je laisse la porte ouverte pour pouvoir la regarder. J'ai du mal à la laisser seule, j'ai toujours peur qu'elle arrête de respirer. Elle est si petite, comment tout ça pourrait fonctionner parfaitement ? C'est la pointe de la microtechnologie, ce bébé. *En tout cas, l'alarme fonctionne bien...*

# 3

## CÉLIA

---

Lou est une machine à caca. À caca qui pue la mort, plus précisément. Et moi ? Eh bien, autant mon instinct maternel peine à se faire connaître, autant j'ai développé un autre instinct tout aussi surprenant dont je me serais bien passée : humer l'odeur de ce que mon bébé peut rejeter à six mètres à la ronde... Ce qui, soyons francs, n'est pas une fierté, mais au mieux un avantage dans le décryptage des cris de Lou. D'ailleurs, là, tout de suite, alors que je me rince les cheveux, une odeur absolument insupportable vient me chatouiller les narines et me donne la gerbe.

Je pousse rapidement le rideau de douche pour voir Lou. Elle dort toujours paisiblement, bien calée au milieu de mon lit, mais l'odeur qui s'amplifie m'indique qu'elle est capable de bosser en dormant... Et par « bosser », j'entends chier.

Je ferme l'eau rapidement et je quitte la petite douche pour m'enrouler dans ma serviette. Plus je m'approche, plus l'odeur devient dangereuse pour mes poumons. Dans le doute, je vais quand même coller mon nez sur sa couche avant de vouloir me donner des gifles. Mais pourquoi j'ai fait ça ? *Oh mon Dieu !* Et moi qui trouvais que le lait que j'ai reçu partout chlinguait, ce



n'était rien en comparaison de celui qui vient de parcourir le tube digestif de ma fille. *Est-ce qu'elle a un problème ou est-ce que tous les bébés sont comme ça ?*

Bien sûr, personne ne répond à ma question interne. À la place, Lou émet un grognement. Est-ce que je peux changer sa couche pendant qu'elle dort ? Le docteur N'Guyen ne m'a rien dit pour ça... Je pourrais l'appeler, mais je vais avoir l'air conne à lui demander ça.

Lou grogne de nouveau. *Mince, elle ne doit pas apprécier d'avoir du caca aux fesses !*

Bon, allez, je prends les choses en main. Et par « les choses », je pense bien sûr à Lou, ce minuscule paquet puant. Doucement, je passe les mains de chaque côté de son si petit corps puis je me ravise. Non, faisons ça de manière plus simple : je vais amener les couches, le coton et le produit nettoyant ici, comme ça, je n'aurai pas besoin de la déplacer.

Un instant plus tard, je suis à genoux devant elle, prête à ouvrir la fameuse couche qui est certainement radioactive vu l'odeur. J'inspire une dernière bouffée d'air respirable et j'y vais. Hop, premier scratch. *Oh mon Dieu !* Hop, deuxième scratch. *Nom d'un chien.* Je tire sur la couche. *Sainte Marie, mère de Dieu !* C'est elle qui a fait tout ça ? Mais quand est-ce que je lui ai donné cette quantité à manger ?

Le nez pointé vers le plafond et les lèvres pincées, je retire autant de caca que je peux avec la couche. J'en fais une grosse boule d'où rien ne peut plus sortir et je la jette jusque dans la salle de bain sans bouger du lit. Puis je prends le coton et le produit.

Lou dort toujours, elle remue un peu mais ne se réveille pas. *Ouf...* Il ne manquerait plus qu'elle me mette la pression en hurlant. Je commence à transpirer en sentant mon stress monter. Une mèche de cheveux vient se coller sur mon front, occultant partiellement ma vue. Je la repousse d'un geste rapide de la main et perds immédiatement le peu de concentration qu'il

me restait en sentant une trace restée sur mon visage. *Oh non ! Après le lait, le caca. J'ai du caca sur le front !*

Un haut-le-cœur me prend, et je suis obligée de sauter du lit pour aller vite enlever ça avant de vomir sur ma fille.

La tête dans le lavabo, tant pis pour la classe, je me noie presque pour que l'odeur quitte ma peau. Je suis coupée par Lou qui pousse brusquement un hurlement depuis le lit. *Eh merde, je l'ai laissée cul nu dans le lit !*

Je me précipite pour la rhabiller : body, pyjama et... *Arghh, j'ai oublié la couche propre !*

Je recommence et lui glisse la couche sous les fesses pendant qu'elle pleure à pleins poumons. *Je suis la pire des mères...*

J'oublie l'odeur, j'oublie même le caca sur mon front pour m'occuper d'elle. Mes mains tremblent et, sans explication, une petite larme coule sur mon visage. *Cette fois, c'est de ma faute, si elle pleure.* Je m'affole à clipper les dernières pressions de son tout petit pyjama vert clair et, quand elle est rhabillée, je la prends dans mes bras pour la bercer. Elle se calme aussitôt. Son regard se pose sur moi et... elle me sourit. C'était furtif, mais c'était bien là. Je ne fais rien comme il faut, et pourtant, à peine je la serre contre moi qu'elle semble être bien. Elle vient de naître et m'apprend déjà des choses. La leçon la plus importante du jour ? Quand on aime, on pardonne !

Quand elle se rendort, je la garde avec moi. Je m'allonge sur le lit, toujours enroulée dans ma serviette et avec le front souillé, mais je m'en fous. Elle est bien, et c'est tout ce qui compte.

\*

\*   \*

J'arrive presque à prendre le rythme, et ma technique anti-hurlements commence à faire ses preuves. Il m'aura fallu onze jours en tête à tête avec ma fille, chez moi, pour comprendre qu'elle n'apprécie franchement pas que je la touche avec les mains glaciales. Je sais enfin pourquoi elle hurle à gorge

déployée à chaque changement de couche et quand je la rhabille après le bain. Je me demande si les autres mamans ont eu les mêmes emmerdes que moi au début.

Le docteur N’Guyen m’a donné des milliers de conseils pour que cette chose hurlante à qui je viens de donner la vie fasse ses nuits le plus rapidement possible, et celui qui me reste en tête est : « Les fesses propres et le bidon rempli, et elle dormira. » Mais l’efficacité de la chose semble être relative, car Lou a beau avoir mangé et être emmaillotée dans une couche immaculée, elle ne dort que trois heures par nuit. Je passe plus de temps à la bercer qu’à ronfler.

Béni passe tous les deux jours nous voir et reste longtemps à regarder Lou dormir, des paillettes plein les yeux.

Aujourd’hui, il n’assiste pas à une de mes bourdes biberonnesques, et Lou reste calmement endormie sur le canapé jusqu’à ce qu’il s’en aille.

Je suis en train de vider la machine à laver quand elle met en route la sirène. C’est hallucinant qu’une aussi petite chose porte autant de vêtements. Je fais plus de lessives pour elle que pour moi.

J’attends un peu pour analyser ses pleurs. Je jette le linge dans la bassine et je vais la voir dans le canapé. Je hausse les sourcils en la regardant chouiner.

— Hmm... À vue de nez, je dirais que tu pleures parce que... Voyons voir... Parce que tu aimes pleurer... je soupire en posant la bassine de linge par terre.

J’attrape mon minuscule Baby Random avec précaution et – ô miracle ! – elle s’arrête de pleurer quand je la pose sur moi. Je maintiens sa tête sur mon épaule d’une main et tout le reste de son petit corps avec mon bras. Elle ne pèse rien, c’est impressionnant.

Vu l’odeur qu’elle dégage, c’est encore une histoire de couche sale. Je me prépare à la changer, mais je me rends compte que j’ai encore les mains gelées. Je réfléchis rapidement et la repose entre les deux coussins en

espérant qu'elle ne comprenne pas que je la laisse. *Ouf, elle a l'air de se rendormir.*

Je vais me passer les mains sous l'eau pour les réchauffer. Il faut toujours un moment pour que l'eau chaude arrive.

Lou se remet à pleurer dans le salon alors que je suis dans la cuisine. *Ah ! Elle a saisi l'entourloupe !* Je l'imagine en train de me dire : « Attends, tu me prends et tu me reposes direct pour te barrer ? Ça ne va pas se passer comme ça, crois-moi ! Écoute ça ! »

Ses cris redoublent pendant que l'eau, toujours froide, coule sur mes mains.

— J'arrive, Baby ! je lance en attendant le changement de température.

Je fronce les sourcils et j'éteins complètement l'eau en redoutant d'avoir compris ce qui est en train de se tramer dans ma tuyauterie.

Je cours dans la salle de bain tandis que Lou commence à franchement s'égosiller sur le canapé. Pas d'eau chaude à l'évier ici non plus. Je tente ma chance dans la douche. Même constat. *Il ne me manquait plus que ça...*

— Bon, désolée, Lou, pas d'eau chaude pour réchauffer les mains de maman, cette fois. Tu ne vas pas apprécier, je dis en venant la prendre dans mes bras.

Elle ne se calme pas, j'ai été trop longue apparemment.

Je l'installe sur la table basse où j'ai posé le kit de changement de couche. Je commence à lui enlever son pyjama. Je me frotte les mains l'une contre l'autre avec l'infime espoir que ça change quelque chose à leur température et je souffle dedans comme quand on caille en plein hiver et qu'on a oublié ses gants.

Je déboutonne le body en essayant de ne pas toucher Lou. J'enlève rapidement la couche et je nettoie aussi vite que je peux pour qu'elle n'ait pas froid. Deux minutes plus tard top chrono, Lou est rhabillée et propre, mais elle pleure encore.

Je passe donc à l'étape suivante : je vais vite préparer le biberon. En me

voyant le mettre dans le micro-ondes, je me dis que Mona ne traiterait de suprême bécasse. J'aurais pu me réchauffer les mains comme ça... Je secoue la tête et remplis le seul biberon que j'ai avant d'ajouter le lait en poudre. Je secoue activement en tenant bien pour ne pas me retrouver aspergée. Une douche au lait infantile m'a suffi.

Et je fais tout ça en tenant une Lou vraisemblablement très énervée dans les bras. J'ai la bonne technique maintenant, j'arrive à la tenir contre moi et à faire tout et n'importe quoi de ma main libre. Est-ce que j'ai développé une capacité extraordinaire ou est-ce que toutes les mamans en arrivent là ?

Je goûte le biberon. C'est dégueulasse, mais c'est à la bonne température. J'approche la tétine de la bouche de ma fille, et elle commence à manger.

— Ah... je soupire une fois assise dans le canapé.

*Enfin du silence !*

Lou s'endort en mangeant, et moi, je suis tellement fatiguée que je me mets aussi à somnoler. Mais mon pseudo-repos est de courte durée, une sonnerie retentit dans mon appartement. Après un affolement d'usage parce que Lou dort, je me lève précautionneusement. Ma fille remue et fronce ses minuscules sourcils de mécontentement.

La sonnerie provient de mon portable. *Merde, mais pourquoi je ne l'ai pas mis en vibreur, celui-là ?*

Je m'active à rejoindre la chambre où je pense qu'il doit se trouver mais je l'entends sans le voir. Je fais le tour du lit, et la sonnerie s'arrête. *Ouf, Lou ne s'est pas...* Je la sens soudain se raidir, elle repousse la tétine et elle met en route son alarme naturelle. *Oh non !*

— Oh, bébé...

Je berce ma fille comme je peux, le biberon dans une main et elle calée contre moi. J'aperçois mon portable dans la salle de bain, posé sur le paquet de rouleaux de papier toilette. J'ai dû le laisser là ce matin entre deux moments de panique. Je coince le biberon sous mon coude, Lou se calme, et, doucement, je me penche pour attraper l'appareil.

# 4

## CÉLIA

---

Je reste plantée quelques secondes devant mon portable. J'ai un appel manqué de Max. Le Max qui m'a avoué qu'il pensait que quelque chose était encore possible entre nous et celui à qui j'ai été incapable de répondre. Peut-être parce que mon esprit a refusé que je me mente à moi-même en pensant vouloir être avec lui alors que mon cœur en espère un autre.

Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux qu'on s'évite quelque temps ? Je culpabilise de ne pas lui avoir laissé une porte ouverte alors qu'il m'a soutenue dans les derniers jours de ma grossesse et m'a emmenée à l'hôpital.

Lou remue dans mes bras et coupe court à ma réflexion inutile. Son petit corps se tortille contre moi tandis que je baisse les yeux sur elle en retournant vers la chambre.

Je glisse mon portable dans la poche du pantalon de jogging qui ne me quitte plus depuis que je suis rentrée. La cicatrice au bas de mon ventre a guéri plus vite que je ne l'aurais cru, mais c'est malgré tout toujours douloureux. Et, même si le stress m'a fait perdre le poids que j'avais pris pendant ma moitié de grossesse, je peux oublier les jeans taille basse pour quelques mois.

De toute façon, ce n'est pas comme si j'avais envie de plaire à qui que ce soit. Mes sorties se limitent au local à poubelles en bas de l'immeuble. Et même cela ressemble à un parcours du combattant. Il faut que j'habille chaudement Lou, que je la prenne en écharpe, que je descende les marches avec mes sacs en main et, une fois arrivée en bas, que je lutte contre mon envie de fuir les odeurs nauséabondes du local parce que, même si je ne suis plus enceinte, les odeurs me perturbent encore. Je suis d'ailleurs devenue une vraie pro du lancer de couches fumantes. *Il existe un concours ou une compétition ? Parce que je suis sûre d'être finaliste.* Lorsque j'ai besoin de courses, je missionne Béni. Ça ne pourra pas durer comme ça, bien sûr, mais pour ces premiers jours d'adaptation à la maison, ça m'ôte une sacrée épine du pied.

Lou serre les poings en les ramenant vers son visage. Ses minuscules jambes se replient aussi et, très vite, elle ressemble à un nugget trop cuit. Je reste immobile. Est-ce qu'un jour je saurai déchiffrer chacune de ses actions ? Et est-ce que je trouverai d'autres choses moins bizarres auxquelles la comparer ? J'espère.

Je goûte une nouvelle fois le biberon et, comme il est encore chaud, je le propose de nouveau à Lou. Quand je baisse les yeux sur elle et découvre qu'elle me regarde avec attention, le vert clair de ses yeux me renvoie directement au visage de Roman. Elle lui ressemble terriblement.

Elle prend la tétine et s'active dessus sans me quitter du regard. Soudain, je me dis que, pour elle, je suis aussi inconnue qu'elle l'est pour moi. Je lui souris, et elle fronce les sourcils. *Eh merde, en plus de ressembler à son père, elle a son caractère louche !*

Quand le biberon est vide, je m'efforce de la faire roter, mais je n'ai décidément pas la bonne technique parce qu'encore une fois, ça ne donne rien. Je la garde sur moi un long instant, et elle finit par s'endormir. Je fais une liste mentale : couche, OK ; bouffe, OK ; câlin, OK.

Fière de moi, je la dépose dans le canapé si précautionneusement que je manque de me déclencher une crampe dorsale. Saine et sauve, je reprends l'activité en cours : le linge. Mais avant, je mets mon portable sur vibreur. Hors de question que qui que ce soit la réveille.

C'est parti pour une activité hautement intellectuelle : prendre, secouer, défroisser, plier, ranger. Prendre, secouer, défroisser, plier, ranger. Prendre, défroisser, plier, ranger. Prendre, défroisser, plier, ranger. Prendre... *Putain, j'en ai marre !* Prendre, défroisser, plier, ranger. *Mais merde, est-ce que Lou prête ses pyjamas à un autre bébé ou est-ce que cette panière est un puits sans fond ?* Prendre, défroisser... *Non, on s'en fout !* Prendre, plier, ranger. Prendre, plier, ranger. Prendre... Allez, hop : prendre, ranger. Prendre, ranger. Prendre, ranger. *Oh et puis merde, stop !*

Je délaisse le linge pour l'instant. Lou dort, je devrais en faire autant parce que, la nuit prochaine, elle ne va pas me louper. Je m'étire puis, délicatement, je l'attrape pour m'allonger sur le canapé. Sans qu'elle se réveille, je la pose sur mon ventre. Sa tête est enfoncée entre mes seins. Non, entre mes énormes seins, plutôt.

Je nous couvre avec un plaid et je ferme les yeux, mais je ne m'endors pas puisque mon portable se met à vibrer dans ma poche. Précautionneusement, je pose une main sur le dos de Lou pour la tenir, et de l'autre, j'attrape le perturbateur vibrant.

Lorsque je vois qui est en train de m'appeler, mon souffle s'arrête net, et tout mon corps réagit à l'adrénaline qui pulse brusquement dans mes veines. Je me raidis sans quitter des yeux le nom qui s'affiche sur l'écran. Sam. *Il faut que je réponde, je n'ai pas le choix...* Je dois répondre à mon frère et lui expliquer que j'ai accouché mais qu'il n'aura pas ce bébé, parce que, peu important les galères que je pourrai vivre, c'est mon bébé, et je ferai tout pour lui... Mais comment lui dire ça sans le perdre ? J'en ai mal au ventre d'anticiper sa réaction et la déception que je vais lui infliger.



La vibration s'interrompt soudainement, et le portable se remet en veille. Moi, je n'ai pas bougé. Je laisse doucement mon bras retomber le long de ma jambe et mon souffle reprendre un rythme normal. Bon, récapitulons : un appel de Max et j'ai paniqué, un appel de mon frère et j'ai failli y rester. Il ne manquerait plus que Roman s'y mette pour m'empêcher de me relever de ce canapé.

C'est sur cette pensée que je referme les yeux, ce qui suffit évidemment à m'empêcher de dormir. Ce n'est pourtant pas faute d'essayer. Je reste allongée, les yeux fermés, pendant un long moment, sans succès. Pourtant, je suis épuisée. Il devient vital que je récupère un peu de sommeil, mais tout se bouscule dans ma tête. S'il n'y a plus d'eau chaude, c'est sûrement parce que, dans la pile des lettres que je n'ai pas ouvertes, doivent se trouver trois rappels...

Je repense alors au chèque de Roman. Je serais tranquille pour un long moment avec autant d'argent et j'aurais toute l'eau chaude du monde. Lou ne pleurerait plus à cause de mes mains froides, elle pourrait même avoir un lit pour bébés et une poussette tout-terrain.

Je secoue la tête sans ouvrir les yeux. *Stop, stop, stop ! C'est non !*

Une nouvelle vibration contre ma jambe me fait sursauter si fort que Lou fait de même dans son sommeil. *Encore ce satané portable ! Ne me dites pas que Dieu entend mes pensées et que c'est Roman qui m'appelle ! Je veux dormir !*

Méfiant, je regarde l'écran de mon smartphone. Soulagement : c'est Léo, la femme de Yoni, le mec des smoothies de la marina. Celle qui m'a donné de si précieux conseils avant l'accouchement et m'a prêté la plupart des habits de Lou.

Mon pouce répond de lui-même, et ma main lève le portable à mon oreille.

— Allô ?

— Tu es encore en vie ? j'entends aussitôt.

C'est con, mais entendre une voix joyeuse et qui ne me veut que du bien me fout les larmes aux yeux. Et du coup, ma voix s'en ressent quand je réponds :

— Ah... Pas loin de la fin, crois-moi !

Léo explose de rire. J'entends Yoni qui parle derrière elle et leurs enfants qui chahutent en bruit de fond.

— Oui, oui... Attends ! T'es chiant, elle dit en éloignant certainement le téléphone de sa bouche car je l'entends de loin. Excuse-moi, mais Yoni me harcèle pour savoir si tu as bien eu la livraison du smoothie framboise quand tu as accouché, elle enchaîne.

Un sourire étire mes lèvres et chasse les larmes qui naissent aux coins de mes yeux.

— Ah ! Oui, encore merci. Ça m'a fait beaucoup de bien, je réponds.

D'autant plus que c'est Max qui me l'a apporté à l'hôpital, et, vu comment s'est terminée notre discussion, le smoothie était vraiment le bienvenu.

J'entends Léo rassurer Yoni.

— Il est content ! elle s'exclame. Bon, j'ai voulu t'appeler tout de suite quand Yoni m'a dit que tu avais accouché plus tôt que prévu, mais je me suis dit que tu allais surtout avoir besoin d'apprivoiser ton petit bout de chou avant de voir du monde, elle m'explique.

— Remercie Yoni ! Et moi, je te remercie, parce qu'en effet, ce bébé est difficile à comprendre et je suis... complètement larguée. Mais nous sommes encore en vie toutes les deux, et ça fait déjà plus de dix jours qu'elle est là, je dis.

— Bon, je te sens en pleine perdition de tes moyens, ma chérie. Alors je te propose qu'on se voie rapidement pour que je partage tous mes précieux conseils !

— Ils sont gratos, j'espère ! Parce que j'ai même plus d'eau chaude, je réplique.

Elle se met à rire puis s'interrompt net.

— Attends, mais comment ça, tu n'as plus d'eau chaude ?

— Ils ont dû la couper en attendant que je paye les factures de retard...  
Chose que je ferai quand je récupérerai mon cerveau.

Un silence s'installe avant que Léo reprenne :

— Ah ! Pour ça, désolée, mais tu peux toujours attendre. Ton cerveau, tu ne le retrouveras jamais ! Pas avant les trois ans de ton bébé, en tout cas. T'as besoin de combien ? Je vais t'avancer et tu me rembourseras plus tard, OK ? Je ne peux pas te laisser galérer comme ça, Célia.

— Euh... Non, non, mais c'est bon, je... Attends, quoi ? Pas avant les trois ans de Lou ? Mais t'es pas sérieuse, là ? je m'exclame finalement.

Elle explose encore de rire et confirme. Moi, je baisse les yeux sur ma fille. Comment une aussi petite chose peut me réduire aussi vite là où j'en suis ?

— Bon, le plan est le suivant : demain, je passe chez toi, j'ai encore des vêtements à te donner pour le bébé, et on s'occupera de tes factures ! Et, tu te tais ! Laisse-moi t'aider, d'accord ?

Eh voilà, mes larmes sont de retour. J'essaie de ravalier la boule qui monte dans ma gorge. Il va falloir que je l'admette une bonne fois pour toutes : j'ai besoin d'aide.

Mon silence remplace un merci.

— Hey ! Ma chérie, je suis là, OK ? Tu vas passer par des moments difficiles, mais les plus beaux instants de ta vie t'attendent aussi dans les mois à venir. Et je sais que ça peut être super flippant parce que tu es toute seule, mais il vaut mieux être seule qu'avec un gros connard !

J'arrive à rire, ça fait bouger mon ventre, et Lou, dont j'avais oublié l'existence quelques secondes, replie ses petits bras contre elle.

— Merde ! J'ai fait peur au bébé, je chuchote.

— Ah ? Elle dort ? Bon, je te laisse tranquille et je passe chez toi demain ! Tu m'envoies ton adresse par SMS, elle me dit en chuchotant à son

tour.

Je ris en essayant de ne pas bouger et la remercie vivement avant de raccrocher.

Un poids a quitté mes épaules. La nostalgie fait son apparition et, avec elle, le manque de mon amie Mona. J'aurais tant voulu qu'elle soit là. Même pour m'insulter.

Lou me coupe en couinant. *Oh non...* C'est parti pour le round douze de la journée, et moi, je n'ai pas dormi.

# 5

## CÉLIA

---

Jusque-là, mon quotidien s'est concentré autour de Lou et de mes galères à contrôler ses pleurs, aussi, j'ai peur d'avoir oublié comment on doit se comporter avec un autre être humain d'âge normal. Il est précisément 13 h 52, et je suis assise dans mon canapé. Léo va arriver dans exactement huit minutes, sauf si elle est en retard à cause des trains. Mais même avec du retard, je n'aurai pas le temps de l'accueillir autrement que comme je suis là tout de suite, c'est-à-dire en pyjama, les cheveux sales et la bouche pâteuse. Et la cause de ce désastre olfactif est installée bien confortablement contre moi depuis une bonne heure et roupille sereinement. *Eh ouais, c'est hyper fatigant de hurler toute la nuit, hein ?* Eh bien, crois-moi ou non, chère petite chose adorable, c'est encore plus fatigant d'essayer de faire cesser lesdits hurlements.

Je n'ai même pas eu la force d'allumer la télé, je vois mon reflet dedans. *Oh mon Dieu...* C'est encore pire que ce que je pensais.

Je n'ose plus bouger, Lou dort enfin, et pour rien au monde je ne laisserais quoi que ce soit la réveiller. J'ai besoin de ce silence qui me laisse même sentir les battements de mon cœur pulser contre mes tempes. Je n'ai jamais autant aimé le calme absolu. Avant, ça me stressait, aujourd'hui, il n'y

a rien de plus apaisant. Et ce petit corps endormi qui se soulève à chaque respiration me donne une raison de plus de rester là toute la journée, si c'est ce qu'il faut pour que mes oreilles se reposent...

Des coups frappés à la porte me font sursauter. Mes yeux, et seulement eux, se dirigent doucement vers la pendule de la cuisine. Quatorze heures pile-poil. *Léo est archi ponctuelle, quelle plaie !* Comment faire pour lui ouvrir sans réveiller mon mégaphone en couche ?

De nouveaux coups se font entendre. *Non, Léo, ne toque pas trop fort, je t'en supplie. Si tu la réveilles, on est foutues !*

Lou se raidit et serre ses minuscules poings contre elle, mais heureusement, elle ne se réveille pas. Il y a donc un Dieu quelque part. *Merci de penser un peu à moi ! Ouais, parce que depuis plusieurs mois, tu m'as laissée en plan !*

— Est-ce que Célia est encore vivante ? j'entends soudain.

Léo a ouvert la porte que je n'avais, par miracle, pas verrouillée et passe sa tête dans l'entrebâillement. Elle met une seconde à me repérer et, aussitôt, ouvre de grands yeux avant de pouffer de rire. Comme une statue de cire, je reste immobile avec, aux creux de mes bras, l'être qui me vaut cette tête d'enterrement.

— Oh ma pauvre... Ne me dis rien, elle n'a pas dormi de la nuit ? me demande la mère de famille en entrant et en refermant la porte derrière elle.

Je cligne des yeux, ce qui accentue encore ses rires. Elle s'approche de moi et, sans que j'aie le temps de comprendre son intention, elle attrape Lou sans se soucier qu'elle soit en train de dormir.

— Bon, ma chérie, leçon numéro un : un bébé qui ne dort pas de la nuit pourra dormir la journée qui suit même pendant un concert de *Metallica*. Donc, tu peux arrêter de ne respirer que d'un seul poumon et laisser ton corps tomber sur le canapé ou... dans la douche, elle m'explique.

À mon plus grand étonnement, Lou ne se réveille pas en changeant de bras. Je soupire si fort qu'un nuage sort presque d'entre mes lèvres et, de lui-même, mon corps s'écroule sur le canapé, mon visage entre les coussins. J'entends Léo rire.

— T'as pas de lit pour elle ?

Je fais non du bras sans retirer mon nez d'entre les coussins.

— Ah... Bon, je vais la caler dans ton lit, et ensuite, on s'occupe de ton cas, elle lance en riant.

— Berchi, je bafouille sans bouger.

Un instant plus tard, je suis poussée de force dans la salle de bain. J'ai beau râler qu'il n'y a pas d'eau chaude, Léo m'annonce que son nez a commencé à saigner tellement je pue. Je me déshabille donc et entre dans la cabine à reculons.

\*  
\*   \*

J'ai pris une douche froide, mis des vêtements à ma taille, et mes cheveux ont reçu un coup de brosse bien mérité. Et, même avec tout ça, ma tête est toujours profondément enfoncée dans mon cul, mais Léo a l'air motivée à m'obliger à la sortir de là tout de suite. Avant que je m'en rende compte, mon corps est sur le trottoir, et Lou est emmaillotée contre moi dans une grande écharpe.

*Brrr, ça caille !*

Je rajuste ma capuche et celle de Lou qui recouvre le petit bonnet rose de maternité dans l'écharpe. C'est Mona qui avait tricoté ce bonnet pour la naissance de Lou. Il commence déjà à être trop petit.

— Merde, depuis combien de temps je ne suis pas sortie ? je demande à voix haute, mais plus pour moi-même qu'à destination de mon amie.

Un nuage de buée s'envole au-dessus de nos têtes, et Léo me sourit gentiment.

— Depuis bien trop longtemps, si tu veux mon avis ! Rien de tel qu'une petite balade tous les jours pour garder la forme ! Allez, viens, on va aller s'acheter un *fish and chips*.

\*  
\*   \*

— Waouh ! Elle est magnifique, ta fille ! C'est le papa qui a de si beaux yeux ? me demande Léo en se penchant sur Lou.

Elle s'est réveillée comme une fleur quand on est arrivées au *fish and chips* et depuis, sans un pleur, elle observe tout ce qui lui passe devant les yeux. Je ne peux pas le nier, cette sortie nous fait du bien à toute les deux.

— Oui, elle a hérité de ses yeux... Et de son caractère, vu la nuit qu'elle vient de me faire passer... je réponds à Léo.

— Son caractère ? À trois semaines ?

— Et comment tu expliques la nuit blanche à broyer du noir ? j'interroge en tirant sur mes cernes.

Elle se marre et prend le sachet que lui tend le vendeur et qui contient la première vraie nourriture que je vais manger depuis que j'ai accouché, le pain de mie périmé ne comptant pas !

— Les bébés ou les mecs, de toute façon, que ce soit l'un ou l'autre, ils t'empêchent de dormir, elle surenchérit.

On quitte le resto et on avance doucement dans la rue. Le temps est frais mais ensoleillé, et je me demande si je ne suis pas devenue un étrange animal nocturne, parce que même ce faible soleil d'hiver m'éblouit.

— J'ai l'impression de ne pas avoir dormi depuis des années... je marmonne.

Léo rit en jouant avec Lou qui lance des sourires à tout-va. *Ah pour les autres, tu sors tes beaux yeux verts et tes sourires, mais pour ta pauvre maman, c'est le caca dans la couche et la nuit en Enfer ! Traîtresse !*



— Ça va venir, pas de panique ! Bon, j’ai trouvé la future fiancée de mon petit dernier ! elle s’exclame, ravie, en faisant un clin d’œil à Lou.

Je ris en les imaginant grandir ensemble. Léo est adorable et elle a déjà tant fait pour moi.

— D’ailleurs, il est où ? je lui demande en parlant de son bébé à elle.

— C’est Yoni qui l’a embarqué au boulot ! Il va bien s’amuser aujourd’hui... Et les deux autres sont à l’école.

— Comment il va faire, Yoni, pour gérer le boulot et le bébé ?

— Aucune idée ! Et franchement, je m’en fous ! Aujourd’hui, c’est mon jour de repos ! Après tout, on l’a fait à deux, merde...

Je pince les lèvres, et elle laisse un petit silence alors qu’on s’arrête à un passage pour piétons dont le feu est rouge.

— Et toi ? Le papa... Il est dans le coin ? elle me demande doucement.

Je plisse les yeux et je respire un coup en regardant Lou qui lève la tête vers moi. Ses grands yeux verts me sondent, on dirait qu’elle me découvre.

— Hmm... Non. Il est à Londres, aux dernières nouvelles, je lui réponds alors que le bonhomme passe au vert.

— À Londres ? Mais qu’est-ce qu’il fait ?

— Va savoir...

— Hmm... Est-ce qu’il est beau, au moins ? elle lance d’un air révolté. Histoire que je lui trouve au moins une qualité.

Je trébuche sur le bord du trottoir, et mon premier réflexe est de maintenir la tête de Lou contre moi. Je regarde où j’ai marché. Il n’y a rien. C’est bien la question de Léo qui m’a fait bugger. Est-ce que Roman est beau ? Non, il est pire que ça. Mais je donnerais tout pour qu’il soit moins beau et plus disponible...

— À ce point-là ? s’exclame Léo en riant.

Je fais non de la tête.

— Nan... Enfin, si... Il est beau, mais pas de quoi casser des briques, quand même, je bafouille.

J'aperçois enfin mon immeuble au bout de la rue. J'ai mal partout. Mon corps est si faible que c'en est presque honteux. Léo m'attrape par le bras, et on s'arrête là, au milieu du trottoir. Elle me dévisage bizarrement. Je fronce les sourcils, et elle fait de même. Un silence nous honore de sa présence, et on explose de rire.

— Bon, il est évident que ce type est certainement le plus beau que tu aies croisé dans ta vie ! Et quand je vois les yeux de cette petite merveille...

Elle se remet en route sous nos rires. Avouons-le, Roman est beau. C'est d'ailleurs ce qui m'avait fait craquer sur lui au départ. Quand il commandait invariablement la même chose à la caisse du café de Max, et ce sans un regard ou un sourire pour moi.

— Et l'autre type ? me demande Léo.

— L'autre type ?

— Le Français ! Très sympa, d'après Yoni, elle ajoute.

— Le... Français ? Connais pas, je réplique aussitôt.

Elle ouvre la bouche en comprenant que c'est un sujet à éviter et n'insiste pas. On arrive enfin devant chez moi. Les escaliers m'achèvent, et le passage obligatoire devant la porte de l'appartement de Mona est toujours aussi pinçant.

Très vite, Lou est biberonnée et changée, et une fois qu'elle est installée entre nous dans le canapé, on mange enfin notre *fish and chips*. Je savoure. J'avais bien plus faim que j'aurais pu le croire.

— Bon, il nous reste un point à voir avant que je te laisse pour aujourd'hui. Comment tu t'en sors niveau thunes ? Est-ce que tu touches déjà les aides ? me demande Léo alors que je range les restes de notre repas. Si tu as besoin que je te dépanne en attendant, il n'y a aucun souci. Je ne peux pas te laisser sans eau chaude.

— Non, mais ne t'inquiète pas, ça va aller. Je me suis juste laissée aller, et il faut que je me rattrape dans les papiers qui traînent. Je m'en occupe ce soir, promis. Mais tu parles de quelles aides exactement ?

— Bah, les aides ! T'es une maman seule, tu as le droit à des aides ! Comment ça se fait que tu ne saches pas ça ? elle s'exclame, choquée.

Je lâche un pet entre mes lèvres.

— Bon, tu vas aller... là, elle me conseille en fouillant dans son sac. C'est con, le temps que le dossier soit fait, tu vas sûrement attendre quelques semaines...

Elle extirpe une carte de son portefeuille et me la tend. Je la parcours rapidement, c'est celle d'un centre social. Merde, mon état de pauvreté devient bien plus réel, d'un coup.

— OK, j'irai au plus vite, merci, je lui réponds.

— Et tu me promets que, si tu te retrouves vraiment en galère, tu me le diras et tu me laisseras t'aider ?

— Hmm, promis, je réponds dans un souffle en sachant que je ferai tout pour ne pas honorer cette promesse.

Je songe au chèque de trente mille dollars qui traîne dans mon salon. Je devrais plutôt l'encaisser et laisser les aides à ceux qui en ont vraiment besoin. Mais putain, ma fierté est encore en train de gratter à l'intérieur de mon crâne et elle va finir par faire un trou au milieu de mon front.

## 6

### CÉLIA

---

Le lendemain, la réalité me rattrape : je dois recharger mes provisions avant qu'il ne soit trop tard et je préfère ne pas imaginer ce qui se passerait si je venais à être à court de cette invention géniale que sont les couches. Je pense à appeler Béni, puis je me dis que je dois arrêter de compter sur mon petit vieux préféré pour ce genre de choses. Je dois commencer à m'en sortir seule.

Je décide de la jouer stratégique pour pouvoir me rendre à la supérette : j'attends que Lou ait pris son biberon, je change sa couche et j'essaie même de la faire roter, comme ça, elle n'aura aucune raison de pleurer pendant au moins une heure, et ça me laissera le temps de faire l'aller-retour.

Le bain de tout à l'heure s'est plutôt bien passé, même si j'ai dû faire chauffer de l'eau dans une casserole pour remplir la petite bassine dont je me sers pour la baigner... C'est une méthode de secours, mais Lou n'a étonnamment pas bronché. Du moment que l'eau reste à la bonne température, elle semble donc n'accorder aucune importance à sa provenance. Elle avait même l'air d'apprécier. La méthode de la casserole est donc approuvée.

Plus mon nouveau rôle de maman prend forme, plus j'ai l'impression que c'est ça, être mère : user de toutes les stratégies possibles pour que sa progéniture ne souffre pas de la « cassosserie » congénitale maternelle... Quoi qu'il arrive, et peu importe comment les autres mamans s'en sortent de leur côté, moi, je compte bien préserver mon bébé de ma vie de merde.

Lou est donc maintenant habillée, parfaitement calme, et ne dit rien lorsque je la manipule dans tous les sens pour la mettre dans l'écharpe.

Une fois qu'elle est bien calée et moi couverte pour sortir dans le grand froid, je quitte mon appartement. Dehors, je constate avec plaisir qu'il fait beau et, même s'il fait froid, c'est agréable.

Je tourne directement à droite et je remonte au pas de course la rue qui grimpe parce que le seul endroit dans le coin où je peux acheter ce qu'il faut pour Lou est le petit *market* situé à vingt bonnes minutes à pied. Soit pas vraiment dans l'un des quartiers les plus sûrs qu'on puisse trouver à Chicago, mais c'est le moins cher que je connaisse.

Le trajet se fait tranquillement. Lou scrute partout, son petit regard vert brillant semble tout apprendre de ce qui se passe autour d'elle.

Arrivée au *market*, je me jure de ne jamais venir ici de nuit. C'est un coup à se faire dépouiller de tout, y compris de son bébé. Dans mes souvenirs, c'était un peu craignos, mais en fait, c'est pire que ça. Non loin de l'entrée sont postés des rabatteurs pour les dealers du coin. Et comme tous les rabatteurs, ils regardent mal tout ce qui passe sous leurs yeux et crachent au sol dès qu'ils le peuvent entre deux bouffées tirées sur leurs joints. L'avantage, c'est qu'avec mon bébé en écharpe, ma tête de mort-vivante et mes fringues trop grandes, j'ai l'air plus fauchée qu'un sans-abri. Ce qui n'empêche visiblement pas plusieurs d'entre eux de me reluquer quand je passe.

Je les ignore et j'entre dans la supérette. Je ne prends pas de caddie puisque je sais que j'ai juste ce qu'il faut sur moi pour les couches et

quelques trucs à manger. Lorsque je vois les premières étiquettes de prix, je souffle de soulagement. Ici ce n'est vraiment pas cher.

Je retire son bonnet à Lou en avançant entre les rayonnages. Le rayon des couches et des lingettes est vite trouvé. *Waouh...* Mais pourquoi y a-t-il plus de sortes de couches que de variétés de tomates et de pommes de terre réunies ?

— Ah... je dis à voix haute en m'arrêtant devant l'opulence du rayonnage.

Lou s'agite. Je dois m'activer avant qu'elle n'ait envie de pousser de la voix. Mes yeux parcourent les tonnes de paquets qui s'étalent devant moi. *Trop de couches tue les couches !* Je fronce les sourcils en me grattant la tête. *Merde, qu'est-ce que je dois prendre ?* À l'hôpital, on m'a donné des couches sans emballage, et là, je vois plein d'indications avec des nombres et des photos avec des bébés plus ou moins obèses. J'analyse et, après une bonne prise de tête, je finis par comprendre l'histoire des nombres, et que Lou porte encore les plus petites. J'hésite entre deux marques, mais mes maigres moyens m'obligent à prendre la moins chère. Je me rassure en me disant qu'après tout, ce ne sont que des couches. Pourquoi prendre les plus chères ?

Je prends aussi une boîte de lait d'avance. Là, je ne me prends pas autant la tête, je choisis la même marque que celle de l'hôpital. Quand je fais le compte, il me reste juste assez pour m'acheter quelques bricoles à manger, soit deux paquets de chips et des soupes chinoises instantanées.

En retraversant le magasin pour aller à la caisse, je me rends compte que Lou attire l'attention des curieux. Deux femmes me sourient lorsque je les croise et marmonnent entre elles sans vraiment me regarder. L'intention est bonne, mais leurs regards ressemblent à ceux qu'on lance aux clochards dans les rues. *Je fais de la peine ou quoi ?* Qu'est-ce qui les choque ? Ma mauvaise mine ? Mes 22 ans qui sautent aux yeux ? Ça doit se lire sur moi que je suis dépassée par les événements...

Moi aussi, avant, quand je croisais une gamine avec un bébé, je la

regardais de haut en me disant qu'elle n'avait pas de chance d'être maman aussi jeune mais qu'elle avait bien dû le chercher... que de ne pas mettre de capote, c'est irresponsable. Et puis la vie a décidé de balayer mes préjugés. Bref. Aujourd'hui, c'est moi la gamine dans la galère, et ces regards-là sont douloureux.

J'arrive à la caisse où pas mal de personnes sont déjà agglutinées. Je fais la queue, et je fais la gueule aussi, histoire que personne ne s'approche de trop près. Les couches et le reste sont posés par terre et poussés du pied quand ça avance. Lou est sage alors que j'ai été plus longue que ce qui était prévu. Je lui souris et lui caresse la tête. Est-ce qu'elle n'a pas trop chaud emmitouflée comme ça et serrée contre moi ?

Quand vient mon tour, je dépose mes achats sur le tapis après une courbette dangereuse pour mes côtes mais sans danger pour Lou. L'homme devant moi, qui finit de ranger ses affaires dans un sac, se retourne deux fois pour m'observer discrètement. *Quoi ?* J'ai peut-être du vomi ou pire que ça collé au milieu du front encore une fois ? Et alors ? C'est mon bébé, son vomi est mon vomi, je fais ce que je veux. Il doit sentir ma haine l'atteindre puisqu'il me tourne le dos de nouveau, paye et s'en va rapidement en me laissant la place devant la caissière.

— Bonjour, j'entends.

La voix est grave et un peu enrouée. Je relève les yeux sur cette caissière qui est en fait un mec, jeune, et... vraiment pas mal. Je me sens encore plus mal d'être sortie avec cette dégaîne-là.

— Bonjour, je marmonne en préférant regarder mes courses qui avancent que de le dévisager encore.

Il passe mes articles. Les prix sont les bons, j'ai ce qu'il faut sur moi, tout va bien. Tout ce que j'ai à faire, c'est continuer de ne pas trop relever les yeux pour garder la tête haute. C'est un comble d'en arriver là. Et, bien sûr, Lou choisit ce moment pour donner de la voix. D'abord gentiment, ce qui peut paraître mignon quand on ne sait pas ce qui va arriver ensuite.

— Oh ! C'est tellement adorable, me dit le caissier.

Je me contente de lui sourire en rangeant mes articles dans le sac en papier qu'il a déposé dessus.

Lou augmente d'un niveau le volume sonore, et le jeune homme fronce les sourcils tandis que je pince les lèvres d'un air gêné. Mais il ne perd pas son sourire. *Horrible petite chose que tu es, Lou... S'il te plaît, attends que je sois dans la rue pour hurler.*

— Ça fait 38 dollars, s'il vous plaît, madame ! il annonce en haussant la voix pour se faire entendre.

— Oui, tenez !

Je lui tends mes deux derniers billets de vingt dollars en tentant de bercer Lou et de tenir droit le sac de courses.

— Désolée. Et merci... je marmonne quand il rattrape le sac qui m'échappe en me souriant gentiment.

— Pas de souci, je sais ce que c'est, il répond, toujours aussi souriant.

— Ah ! Vous avez un bébé ?

— Non, une petite sœur, il me dit avec un clin d'œil.

Je me sens rougir comme une débile.

Il me rend ma monnaie avec le ticket. *Mais pourquoi j'ai demandé ça ?*

Je dois fuir tout de suite, tout le monde me regarde à cause de Lou.

— Heu... Merci, je lâche de nouveau.

Lou augmente encore le volume et passe au niveau « brailage » de sa panoplie de cris et hurlements.

— Je vous en prie, madame, termine le caissier avec un regard insistant.

Je souris brièvement, j'attrape le sac et je m'en vais.

Une fois dehors, Lou se calme. *Oh la bourrique !*

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu ne veux pas que ta maman parle avec un autre homme que ton papa ? Il t'a donné des instructions *in vitro* ou quoi ? je lui demande en longeant le *market*.

Les yeux sur elle, je remarque qu'elle a posé sa tête sur ma poitrine et



semble bien.

Je m'apprête à emprunter le passage piéton sur le côté du magasin quand je saisis quelque chose.

— «Madame » ? Le caissier m'a dit « madame » ! Putain, on doit avoir le même âge... Ça craint ! je balance pour moi-même.

— Vous sautez une catégorie, en fait, j'entends derrière moi.

Je me retourne d'un bond en faisant tomber mon sac de courses. Le caissier est planté devant moi et me regarde, amusé. Je tente de me pencher pour ramasser mes affaires, mais, en avant, ce n'est pas possible, et en tentant de le faire sur le côté, je manque de me péter une côte.

— Attendez, je vais vous aider, il me dit avant de ramasser le tout d'un geste souple. Je suis en pause, et vous avez besoin d'aide... Heureux hasard, non ? il ajoute.

— Surprenant, même, je réplique.

*Tu parles d'un hasard...* Je lui fais tant de peine que ça ?

— Vous habitez loin ? il reprend.

— Hmm... Quelque part dans les quartiers sud... je marmonne.

— Ah, quand même ! C'est étonnant de trouver une jeune maman... toute seule... dans les quartiers sud, il s'étonne alors qu'on avance doucement.

Je lâche un petit rire malgré moi, et la réplique suivante sort toute seule :

— En fait, c'est surtout dans les quartiers sud qu'on trouve des nanas seules avec des bébés, non ?

Il hausse les sourcils et finit par acquiescer.

— Ouais... Du coup, ça répond à ma question... Vous êtes seule !

*Quelle question ?*

Pendant que je cogite, il baisse les yeux sur Lou et lui dit quelques banalités qu'on réserve aux bébés.

Il est un peu plus grand que moi, et sa peau métisse prend le soleil comme un cadeau. Ses yeux sont entourés de cils noirs bien épais, et leur couleur noisette ressort.

— Salut, toi. Alors, tu fais des misères à ta maman ? il demande à Lou qui, en fait, avait sûrement trop chaud dans le magasin.

Je ne comprends pas vraiment ce qu'il me veut. Il me fait signe d'avancer, et je me mets en route pendant qu'il porte mon sac de courses. Nous traversons le passage piéton.

— Elle a des yeux magnifiques, il constate, me coupant dans mon délire mental.

— Oui, c'est vrai... je grogne en songeant qu'il doit bien se douter qu'ils ne sont pas de moi.

Nos regards se croisent, et ça ne manque pas.

— Ah ! Ils ne sont pas de vous, il dit d'un air amusé.

*Décidément ! Il lit dans mes pensées ou quoi ?*

— Il faut bien qu'ils soient de quelqu'un, en même temps, je lance avec un petit rire forcé.

— Ah oui ! Les femmes font rarement des bébés toutes seules, il s'exclame en riant.

— Et pourtant, je suis bien là, je réplique.

Il part d'un rire franc et honnête.

— Ce qui est cool !

*Je sens venir l'arrière-pensée enrobée de sous-entendus...*

— «Cool » ? Ce n'est pas ce qui me vient en premier, j'avoue.

Il rit de nouveau et ne me quitte plus des yeux. *Est-ce que ce type sort de prison pour être attiré par moi dans l'état où je suis ?* Parce que je dois franchement faire peur, là.

— Oui, je me comprends... Mais effectivement, ça ne doit pas être facile tous les jours !

— En fait, la bonne question à se poser est plutôt : quand est-ce que ça deviendra facile ? Si vous avez une date à me donner, je prends ! je rétorque en m'arrêtant sur le trottoir.

— Vous prenez ça avec humour, en tout cas ! Bon, je vais devoir vous abandonner ici, madame. Le devoir m'appelle, il me dit en montrant du menton le magasin derrière nous.

Il me donne mon sac de courses avec un énième sourire. Sourire qui, d'ailleurs, est plutôt charmant. J'aimerais faire une comparaison avec celui de Roman, mais je crois que je ne l'ai jamais vu. Ou si peu... En tout cas, il est presque aussi charmant que celui de Max.

— Ah... Moi aussi, je réponds en montrant Lou qui a levé les yeux vers moi.

Elle m'observe, l'air de dire « Ça va ? Tranquille ? Tu crois que c'est le moment de t'interroger sur le sourire des gens ».

Le mec s'éloigne avec un signe de main.

— À bientôt, madame.

— Faut arrêter avec ce « madame » ! Mademoiselle, c'est bien ! je lance.

Il se retourne en riant et me dit avec un clin d'œil.

— OK ! Bonne journée, madame !

Il disparaît à petites foulées, et moi, bêtement, je souris et baisse les yeux sur Lou qui me dévisage comme si elle me prenait en flagrant délit de je ne sais quoi.

— Quoi ? Tu vois, tes hurlements n'ont pas suffi à faire peur à cette caissière en version homme.

\*

\*   \*

Même si le sac m'a bousillé le dos et que le froid est passé au travers de mon vieux manteau, j'ai apprécié cette sortie. Léo a raison : Lou et moi ne devons plus rester enfermées.

Je passe le reste de la journée à essayer de comprendre le fonctionnement de cette minuscule chose qu'est mon bébé, mais dans l'ensemble, tout se passe plutôt bien. Soit je m'améliore, soit Lou s'est adaptée, mais quoi qu'il en soit, c'est beaucoup mieux qu'au début.

Le soir venu, il ne doit pas être plus de vingt et une heures et des brouettes quand je m'endors avec Lou dans le canapé. Je devrais aller faire des lessives, la vaisselle et passer le balai, mais récupérer quelques heures de sommeil me semble plus vital.

À mon grand regret, Lou se réveille bien avant minuit. Hop ! Biberon, couche, câlin, et on se recouche. *Oups ! Le rot...* J'essaie encore de lui faire faire, mais rien. C'est encore un échec. Je n'ai décidément pas le truc, elle ne rote jamais. Elle se calme tout de même, et je me rendors à vitesse grand V. Elle comme moi sommes épuisées par ce rythme de vie nocturne.

La même scène se rejoue encore deux fois dans la nuit.

Donc, si je compte bien : un biberon à neuf heures, un autre à minuit, encore un à trois heures du matin, et là, il est six heures, et on se couche de nouveau.

J'ai les yeux collés, et ma tête a retrouvé sa cachette : dans mon cul. Si je compte bien, j'ai au moins jusqu'à neuf heures de paix relative...

Je ferme les yeux un peu après Lou, le dernier biberon vide dans la main et mon bébé juste là sous mon nez, chacune de ses respirations m'apaisant. Et je m'endors en l'écoutant vivre.

# 7

## CÉLIA

---

C'est dingue comme une simple douche au calme peut soulager et détendre. Avant d'avoir Lou, je ne me rendais pas compte des bienfaits d'avoir l'eau courante. Je n'y avais jamais réfléchi. L'eau chaude n'est évidemment pas revenue comme par miracle, alors j'utilise la même technique que pour Lou. J'ai fait chauffer de l'eau dans une casserole et je m'en arrose régulièrement dessus à l'aide d'une petite tasse. Ce n'est pas le luxe, mais comparé à une douche froide, ça y ressemble.

J'ai une vue sur Lou qui dort dans mon lit, je vois son petit ventre bouger au fil de ses respirations. Je me frotte le visage et ferme brièvement les yeux. Le foutu chèque de Roman apparaît soudain dans mon esprit. *Toute cette thune qui végète sur un bout de papier est en train de me hanter...*

Cette dernière pensée me chasse de la douche. Lou roupille profondément. En même temps, elle a peu dormi cette nuit. *C'est épuisant de faire la foire avant le biberon !*

Je me sèche en vitesse et m'habille. Mon gros ventre a disparu aussi vite qu'il était venu, je me retrouve donc maintenant avec un tas de vêtements coupés au niveau de la ceinture ou trop grands. Quand je regarde mon tour de taille, je me dis que la nature est vraiment bien faite. C'est comme si Lou

n'avait jamais été là. Cette seule pensée ne me plaît pas du tout. Lou est bien là, et pour m'en assurer, je tourne encore la tête vers elle puis je souris. *Oui, c'est bon, elle est bien là !*

J'enfile un jean qui a survécu à la grossesse et un sweat large, puis je regarde l'heure. D'ici trente minutes, Baby Random va se réveiller pour manger. Je ferais mieux de me préparer. Je vais la laisser là pendant que je nettoie son biberon.

Je vais attraper ce dernier sur la table de nuit et je quitte la chambre.

À peine ai-je déboulé dans le salon que mon corps se crispe de la tête aux pieds. J'ai tout juste le temps de percuter que quelque chose de carrément anormal se déroule sous mes yeux que j'entends hurler :

— Fowell !

Je regarde mon proprio en clignant des yeux. *Je rêve ou il est entré sans y être invité ?*

— Mais qu'est-ce que vous faites ici ? j'envoie.

— Ça fait une heure que je sonne !

*N'importe quoi, je n'ai rien entendu !*

— Comment vous êtes entré ? je demande sur un ton glacial.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Je dois faire un état des lieux !

*Mais d'où est-ce qu'il sort ça, encore ?*

Avant même que j'aie le temps de répliquer quoi que ce soit, il traverse le salon et va dans la cuisine.

— Oh ! Qu'est-ce que vous faites ? je lance en le suivant. Vous n'avez pas le droit d'entrer comme ç...

— Je suis chez moi ! il coupe.

Il regarde partout du sol au plafond, fouille même dans le pauvre placard vide, bouscule la boîte de lait hors de prix de Lou en soupirant.

— Ne touchez pas à ça et sort...

— Un gosse, maintenant... il marmonne pour lui-même.

Il retourne vers le salon en m'ignorant complètement. Je continue de le

suivre, éberluée par son aplomb. Si seulement j'avais la carrure d'un rugbyman, il serait déjà dehors. Mais soyons réalistes, je ne peux rien faire d'autre que de le suivre en lui demandant de partir.

Lou émet soudain un cri depuis le lit. Stanikovic relève immédiatement le nez du sol et part en direction de la chambre d'un pas décidé.

Savoir ma fille seule avec ce gros con, même une seconde, m'électrise. Je me précipite brusquement pour lui couper la route, mais il me prend de court et entre avant moi dans la pièce. Impossible de me contrôler, c'est un sentiment étrange de peur et de soudaine force qui m'anime. *S'il l'approche, j'explose !*

— Oh ! Je vais appeler la police ! j'envoie en essayant de le rattraper par la manche de son haut.

— Je suis chez moi ! Alors je vais où je veux !

— Ce n'est pas une raison ! Et vous le savez très bien ! Alors, vous sortez immédiatement ou je vous jure que j'appelle !

Lou hurle sur le lit et couvre en partie nos cris. Le proprio m'ignore et s'avance de quelques pas vers la salle de bain.

— Oh ! Je te parle, tête de nœud ! je m'exclame avant qu'il atteigne la porte.

Il s'immobilise et se retourne avec un regard haineux et bourré de rage. *Merde... Je suis toute seule, s'il décide de s'en prendre à moi, je ne pourrai rien faire !*

Je m'avance pour prendre Lou avec moi. C'est la seule chose à laquelle je tiens ici. Il peut détruire tout le reste si l'envie lui prend. Je vais sortir d'ici et appeler les flics.

Je n'ai pas le temps d'atteindre mon bébé qui hurle toujours que la grosse main du proprio se plaque autour de mon poignet avec force.

— Comment tu m'as appelé ? il me dit en tirant sur mon bras pour m'écarter du lit.

— Je... Lâchez-moi ! Vous me faites ma...

Mon seul but est de récupérer Lou à présent. C'est plus fort que moi, mais je ne peux pas. Le proprio me pousse avec tant de force que je me cogne contre le montant de la porte.

— Trois ans, Fowell, que tu ne payes le loyer que six mois dans l'année ! Ça a assez duré ! Je vois défiler des hommes différents à chaque fois ! Je suis sûr que tu te fais payer, mais tu ne payes pas le loyer ! il s'égosille en postillonnant partout.

J'ai tellement peur que rien d'autre ne sort de ma bouche qu'un sanglot. *Il est fou !*

Je me débats. Lou hurle si fort qu'elle change de couleur, j'ai peur qu'elle s'arrête de respirer.

Stanikovic ne me lâche pas.

— Je te préviens, petite garce, la prochaine fois, je ne serai pas aussi sympa ! il ajoute en lançant un regard vers Lou.

*Qu'est-ce qu'il veut dire ?*

La rage qui explose en moi à ce moment-là dépasse toutes les peurs que je peux avoir. Le proprio n'a pas le temps d'en dire plus, ma main part percuter son visage rougi par la colère.

— Ne me touche pas, espèce de cinglé, je rage en le poussant loin de moi et de Lou, que je vais aussitôt récupérer.

Elle est bouillante et ne s'arrête pas de pleurer, même quand je la serre contre moi.

— Tu as osé me frapper, Fowell ?

Je me tourne vers lui avec Lou dans les bras et hurle :

— Dehors ! Va donc appeler les flics pour leur expliquer ce qui se passe !

Il reste figé une seconde et, finalement, il s'en va en courant. J'entends la porte claquer si fort que les murs vibrent.

Oubliant mes larmes et la douleur qui se répand autour de mon poignet, je me concentre sur mon bébé, pour tenter de le calmer. Ses pleurs sont



déchirants, et son tout petit visage est couvert de larmes. Lou a eu vraiment peur... Je m'en veux terriblement et je pleure comme elle parce que c'est de ma faute. Voilà la vie que je lui offre : un quotidien fait d'embrouilles, de cris et de galères.

Je la berce contre moi, mais elle ne se calme pas. Elle pleure encore, alors je lui parle doucement.

— Allez, calme-toi, mon bébé... Je suis désolée, calme-toi...

\*  
\*   \*

Lorsque le silence revient, je suis assise sur le lit. Lou s'est endormie sans vraiment cesser de pleurer. Je la garde contre moi et vais dans le salon. Mes jambes tremblent, et mon visage est toujours humide des larmes qui ont coulé.

Je vais vite fermer la porte à clef. Ce taré a claqué la porte si fort que tous les papiers qui y étaient accrochés sont étalés par terre. Je marche même dessus pour m'assurer que c'est bien fermé à double tour.

Sans laisser Lou, que je tiens toujours contre moi, je m'attelle à les ramasser. Le contrat de Roman passe entre mes mains, ajoutant une dose de stress à ce que j'endure déjà.

La sonnette de la porte me fait sursauter. Je fixe le battant du regard. Je ne suis pas sûre d'avoir la force de l'affronter de nouveau. Mais je suis prise au piège, impossible de l'éviter.

Ça sonne de nouveau. Je vais regarder par l'œil-de-bœuf d'un pas mal assuré et je suis presque soulagée de voir deux agents de police qui attendent patiemment.

J'éponge rapidement mon visage de mon bras libre, et c'est la main tremblante que j'ouvre. Les deux hommes relèvent les yeux sur moi et haussent les sourcils de surprise en me reluquant de haut en bas.

La petite seconde de silence est vite dissipée par l'un des deux, qui enlève sa casquette poliment.

— Bonjour, madame, nous avons été appelés par votre propriétaire. Pouvons-nous entrer ?

— Euh... Je... je ne sais pas, je...

J'essuie encore mes larmes, et Lou se recroqueville contre moi dans son sommeil. Je suis perdue. Tout ça, c'est trop d'un coup.

Je retourne au salon, et ils entrent à ma suite. L'un d'eux referme la porte derrière lui.

— Nous avons eu une discussion avec monsieur Stanikovic, et il affirme que vous l'avez frappé.

— J'ai... Il est entré sans attendre que j'ouvre et...

Impossible de finir, je fonds en sanglots. Si même eux pensent que je suis dingue, comment je peux m'en sortir ?

— Calmez-vous... Ce n'est rien, d'accord ? On veut juste savoir ce qui s'est passé exactement, alors racontez-nous simplement votre version.

J'essuie encore mes joues et reprends mon souffle. C'est dans ce genre de situation catastrophique que je me rends compte à quel point je suis au plus mal. Si j'avais plus de force, j'arriverais à parler sans pleurer.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? me demande de nouveau l'un des deux.

— Il... Je n'en sais rien. Je suis sortie de la chambre pour faire le biberon de Lou, et il était là. Il a dit qu'il avait sonné, mais je vous assure que je n'ai rien entendu. Il a fait le tour de l'appartement sans me demander mon avis !

— Et pour la gifle ?

— Il m'a attrapée et... Lou pleurait. J'ai eu peur, c'est tout, je souffle en évitant leurs regards.

Ma voix tremble, et je n'arrive pas à retenir mes larmes. L'homme qui me pose les questions reste immobile et m'écoute avec attention.

— Votre poignet, c'est lui ? il demande en constatant les traces qui y sont apparues.

— Ah ! Oui, mais c'est rien... Je...

Je me hais de retrouver un vieux réflexe, brusquement. Chaque fois que Nick laissait des marques sur ma peau, je disais aussi que ce n'était rien. Mona m'a dit un jour que ce n'était pas rien et qu'un homme n'avait le droit de laisser qu'une seule marque sur la peau d'une femme : des larmes de joie.

Le silence revient. Les deux hommes échangent un regard, et celui qui n'a encore rien dit prend la parole.

— Bon... On va prendre vos coordonnées, pour notre rapport.

J'acquiesce en vitesse puis leur donne mes nom, prénom et numéro de téléphone. Pour l'adresse, ils l'ont déjà.

— Il voulait porter plainte pour la gifle, mais on va retourner le voir. Vous serez tranquille, et la prochaine fois qu'il vient, vous nous appelez sans attendre, compris ?

J'acquiesce encore une fois, et, après un signe de tête, ils s'en vont discrètement en refermant la porte derrière eux.

Je m'empresse d'aller donner un tour de clef. Je prends une grande inspiration sans lâcher mon bébé et je rejoins le canapé. *Respire, Célia... tout va bien. Enfin, presque bien.*

## 8

### CÉLIA

---

C'est dingue comme le temps est flexible. Il l'est encore plus lorsqu'on est dans les pires moments. J'ai vu passer cette journée avec une lenteur infinie. Même les appels réguliers de Lou n'ont pas aidé à faire passer les heures plus vite. J'ai guetté la porte toutes les deux minutes, de peur que Stanikovic ne se pointe de nouveau avec son gros visage rouge de rage. Mais heureusement, personne n'est venu après les agents.

J'ai tourné en rond entre deux couches et biberons, j'ai rangé et nettoyé. L'appartement est nickel. J'ai réorganisé ma paperasse habituellement accrochée sur la porte d'entrée, et maintenant, je suis assise par terre entre ma table basse et le canapé. Et j'ai sous les yeux le contrat de Roman.

Ce truc m'envoie un pic de stress supplémentaire chaque fois que mon regard se pose dessus, c'est-à-dire plusieurs fois par jour, puisqu'il était affiché sur la porte d'entrée. À croire que cette journée ne m'en a pas déjà trop demandé puisque je m'apprête à le lire dans sa totalité pour la première fois.

Je dois faire disparaître ce sentiment de panique qui me prend quand je me revois le signer sans en lire le détail. Je vais arracher le pansement une bonne fois pour toutes et je saurai à quoi m'attendre.

Je prends une grande bouffée d'air et attrape les feuilles agrafées entre elles. Je tourne la tête sur la droite : Lou, à côté de moi, ne dort pas, elle me regarde.

— On y est, Lou, le contrat de ton papa...

Elle tète sa langue pour seule réponse. Ses petites lèvres se pincent avant de s'étirer pour un bâillement adorable. Ça suffit à me redonner le sourire. Je me penche et frotte mon nez sur sa petite main avant de me redresser.

— Tu as raison, c'est fatigant, toutes ces histoires !

Je reporte mon regard sur le contrat et attaque ma lecture.

Le seul fait de voir le prénom de Roman à côté du mien sur cette merde fait naître en moi une panique grandissante. Je voudrais simplement vérifier un truc. Est-ce que j'ai bien signé ? Peut-être que je pourrais le faire annuler à cause d'une mauvaise signature ? Je le feuillette rapidement. Mes initiales sont bien présentes en bas de chaque page à côté d'un stylisé « RW », bien plus fier que mes lettres à moi. Soit Roman était déterminé lorsqu'il a signé ça, soit il était furax. Je dirais les deux. J'ai toujours eu du mal à savoir ce qu'il ressentait, excepté le soir où... on a conçu la petite chose qui dort à côté de moi. Bref.

Je laisse mes yeux courir sur le document. Je lis les articles qui s'enchaînent rapidement. Jusque-là, rien que je ne sache pas déjà. L'adoption interdite, le foutu chèque de trente mille dollars pour subvenir aux besoins de l'enfant...

Je tourne les pages. Je lis d'abord dans ma tête puis, à voix haute, je répète :

— Mademoiselle Célia Fowell s'engage à avoir une hygiène de vie respectable et à tenir éloignée d'elle et de son enfant toute activité illégale. Dans le cas où la mère, mademoiselle Célia Fowell, se verrait dans l'incapacité d'offrir un environnement sain et stable à l'enfant, Lou-Mona Weiss-Fowell, cette première se verra retirer la garde de l'enfant.

Je soupire et passe à la suite.

— Dans le cas où la mère, mademoiselle Célia Fowell, se trouverait être impliquée dans quelque affaire judiciaire, cette dernière se verrait retirer la garde de l'enfant, Lou-Mona Weiss-Fowell. Cette dernière serait alors remise à son père, monsieur Roman Weiss, et en l'absence de ce dernier, aux autorités compétentes.

Si je comprends bien tout ce bla-bla d'avocat, si le proprio insiste et porte plainte, Roman pourrait me prendre Lou.

Je termine de tout lire. J'ai interdiction de demander de l'argent à Roman. *C'est la meilleure de l'année, celle-là !* Il sait pourtant que son argent ne m'intéresse pas.

Si je résume, le plus important pour l'instant est que je dois éviter tout problème, quelle qu'en soit la nature. C'est une sacrée épée de Damoclès au-dessus de ma tête. Qui irait volontairement au-devant des problèmes ? Quelle drôle d'idée de faire inscrire ce genre de condition dans un contrat ! Et pourquoi m'imposer un contrat pour que je garde Lou et stipuler dans celui-ci que je risque de la perdre au moindre truc de travers ? Ça n'a aucun sens ! Ça ressemble bien à Roman, finalement.

Je repose le contrat sur la table basse devant moi et regarde ma fille. Elle s'est endormie. Elle paraît si sereine que j'en serais presque jalouse.

J'ai beau essayer de me persuader que je me fous de ce bout de papier, la réalité, c'est que j'ai peur de ce que me réservent ces lignes. Cela en devient même viscéral quand je m'interroge sur ma faculté à prouver à Roman que je n'ai pas besoin de lui et de son argent. Je me sens démunie et je ne dirais pas non à un miracle ou à une insulte bien sentie balancée par Mona depuis là-haut.

Je vais devoir encaisser ce chèque, faire taire ma fierté mal placée, pour Lou et ma tranquillité. Il me permettra de calmer Stanikovic pour un long moment et d'éviter ainsi les ennuis qui ne manqueront pas sinon. J'achèterai aussi des affaires pour Lou, à commencer par un lit. Même si cela me fait mal

de me dire qu'une des premières leçons que j'apprendrai à ma fille est que l'argent résout les problèmes, je me console en me disant qu'elle est encore trop petite pour comprendre.

\*  
\*   \*

Cette journée a mieux commencé que celle d'hier. Aucun proprio n'est venu me menacer, pas de trace de policiers non plus, et Lou est zen et détendue. J'arrive même à préparer les biberons avant qu'elle se mette à trop hurler.

Hier soir, j'ai assuré le dernier puis la couche qui s'ensuit, et on est allées se coucher toutes les deux en même temps. J'ai fermé les yeux longtemps avant que mon esprit ne cesse de tourner en boucle sur les termes du contrat. J'en suis venue à me demander ce qu'aurait dit Mona, sans parvenir à trouver de réponse. Elle me manque vraiment sur ce coup-là. J'attends un miracle.

Les mains dans l'eau pour laver le biberon de Lou, je secoue la tête pour arrêter de penser. Lou, allongée dans le canapé, ronchonne doucement. Elle va bientôt s'endormir.

Un petit bruit discret me fait soudain relever la tête. C'est mon portable qui vibre. Ça doit être Léo. Sa bonne humeur va me faire du bien.

Je vais attraper l'appareil qui vibre sur la table basse. Ce n'est pas le miracle que j'attendais, c'est une malédiction. Sam, mon frère, essaie de m'appeler. Et, avec lui, tout un truc que j'avais complètement mis de côté depuis la naissance de Lou ressurgit.

Je ne réponds pas. Mais il rappelle aussitôt. Cette fois, sans savoir ce qui m'y pousse, je décroche :

— Allô ? Allô ? Tu m'entends ? demande aussitôt sa voix masculine. Lili, tu m'entends ?

— Euh... Oui, je... Excuse-moi, j'arrive à lâcher.

— Écoute, on a décidé de venir t'aider pour les tout derniers jours avec Antonia. On est à l'aéroport, là, on va prendre un taxi...

J'arrête de respirer, et c'est comme si mon esprit était sorti de mon corps. J'entends tout de loin. *Merde... Ils sont là, à Chicago !*

— Lili ? Je te réveille ou quoi ? Sam ajoute, avec un ton inquiet.

Je cligne plusieurs fois des yeux et je m'éclaircis la gorge. J'ouvre la bouche pour lui dire la vérité. Tant pis pour ce qui se passera ensuite, je vais lui avouer que Lou est née et qu'ils ne peuvent pas la prendre sous peine d'avoir sur le dos Roman Weiss, deuxième plus grosse fortune de l'État.

— Sam...

Je suis brusquement interrompue par les pleurs de Lou. Un silence se fait dans le téléphone. On aurait pu croire que Sam a raccroché, mais non. Il est bien là, et je l'entends bafouiller.

— Euh... Mais... Lili, est-ce que... ce sont des pleurs de bébé que j'entends ? il finit par demander.

Je vais vite retrouver Lou, elle est toute rouge tellement elle pleure. Elle a le don pour se mettre dans des états pas possibles en très peu de temps !

— Lili !

— Euh, oui... C'est...

— Tu as accouché ? Mais quand ?

— ...Il y a un peu plus de trois semaines, je finis par dire d'une voix fébrile.

Un autre silence se fait pendant que mon bébé grogne en pinçant les lèvres.

— Et tu ne m'as pas appelé ? s'étonne Sam sur un ton glacial.

Voilà, nous sommes au moment fatidique où je perds mon frère pour pouvoir garder ma fille avec moi. Je n'arrive pas à répondre autrement que par un sanglot.

— J'arrive.

Il me raccroche au nez.



Mon cœur se débat dans tous les sens dans ma poitrine, au point que mes poumons n'ont plus la force de faire correctement leur boulot.

Je mets plusieurs longues secondes à me reconnecter au présent.

C'est la merde. Sam arrive de l'aéroport et... Je ne veux même pas penser à ce qui m'attend.

Je fuis le problème imminent et j'attrape Lou pour la calmer. Je l'emmène à la cuisine, lui prépare son biberon. Je m'en sors pour une fois rapidement et sans encombre.

Habituellement, je m'installe dans le canapé pour lui donner, mais là, impossible de rester en place. Je reste donc debout et je fais des allers-retours dans mon petit appartement miteux. Lou picole son lait en poudre dilué en me regardant. Ses deux petites billes vertes comme celles de son père me fixent presque tendrement. Comme si, déjà, elle s'était habituée à moi. Ce petit détail touchant est malheureusement vite chassé par la pensée principale du jour, qui dégage elle-même le proprio et sa crise d'hier... *Sam va arriver... Avec Antonia... Et je vais devoir leur dire qu'ils ne seront jamais parents. Pas de ma fille, en tout cas.* Parce qu'aujourd'hui, même si Roman et son contrat n'étaient pas là, personne ne me la prendrait. Personne.

Une fois le biberon terminé, Lou lavée et rhabillée sans trop de cris, je passe, moi aussi, en quatrième vitesse sous l'eau. C'est froid, mais ça a au moins le mérite d'être super rapide.

Je me retrouve ensuite assise sur mon canapé, les genoux serrés par le stress, à attendre que mon frère se pointe. Je n'ai même pas la force d'allumer la télévision. L'écran reflète donc ma tête dépitée avec cette mine fatiguée parce que je n'ai pas dormi une véritable nuit depuis que j'ai accouché et que rien, absolument rien, ne va depuis. Je savais que ça allait être dur, mais enchaîner une journée ou mon proprio m'en colle une le matin et une où mon frère va sûrement faire pareil vers midi, c'est épuisant.

La sonnette retentit. *Oh purée, c'est lui !*

# 9

## ROMAN

---

Je relève le nez de mon portable. Ces derniers temps, au lieu de remplir mon crâne de conneries postées sur les réseaux sociaux, je passe mon temps dans la galerie de photos de mon portable. Et c'est ma fille que je regarde. Encore et encore.

— Alors, qu'en pensez-vous ? me demande la secrétaire.

— Ah ! Oui, très bien, je réponds.

*Bordel, de quoi elle me parlait, déjà ?*

— Donc je peux envoyer la confirmation pour la semaine prochaine ? Vous serez encore à Londres ?

*Ah oui, la signature de contrat !* Mais que fout Jess ? C'est elle qui doit gérer ce genre de trucs pour moi. Déjà en temps normal, je visualise mal mon emploi du temps, alors en ce moment...

Depuis que j'ai laissé Célia et son bébé à la maternité, je suis à des kilomètres du présent. Mon esprit est resté bloqué au moment où ma fille est née. La seule chose que je sais, c'est que je ne suis pas près de quitter Londres.

— Voyez avec mon assistante pour en être sûre, j'envoie à la nana en face de moi.

Elle acquiesce avec un sourire et, l'instant suivant, elle quitte la pièce. Moi, je retourne à mon activité principale : regarder cette photo et me poser des questions.

Comment s'en sort Célia ? Est-ce que Lou va bien ? Elle a dû grandir. Mon père m'avait dit que j'aurais un droit de regard sur leurs existences, mais depuis la naissance et mon départ forcé pour Londres, il n'a répondu à aucune de mes demandes. Et si le chèque envoyé ne suffisait pas ? Mon père joue la carte de l'homme trop occupé, et je suis trop loin pour aller vérifier moi-même si elles vont bien.

— Roman ?

Jess déboule dans la pièce. Je verrouille aussitôt mon portable pour qu'elle ne voie pas la photo de la main de ma fille. Elle me demanderait des explications à coup sûr.

— Oui ? je demande en faisant mine de ne pas me reconnecter d'urgence au présent.

Elle se plante devant moi, les mains sur les hanches et l'air très en colère.

— Bon.

— Bon ? je répète.

— Vas-tu me dire ce que tu as, à la fin ? elle envoie sèchement.

Je cligne des paupières et pince les lèvres. Je n'ai qu'à mentir et dire encore une fois que tout va bien. J'ouvre la bouche

— Non, Roman. Tout ne va pas bien, j'en ai marre de t'entendre réciter ça ! elle coupe avant même que j'ai commencé.

— Euh... Si. Je t'assure que...

Elle attrape la chaise en face de moi avec force, la retourne, tire sur sa jupe moulante pour la remonter et écarte franchement les cuisses pour s'installer face au dossier. Bordel, n'importe quel mec aurait bandé de la voir faire ça ! *Elle est dingue ?* Heureusement que je sais à quoi m'en tenir : ma queue ne veut que Célia depuis bien longtemps.

— Roman, je suis en train de perdre patience. Tu fais toujours ça. Dès

qu'un truc te mine, tu te renfermes et tu rumines au lieu de partager et de te soulager ! C'est une réaction... des plus débiles, OK ?

— Tu vas trop loin, Jess...

— À qui appartient le bébé que tu passes ton temps à regarder sur ton foutu portable ? elle envoie soudain.

J'ouvre la bouche. *Bordel, cette nana a les yeux partout !*

Le silence revient. Elle me fixe sans ciller une seconde. Je tente le regard droit dans les yeux, mais elle l'emporte, et je finis par regarder mes mains. Elle pose une des siennes par-dessus.

— Roman... On se connaît depuis un moment. Et je sais que, depuis quelques mois, tu vas mal. S'il y a bien une personne avec qui tu peux parler, c'est moi, non ?

Je prends une grande bouffée d'air, mais j'en manque toujours. *Allez, mec, elle a raison.* Je ne peux plus garder tout ça juste pour moi.

— C'est le mien, je dis simplement.

Ce ne sont que quelques mots, mais ils m'ont retourné la poitrine.

— Le ? Quoi ? Jess demande en penchant la tête sur le côté.

— Le bébé... C'est le mien. Ma fille.

Je redoute sa réaction. Elle bat des paupières. *Merde, elle ne semble pas s'en remettre.*

— Tu... Bordel. Roman, tu es papa ?

J'avale ma salive. L'entendre de sa bouche me rend encore plus nerveux. Et c'est avec un petit rire incontrôlable – de bonheur et de peur mélangés – que je lui réponds :

— Oui, c'est dingue ! Et elle... elle est parfaite, Jess. Si tu l'avais vue...

Mon amie d'enfance me sourit quand je croise son regard. Je crois d'abord qu'elle a les larmes aux yeux, mais en vérité, ce sont mes paupières qui chassent une goutte sur ma joue.

Jess écrase ses mains sur les miennes et se penche en avant pour chuchoter :

— Mais avec qui est-ce que tu as eu cette merveille ?

— Tu te souviens de la fille du café ?

— Ta pause de onze heures ?

J'acquiesce d'un signe de tête. Elle ouvre la bouche et de grands yeux.

— C'est... Je suis si heureuse pour toi ! Cette nana, elle a toujours été...

— ...un coup de foudre, je termine.

Maintenant que le plus gros est passé, il ne me reste qu'à expliquer le pire à Jess. Le contrat, mes erreurs et mon père...

# 10

## CÉLIA

---

Ça sonne encore à la porte. Lou, qui est réveillée à côté de moi, arrête de bouger en entendant le bruit. Je prends le maximum d'air possible et je la laisse là, bien calée entre ses deux coussins, pour aller ouvrir à Sam.

La main sur la poignée et le moral en fuite, j'ouvre ma porte d'entrée comme au ralenti.

Sam a le visage fermé et la mine en vrac, tout comme moi. Il évite mon regard et entre sans un mot. Je referme et le rejoins à la limite du salon et de l'entrée. Il s'est carrément figé en apercevant Lou sur le canapé. *Si ce silence dure plus longtemps, je vais mourir étouffée d'ici quelques secondes !*

À croire que Lou a entendu mon appel muet parce qu'elle se met à chouiner en remuant ses minuscules petites jambes. J'entends Sam prendre une grande bouffée d'air, mais il ne dit toujours rien, et c'est encore pire que s'il s'était mis à me hurler dessus.

Lou augmente d'un ton. Son petit visage vire au rouge. Je vais finir par croire qu'elle fait ça juste parce qu'un grand mec baraqué est en train de la regarder de loin.

Je vais la prendre dans mes bras avant qu'elle ne monopolise tout l'espace sonore. Elle s'arrête de pleurer. *Quelle bourrique ! C'était juste*

*qu'elle voulait voir le monde d'en haut !*

Je me tourne vers Sam. Il ne nous regarde pas mais fixe ses pompes.

Le silence revient et, à la surprise de tout le monde, y compris de Lou qui sursaute, c'est moi qui explose en premier.

— Tu vas rester silencieux longtemps comme ça ? Pourquoi tu ne me hurles pas dessus ? Parce que là, je n'en peux déjà plus et je suis trop fatiguée pour subir ça plus longtemps !

Sam ne bouge pas d'un cil, ce qui n'aide pas ma colère à redescendre.

Le silence revient, encore plus pesant et étouffant qu'auparavant.

Sam soupire et relève les yeux sur moi. *Enfin !*

Des larmes coulent sur ses joues, et je le vois déglutir pour pouvoir parler. Ça ne paraît pas, mais voir mon grand frère pleurer en silence est une torture.

— Je... J'ai besoin que tu sois... claire avec moi, Célia... il me dit finalement, la gorge nouée.

Je cligne des paupières. Le voir si faible est une première, et sa souffrance m'atteint en plein cœur. J'attends la suite. Sam semble se concentrer pour prendre le plus possible sur lui. En temps normal, il m'aurait hurlé dessus sans réfléchir. Peut-être que Lou change quelque chose...

— Est-ce que... oui ou non, je vais adopter ton bébé ?

La question reste en suspens entre nous. Lou semble vouloir l'attraper pour la faire disparaître. Mais rien ne se passe, et je me la prends en plein visage. Sam me fixe. Son regard attend autant que lui la réponse qui sonnera la fin de notre relation.

J'ouvre la bouche et la referme, mais rien ne vient. Il se passe un moment, puis Sam ne tient plus.

— Réponds-moi, nom de Dieu !

Lou se met instantanément à pleurer. Elle n'aime pas qu'on me hurle dessus. Le son de sa voix se répand dans la pièce, et Sam recule. Nos regards

ne se croisent qu'une seconde, seconde pendant laquelle je lui fais non de la tête. *Non, il n'adoptera pas mon bébé. Jamais.*

Son regard, empli de douleur, de peine et d'amertume, me brise le cœur. Mais mon choix est fait.

Sam ferme les yeux. Moi, je berce Lou pour qu'elle arrête de pleurer.

— J'aimerais pouvoir te dire que tu pourras compter sur moi... mais je... je n'y arriverai pas. Ce que tu viens de faire... C'est... Je ne peux pas te le pardonner, me balance Sam. Finalement, maman avait raison...

Il parle avec lenteur et a l'air de peser ses mots à chaque syllabe. Il me regarde comme s'il attendait une réponse. *Eh bien, il ne va pas être déçu !* Évoquer notre mère était la dernière chose à faire, et il le sait très bien.

— Je ne t'ai rien demandé et je n'en avais pas l'intention ! Je suis désolée de vous faire vivre ça, à toi et à Antonia, mais je n'abandonnerai pas ma fille pour vous faire plaisir. Je comprends que tu ne puisses pas me pardonner, mais je ne le pourrais pas non plus si je vous laissais mon bébé ! Alors, tant pis, pars et ne reviens jamais, si tu n'arrives pas à passer à autre chose. De toute façon, je ne t'avais jamais vu ici avant que tu apprennes que j'étais enceinte. Tu ne prenais plus de nouvelles non plus, et tu n'en as pas pris plus depuis que tu sais... Alors, finalement, on va juste retourner chacun à nos vies.

Sam fait non de la tête et tourne les talons. J'entends la porte s'ouvrir, et il lance avant de partir :

— On n'a qu'une famille, Célia.

La porte claque avec force.

Lou s'arrête de pleurer, et moi, je reste plantée là sans bouger.

C'est bizarre, je me sens soulagée de ne plus avoir ça sur les épaules. On n'a qu'une famille, me dit-il ? OK, mais moi, je choisis la mienne, et ce sera Lou. Juste Lou.

\*

\* \*



Je regarde la date sur mon portable. Comment les jours ont-ils pu s'enchaîner sans que je m'en rende compte ? C'est comme si j'avais mis mon cerveau en pause. Et c'est plutôt reposant de ne me concentrer que sur Lou. Qui, d'ailleurs, grandit à une vitesse hallucinante. Il y a déjà des vêtements qu'elle ne peut plus mettre.

Quinze jours que Sam est passé, et je ne me sens pas aussi seule et mal que je le pensais. Je n'ai aucun regret de ne pas lui avoir laissé Lou, mais je suis triste de me rendre compte à quel point ma famille est dispersée. Sam a déboulé chez moi sans prévenir dès qu'il a appris pour ma grossesse, alerté par ma formidable mère. Sa proposition a été inattendue et rapide, comme s'il ne voulait pas me laisser le temps de penser et de me rendre compte de ce qu'il me demandait. Tout compte fait, la venue précoce de Lou et l'action de Roman sont très bien tombées pour nous.

Je baisse les yeux sur ma fille, elle s'est endormie en prenant le biberon. Je ne me lasse pas de l'observer. Elle est si petite. Ses narines minuscules se plissent par moments, et ses lèvres se pincent. Ce genre de détails me fait encore moins regretter la tournure des choses.

Mon estomac émet un grognement sonore. *Mince, je me suis encore oubliée. Lou, maintenant que tu as terminé, je vais moi aussi grignoter un bout.*

Je vais doucement la déposer dans le coin du canapé que je lui réserve. Elle réagit à peine quand je la cale avant de la couvrir. Je file à la cuisine. *Qu'est-ce qu'il me reste à manger, au fait ?* J'ouvre le frigo. *Ouf ! Au moins de quoi faire un sandwich !*

La sonnette de la porte retentit quand je me redresse avec les ingrédients de mon repas. Aussitôt, mon regard part se poser sur Lou. Ses petits bras bougent, mais elle ne se réveille pas.

Je traverse le salon en vitesse pour aller ouvrir avant que ça ne sonne de nouveau. Je n'aurai peut-être pas la même chance deux fois de suite !

J'avance mon œil vers le judas. Qui cela peut-il bien être ? Béni appelle

toujours avant de passer. Si c'est encore mon propriétaire, tant pis pour Lou, elle pleurera, mais je n'ouvrirai pas sans avoir appelé la police.

C'est un type que je ne connais pas, jeune et avec le sourire. Qu'est-ce qu'il me veut ?

— Mademoiselle Fowell ? il appelle derrière la porte.

J'ouvre avec méfiance en laissant mon pied derrière le battant.

— Mademoiselle Fowell ? il répète aussitôt, toujours souriant.

— C'est pour quoi ?

*Oups, j'ai un peu aboyé...* En même temps, les dernières personnes qui sont venues sonner ici ne me voulaient pas du bien.

Il fronce les sourcils et tousse un peu avant de répondre.

— Je dois vous remettre un document en mains propres.

*Ça sent mauvais, ça, non ?*

Je laisse un silence et vise ce qu'il tient en main.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas, je dois juste vous le remettre en mains propres, il répond.

J'hésite. À tous les coups, c'est le proprio qui porte plainte ! Aussitôt, le contrat me revient en tête – en pleine tête serait même plus exact.

— C'est quel genre de document ? je demande au jeune homme.

— Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas une mauvaise nouvelle !

J'essaie de peser le pour et le contre, mais quoi que puisse contenir cette lettre, ne pas la lire n'empêchera rien.

— OK... Donnez-moi ça.

— Vous avez une pièce d'identité ?

Je fronce les sourcils, et il me fait un sourire désolé.

— OK, je reviens, je marmonne en tournant les talons.

Je vais fouiller dans mon sac et je reviens avec ma carte. Il regarde plutôt rapidement et me tend l'enveloppe.

— Bonne journée, il dit aussitôt en repartant dans les escaliers.

— Merci, à vous aussi.

La porte refermée à clef, je regarde ce que je tiens. *Bon, quoi que ce soit, je ne vais pas paniquer, juste prendre les choses en main, comme une adulte. Comme une mère.*

J'ouvre en retenant tout de même mon souffle. J'extirpe une feuille cartonnée sur laquelle est inscrit un petit texte rédigé à la main. *Merde, ça sent le Roman Weiss, ça.*

L'écriture est fine et complètement inorganisée. Ce n'est pas Roman.

Mademoiselle Fowell,

Vous n'avez pas donné suite à notre premier courrier, je me permets donc de vous relancer.

Après toutes mes recherches et suite aux instructions laissées par madame Mona Maggie Loolis, je vous annonce que vous êtes l'un des héritiers de cette dernière.

Veuillez nous contacter au plus vite afin que nous fixions un rendez-vous.

Ci-joint nos coordonnées.

Cordialement,

# Le cabinet notarial de Chicago Ouest.

Je regarde le courrier pendant quelques secondes avant que mon esprit se remette en route.

*Merde alors !*

Je me tourne aussitôt vers la porte d'entrée, l'endroit maudit où sont accrochées toutes les lettres que j'ouvre pour aussitôt les fuir et celles que je ne prends même plus la peine de décacheter.

En fouillant dans ce merdier, je trouve en effet une autre lettre dont le coin de l'enveloppe annonce « Cabinet notarial de Chicago Ouest ». Cette fois, j'en sors le courrier. C'est un truc officiel qui me demande de les contacter pour l'héritage de Mona. Sujet auquel je n'ai absolument pas pensé depuis qu'elle n'est plus là.

Je vais attraper mon portable et j'appelle Béni. Il ne décroche qu'au second coup de fil. Je l'imagine mettre du temps à sortir de son fauteuil.

— Oui, allô ?

— Béni, ici Célia !

— Oh ! Ma petite Célia, comment ça va avec le bébé ?

— Bien, merci ! Dis-moi, j'ai reçu une lettre d'un notaire, pour Mona.

Silence.

— Béni ?

— Oui ! Je cherche mon courrier. Où est-ce que j'ai bien pu mettre tout ça ?

Je l'entends fouiller je ne sais où.

— Ah ! Moi aussi, j'ai un courrier. C'est vrai que je n'ouvre plus rien, c'était toujours elle qui m'obligeait à être à jour...

Une petite pique de tristesse m'effleure. *Pauvre Béni...*

— Je peux t'aider, si tu veux ?

— Non, non, je ne veux pas t’embêter avec mes affaires de vieillard ! Ah voilà, j’ai trouvé. Alors...

J’entends qu’il déchire du papier.

— Mince, mais qu’est-ce qu’elle a bien pu me léguer ! Je lui avais demandé de tout te donner ! il râle.

Je lâche un petit rire.

— On doit prendre rendez-vous avec le cabinet pour le savoir. Je m’en occupe pour nous deux, si tu veux ?

— Oui, d’accord, tu me tiens au courant.

— Sans problème. Et si tu as besoin d’un truc, n’hésite pas, OK ?

— Ouais, ouais...

Je raccroche avec le sourire et je n’attends pas que Lou rouvre les yeux pour appeler le notaire.

Très vite, j’obtiens un rendez-vous pour Béni et moi, dans deux semaines.

# 11

## CÉLIA

---

Je m'organise comme pour partir en vacances, sauf que je me rends à l'autre bout de la ville, chez le notaire de Mona, et pas sur l'île déserte avec la plage de sable fin dont je rêve. Ça me prend toute la matinée. Mon organisation est digne d'un clan de petits scouts chevronnés qui part en expédition dans la nature sauvage du Canada pour plusieurs semaines.

Une heure avant l'horaire du rendez-vous, j'attends Béni en bas de mon immeuble. Comme on y va en transport public et que lui et moi ne marchons pas vite, on a préféré prévoir large. Il arrive, à peine en retard, habillé de son vieux costume trop grand pour ses vieilles épaules. Il traverse la rue avec un immense sourire.

— Oh ! Ma petite Lou, tu es là ? il demande en se penchant sur la grosse bosse qu'affiche mon manteau.

Je ne peux retenir un rire.

— Oui, regarde, elle est ici.

Je découvre un peu Lou. Elle tourne la tête vers le petit vieux.

— Oh ! Mais qu'elle est belle ! Et elle a déjà grandi ! il s'exclame.

Ma fille l'observe avec de grands yeux. Ceux de Roman qui transpercent tout ce qu'ils croisent.

On avance jusqu'au métro aérien le plus proche. Il fait frais, mais le soleil est tout de même de la partie. À peine sommes-nous arrivés sur le quai que j'ai déjà mal partout. Entre Lou et son sac de secours, mon dos n'assume pas du tout ! Qui aurait cru que pour avoir un bébé, il fallait être prête pour une randonnée ? Heureusement, le train arrive vite. *S'il n'y a pas de place libre, je m'installe sur les premiers genoux que je croise !*

\*  
\*   \*

Les escaliers qui mènent de la station de métro jusqu'au trottoir mettent à l'épreuve mes compétences de maman-commando. Entre les gens qui montent et que je ne vois pas arriver avec Lou en écharpe, ceux qui me dépassent parce que je ne descends pas assez vite et, encore pire, ceux qui sont juste là, assis sur une marche avec une canette de bière posée à côté d'eux, c'est pire que le parcours d'entraînement des GI<sup>1</sup>. Même Béni va plus vite que moi !

\*  
\*   \*

On remonte l'avenue en discutant de tout et de rien. Le bruit est affolant, entre les bus qui roulent sur la chaussée, les trains qui passent au-dessus de nos têtes, les klaxons des voitures, les travaux plus haut sur l'avenue et les discussions des piétons partout autour de nous, c'est une véritable agression sonore !

Je baisse les yeux sur Lou. Elle roupille, bien emmitouflée contre moi. *Parfait ! Même tout ce raffut ne la dérange pas !* J'ai visiblement trouvé la bonne technique : couche propre et bidon rempli plus combinaison bébé trop épaisse pour qu'elle gigote égal dodo ! Maman Célia : 1 point. Bébé Lou : 0 point.

— Alors, par où on doit aller, maintenant ? me demande Béni alors que nous arrivons à une intersection.

*Bonne question !* Portable en main, je regarde l'itinéraire à prendre sur le GPS. *Si seulement cette merde voulait capter comme il faut !* Nous ne sommes plus trop loin, on dirait.

— C'est encore à deux... non, trois rues d'ici, j'annonce.

Le vieux ronchonne et se remet en route. Je le suis en mémorisant le trajet.

Il y a du vent et il est glacial quand nous tournons dans la bonne rue. Je cache Lou qui ronfle toujours. Et enfin, après pas moins de vingt minutes de marche incertaine, avec des douleurs partout et un petit vieux épuisé accroché au bras, j'arrive à bon port.

— Bon Dieu ! Mona veut que la rejoigne tout de suite ou quoi ? Pourquoi prendre un notaire aussi loin ? Béni râle.

— Parce que la devise de Mona était « Pourquoi faire simple quand on peut faire chier tout le monde » ? je réplique.

J'arrive à chasser son agacement, et nous entrons.

C'est spacieux, bien décoré et tellement bien rangé que j'ai l'impression de faire tache avec tout mon bordel. Et je me dis que l'espèce de secrétaire derrière son petit comptoir pense exactement la même chose quand elle relève la tête pour nous voir et hausse un sourcil de surprise.

— Bonjour, messieurs dames. Vous avez rendez-vous ?

— Oui ! Pour un héritage, Béni répond pour nous.

— Monsieur Sheth et mademoiselle Fowell, j'imagine ? interroge la secrétaire.

Nous acquiesçons en même temps. Visiblement, nous sommes attendus.

Très vite, elle nous fait signe de la suivre et nous conduit dans un dédale de petits couloirs étroits avant de s'arrêter devant une porte et de frapper deux fois.

« Entrez », j'entends de l'autre côté de la porte.

La femme ouvre et entre en nous laissant dans le couloir. Béni et moi échangeons un regard. Il semble encore plus perdu que moi, le pauvre petit



vieux.

— Monsieur, mademoiselle Fowell et monsieur Sheth sont arrivés, elle annonce.

— Parfait, faites-les entrer ! s'exclame une voix masculine.

Un sourire et une espèce de courbette plus tard, elle nous repasse devant, et nous entrons. Enfin, c'est ce que nous sommes censés faire, mais je m'arrête net dès que mon regard croise une cravate posée sur un costume impeccable.

Béni, qui n'a pas vu que nous n'étions pas seuls, me rentre dedans.

— Oh ! Excuse-moi, il marmonne.

J'évite le regard vert clair qui me transperce – et je ne parle évidemment pas de celui de Lou, cette fois – et je me pousse pour laisser entrer Béni. Il dit bonjour à Roman sans savoir qui il est. Ce dernier lui répond à peine. Le client de 11 h 05 est de retour, et son amabilité légendaire n'a pas changé.

— Entrez, je vous en prie, mademoiselle ! envoie une voix.

Mon regard se pose sur un petit monsieur qui doit friser les soixante ans. Il porte lui aussi un costume mais a ajouté sur sa chemise et sa cravate un genre de pull à col en V. Il me fait un grand sourire et me montre l'une des trois chaises installées devant son bureau avant de me tendre une main. Je la serre en vitesse en tenant Lou pour me pencher en avant. Béni m'imites et prend le siège du milieu, ce qui ne me laisse que celui du bout, à l'opposé de Roman et de tout ce qu'il dégage. Heureusement car j'ai déjà du mal à respirer. Pourtant, la pièce est grande.

— Avez-vous trouvé facilement ? nous demande l'homme qui, je le devine, doit être le notaire de Mona.

— Non, pas du tout ! Et c'est très loin de là où nous vivons ! envoie Béni.

Il paraît qu'arrivé à un certain âge, on peut dire tout ce qu'on veut sans se préoccuper des réactions des gens. Béni en est là. De mon côté, j'ai chaud. Je ne comprends même plus les phrases que s'échangent le notaire et Béni parce que je vois à peine Roman du coin de l'œil. Je ne sais pas quoi faire. Est-ce

que je dois lui présenter Lou ? En fait, la bonne question serait plutôt de savoir si je serais capable de le faire alors que je ne parviens même pas à le regarder pour le moment. Une phrase tourne en boucle dans ma tête : « Monsieur Weiss ne souhaite plus vous rencontrer... »

Pour gagner du temps, je me déshabille un peu et découvre Lou qui dort toujours. Je m'arrange pour qu'elle soit mieux. Je pose son gros sac de change par terre et ouvre mon manteau pour qu'elle ait plus de place. Puis je défais un peu l'écharpe qui la maintient contre moi. Je tiens sa tête dans une de mes mains.

— Je me dois de faire les présentations, annonce le notaire maintenant que Béni semble avoir terminé.

Je relève le nez de ma fille. C'est presque paniquée que je vois l'homme me montrer Roman et enchaîner :

— Mademoiselle Fowell et monsieur Sheth, je vous présente le troisième légataire de madame Loolis, monsieur Weiss.

Béni se tourne plutôt brusquement vers lui.

— Oh ! Je pensais que vous étiez un vigile ou quelque chose comme ça ! il s'exclame aussitôt en tendant sa main tremblante vers le papa de Lou. Excusez-moi !

*Bon sang, il n'est pas sortable, ce petit vieux !*

Je tente un regard vers Roman au moment où il tourne la tête vers mon voisin et qu'il lui serre la main.

— Il n'y a pas de mal, il dit sans un sourire.

Son regard croise le mien. C'est étrange, comme une brûlure que je dois fuir avant de trop souffrir. Moi, je ne tends pas la main, et visiblement, c'est pareil pour lui, puisqu'il n'essaie même pas d'être poli face au notaire. Ce dernier semble d'ailleurs se rendre compte du malaise parce qu'un petit silence pesant s'installe avant qu'il ne passe à la suite en s'éclaircissant la gorge.

— Bien... Passons donc à la lecture du testament de madame Mona

Maggie Loolis.

---

1. Soldats américains.

# 12

## CÉLIA

---

Le notaire est absorbé par l'écran de son ordinateur. Un silence aussi lourd qu'une rame de métro plombe la pièce. Il semble chercher des documents pendant que nous l'observons tous les trois sans broncher. Cela doit être sacrément le bordel dans ses fichiers car il met très longtemps à reprendre la parole.

Lou s'étire dans son sommeil et émet un petit bruit adorable. Béni est le premier à réagir.

— Oh ! Ma petite Lou, tu as raison, c'est long, hein ! il chuchote en se penchant vers elle.

*Mona, jure-moi de lui faire payer ça, quand vous vous retrouverez !*

Roman tousse comme s'il avait avalé de travers, et le notaire se redresse d'un coup. C'est moi ou toute cette situation est des plus étranges ?

— Voici ! annonce enfin le notaire.

Nous entendons une imprimante se mettre en marche, puis l'homme qui nous fait face saisit une enveloppe au-dessus d'une pile de papiers sur son bureau et en sort aussitôt le contenu.

— Je me dois de vous lire le testament tel qu'il a été écrit de la main de madame Loolis. Allons-y : « Ça m'a pris hier, quand ma petite voisine s'est retrouvée chez moi en pleurant parce que le jeune homme avec qui elle vit a voulu lui taper dessus encore une fois. Quelle couille molle, celui-là ! »

Le notaire s'interrompt une seconde en fronçant les sourcils, ce qui me laisse le temps d'encaisser les souvenirs douloureux de ma rencontre avec cette petite grand-mère qui vivait en face de chez moi.

— «Quand elle est repartie ce matin, elle l'a mis dehors, reprend le notaire. Il s'est retrouvé presque nu sur le palier, et ça n'a fait que confirmer ce que je disais plus haut à propos de ses bijoux de famille. C'est à ce moment que j'ai pris ma décision. C'est cette jeune femme pleine de courage que je choisis pour hériter de mes biens. Mademoiselle Célia Fowell, ma petite voisine de palier. Elle m'a rappelé quelqu'un à qui je tenais beaucoup et qui avait, elle aussi, trouvé le courage de se rebeller contre une vie qu'elle détestait. »

*Mona m'a inscrite sur son testament le jour où nous nous sommes parlé pour la première fois ? J'avale ma salive en espérant que ça fasse redescendre la boule qui enfle dans ma gorge. Je n'en savais rien. Je me rappelle très bien ce jour-là.*

Je rentrais du café. Je vivais encore avec Nick et je débutais tout juste mon travail chez Max. Et pour en rajouter une couche, je venais de croiser pour la première fois un certain regard vert perçant. Quand je suis arrivée à l'appartement, Nick a encore explosé... pour rien, comme toujours. Je suis partie de chez moi en courant pour le fuir, et Mona m'a ouvert sa porte comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Nick a hurlé dans tout l'immeuble et il m'a cherchée partout, mais il ne m'a pas trouvée. Je suis restée toute la nuit chez ma voisine aussi vieille que badass. Elle m'a engueulée comme pas permis avant de me laisser dormir sur son canapé. Quand j'ai ouvert les yeux, le lendemain matin, j'ai sauté sur mes pieds pour

mettre Nick dehors. À partir de là, je suis allée squatter un certain canapé tous les jours et j'ai appris à aimer Mona comme une grand-mère.

— «Il s'est passé une année entière depuis cette nuit-là, reprend le notaire. Et me revoilà devant cette lettre, qu'est certainement en train de lire ce rondouillard de gentil notaire à la cravate tachée de sauce anglaise. Parfois, je me dis que la mort a ses avantages, je n'ai plus à assister à ce spectacle affligeant ! »

Je vise aussitôt la cravate, tout comme Béni et Roman. Pas de tache, cette fois. Mais Béni pouffe de rire.

— «Célia, ma bécasse préférée, j'espère que mon âme a trouvé le repos et que je ne hante pas chacun de tes pas. Sache que ce sera un véritable calvaire de ne pas pouvoir t'envoyer une ou deux petites insultes quand tu les mériteras. Passons à mon ami le plus cher, monsieur Bernard Darell Sheth, dit Béni. Je lui lègue ma bibliothèque dans sa totalité. Mon cher Béni, merci pour toutes ces années d'amitié. Je sais que tu tiens à ces vieux bouquins, ils sont à toi. De toute façon, Célia n'aime pas lire. Enfin, pour monsieur Roman Weiss, et à condition que Célia et lui se bougent les fesses pour ce bébé, il y a une boîte remplie de photos dans l'appartement. Elle sera à toi dès que Célia aura mis la main dessus. Ta maman et moi étions très proches, et j'ai gardé dans mes vieilleries des souvenirs qui, je l'espère, te permettront de trouver la bonne voie dans ta vie. Mais occupe-toi d'abord de Célia et de l'enfant que tu lui as fait, andouille. Je peux encore venir mettre de l'encre bleue partout sur les câbles que tu toucheras. »

Béni sursaute. Il me dévisage, regarde Lou puis tourne la tête vers Roman.

— Mais alors, c'est toi qu... il commence.

Je m'éclaircis la gorge à en perdre une corde vocale. *Qu'il n'en rajoute pas une couche, s'il vous plaît !*

Le silence qui s'ensuit nous laisse à tous le temps de nous sentir encore plus mal à l'aise. Heureusement, Béni ne dit plus rien. Il se contente de

m'envoyer un sourire complice.

— Voilà pour la lettre... Je vais maintenant dresser le détail des biens de madame Loolis, dit le notaire, visiblement sur le point de fondre sur son siège en cuir marron.

Il enchaîne aussitôt, ce qui arrange tout le monde. Enfin, surtout Roman et moi. Ma présence semble déjà le déranger au plus haut point, autant qu'on en finisse rapidement. *Il n'a même pas lancé un coup d'œil sur sa fille...*

— Pour Célia Fowell, l'appartement qui se trouve à Chicago et tout ce qu'il contient, ainsi que plusieurs actions Weiss Corp. dont je vous donnerai le détail ultérieurement. Je vous remets d'ailleurs les clefs de l'appartement pour que vous en ayez l'usufruit jusqu'à la clôture de l'héritage de madame Loolis, il précise en saisissant un trousseau dans un tiroir de son bureau et en me le tendant.

Une fois que je me suis emparée des clefs et que je les ai rangées dans la poche de mon manteau, il poursuit :

— Pour Bernard Darell Sheth, la collection de livres complète de madame Loolis, ainsi que les meubles qui vont avec. Et enfin, pour Roman Weiss, la boîte contenant les photos de sa mère. Sachez, tous les trois, qu'une retenue a été faite sur les liquidités de madame Loolis pour payer les frais de succession. Vous n'aurez donc pas à vous en préoccuper.

Avec tout ça, j'ai du mal à réaliser. Mona m'a légué son appartement et toutes ses affaires. Sa mort m'a tellement prise de court et son absence est si grande que je suis à des kilomètres de m'en réjouir.

— Dans combien de temps tout cela sera-t-il réglé ?

La voix de Roman vient de résonner dans la pièce. Lou, qui dort toujours, resserre ses petits poings sans ouvrir les yeux. Est-ce qu'elle peut le reconnaître ? *Non ! C'est débile, Célia.*

— Dans la mesure où le dossier est bientôt complet, comptez quelques semaines tout de même, répond le notaire.

Pas de réaction de la part de Roman. Béni, lui, regarde autour de lui

comme s'il venait de se rendre compte qu'on se trouvait ici.

— Parfait ! il reprend, je me dois de vous demander à chacun si vous acceptez l'héritage de madame Mona Maggie Loolis.

— Bien sûr ! envoie aussitôt Béni.

Je tourne à peine la tête pour voir Roman acquiescer, et son regard croise le mien avant de le fuir en vitesse.

— Et vous, mademoiselle ? me demande le notaire.

— Euh... oui. Oui, bien sûr, je marmonne.

— Bien ! Il ne vous reste plus qu'à signer tour à tour en bas de chacune des pages suivantes, il annonce en déposant respectivement devant nous un paquet de feuilles qu'il vient d'aller récupérer à l'imprimante.

J'attrape le stylo que l'homme me tend et je signe avec une boule dans la gorge. Signer des trucs en ce moment me laisse toujours un goût amer.

Quand j'ai fini, je tends le stylo à Béni, mais il est déjà en train de signer son paquet avec un autre stylo. C'est une main à la peau mate sortie d'une manche de costume impeccable qui arrive sur la mienne, laissant Béni entre nous comme s'il n'existait plus. L'instant est court mais plus intense qu'un saut à l'élastique qui fait rebondir votre cœur si fort que c'en est douloureux.

Nos regards se croisent encore une fois. Dans le sien, je trouve des tonnes de trucs absolument indéchiffrables. C'est comme d'essayer de lire une langue écrite dans un autre alphabet. Je suis perdue.

Ses doigts effleurent à peine les miens, et c'est comme un coup de jus qui se répand en moi pour aller jusqu'à atteindre Lou, qui se réveille subitement en chouinant.

Je crois que Roman sursaute autant que moi, je n'en suis pas certaine.

Je laisse le stylo dans la paume de son papa pour me pencher aussitôt sur ma fille. Elle s'étire en grimaçant, ses petits poings tendus au-dessus de sa tête, mais pas beaucoup plus haut, parce que ses bras sont encore minuscules.

— Oh qu'elle est mignonne ! envoie Béni en se penchant pour la regarder se réveiller doucement.



Par réflexe, je relève le nez vers lui et tombe sur Roman, penché lui aussi pour la regarder. Il semble si... loin de nous. Il l'observe avec un drôle d'air. Est-ce que c'est de la tristesse ou de la peur ? Impossible à déterminer. Je le vois déglutir jusqu'ici puis, brusquement, il tourne la tête en serrant les mâchoires. Il écrase sa signature au bas de sa feuille et pousse le tout devant lui d'un geste rageur.

— Nous en avons terminé ? il lance froidement.

Que veut dire cette réaction ? Lou ouvre les yeux, me regarde et affiche un magnifique sourire. Celui que je lui rends est amer, difficile et lourd. Heureusement, Béni est là pour attirer son attention ailleurs.

J'entends vaguement le notaire clore l'entretien, mais mon attention n'est tournée que vers Roman qui, déjà debout, passe derrière nous en coup de vent. Sans s'arrêter ne serait-ce que pour se montrer à sa fille.

Je suis partagée entre colère et tristesse. Ne pas avoir de père ou avoir celui-là, qu'est-ce qui est pire ?

Roman quitte la pièce. Béni, déjà debout, se rhabille. Il me faut plus de temps pour être opérationnelle. Une minute tout au plus, mais tout de même, une minute peut sembler très longue.

Nous saluons le notaire qui referme la porte de son bureau derrière nous.

J'entends la voix de Roman au bout du couloir pendant que nous le remontons en silence avec Béni et Lou, rhabillée, que je recouvre de mon manteau, comme à l'aller.

Arrivée dans l'entrée du cabinet, je retrouve un Roman de dos, visiblement au téléphone. *Écouter serait indiscret ? Oui, mais il est là, alors...*

— C'est bon, papa... Et comment veux-tu que je fasse un truc pareil avec l'armée que tu viens de déployer ? il demande nerveusement.

La seconde suivante, la porte s'ouvre, et deux types façonnés comme des armoires à glace entrent. Visiblement, ils sont là pour Roman. Ce dernier raccroche et lève son visage vers le plafond en respirant bruyamment. Je reste

plantée quelques mètres derrière lui, sans comprendre ce qui est en train de se passer.

— Oh ! Regardez ça ! envoie soudain Béni en attirant l'attention de Roman dans la foulée.

Le petit vieux nous montre un magazine posé là avec d'autres, mais la couverture de celui-ci affiche un Roman au regard froid qui prend la pose au-dessus d'un gros titre accrocheur.

**« Roman Weiss, l'espoir montant de la finance de Chicago. »**

Béni attrape la revue, visiblement amusé, sans se rendre compte que Roman et moi sommes dans un tout autre mode. Le petit vieux quitte l'endroit, et tout est brusquement plus flippant. Roman se tourne vers moi et vise la bosse que provoque la présence de Lou contre moi. *Son regard est si différent de celui que je viens de voir sur la première page de ce torchon...*

— Euh, tu... il commence.

— Nous devons y aller, monsieur, coupe aussitôt un des deux types immenses qui poireautent toujours à la porte.

Roman serre les dents et ferme brièvement les yeux avant de tourner les talons sans un mot de plus. Je suis la spectatrice impuissante de sa fuite.

Lou et moi nous retrouvons dehors l'instant suivant, rejoignant un Béni qui reluque Roman monter dans un gros 4 × 4 sombre depuis le trottoir. Monsieur Weiss fils et ses gorilles disparaissent plus vite qu'un président.

Je reprends mon souffle, mais aucune bouffée d'air ne vient à bout de la douleur qui m'écrase le cœur.

# 13

## CÉLIA

---

De retour chez moi, dans ce miteux petit appartement, je m'occupe de Lou pendant un moment : biberon, nouvelle tentative de rot qui échoue encore une fois et, après avoir chanté un petit moment, elle s'endort sur le canapé.

Je range quelques trucs et, lorsque j'arrive sur son sac posé dans l'entrée, je trouve le magazine laissé là par Béni tout à l'heure, avec un clin d'œil. J'hésite, puis la curiosité prend le dessus. J'observe de nouveau la couverture. Roman est debout, les mains dans les poches de son costume classe. C'est une photo qui a été faite par un pro, dans un studio. *Alors monsieur fait des shootings pendant que je me bats avec mon gros lard de proprio...*

Je détourne les yeux, mais ils reviennent au même endroit rapidement, attirés par ce regard vert, celui qui me demande avec insolence « L'argent ne contrôle pas les gens ? ». Une voix répond automatiquement dans ma tête : « *Non, toccard, t'es le seul à qui ça arrive !* »

Je feuillette rapidement le torchon et je trouve dedans deux pages d'interview avec d'autres photos, rien que ça. *Moi aussi, vous pouvez venir m'interviewer. J'en ai, des trucs à raconter sur Roman Weiss...*

Je laisse glisser mes yeux sur les questions et les réponses qu'il a données, mais le regard de Roman est comme un aimant surpuissant, je finis par juste mater les photos. Il est beau. Magnifique même. Et j'ai vraiment du mal à croire que j'ai eu ce bébé avec lui. D'ailleurs, je me demande encore ce qu'il m'a trouvé. Quand je vois ma dégaine générale et la sienne. Monsieur fait la couverture de magazines de business pendant que moi, je pourrais faire la couverture de « Mère célibataire et presque SDF mag' ».

Je secoue la tête et cesse de le mater pour me pencher sur l'article. Il y a tout un bla-bla inintéressant sur les projets de Weiss Corp. et ce que son père lègue à Roman en matière de responsabilités. Je parcours le tout en biais jusqu'à ce qu'une question, la dernière, attire mon attention.

« Jusqu'ici, vous étiez plus souvent en deuxième page des tabloïds pour vos frasques diverses et variées dans les boîtes de nuit de la ville. Qu'est-ce qui a provoqué ce changement de direction si soudain ? »

La question annonce la couleur. La réponse m'achève.

« RW : J'ai rencontré la bonne personne... Je prends mes responsabilités, tout simplement. Comme le ferait n'importe qui. J'ai passé des années à profiter de la vie, maintenant, je la prends en main. »

Je lis et relis plusieurs fois ce passage. Je laisse mes yeux dériver sur les photos. Mais de qui parle-t-il ? Je me plais à rêver que c'est moi, mais ma conscience me hurle un « Ah vraiment ? Alors, il est où, là ? Il n'est pas libre, certes, mais pas avec toi ! ».

Je me reprends et je jette le magazine sur la table basse du salon. Je n'aurais jamais dû lire ça. Son chèque de merde était pourtant clair sur ses intentions.

Instinctivement, mon regard va buter contre la porte d'entrée où ce foutu bout de papier attend depuis que je l'ai reçu. Je le cherche du regard sans le voir. *Si je rangeais tout ce merdier aussi...*

Après une analyse à distance infructueuse, je finis par me lever. *Mais où est-ce qu'il est ?*

J'attrape lettres et enveloppes, je soulève certaines factures mais pas de chèque en vue. Bizarrement, ma panique monte vite au point que je suis déjà en train de retirer chaque papier accroché là.

Après avoir littéralement épluché ma porte, je me retrouve avec une pile de courriers dans les mains mais pas de chèque.

Pas.De.Chèque.

Une brève introspection me garantit que je n'y ai pas touché et qu'il devrait être là, sur la porte.

Je rejoins le salon, pose tout sur la table basse et recommence, papier par papier, à fouiller dans la pile.

Je ne sais combien de temps plus tard, mais bien trop, je suis à bout de nerfs et j'ai vraiment envie de chialer. J'ai.Perdu.Trente.Mille.Dollars. *Putain, c'est plus être conne à ce stade-là. J'atteins des sommets, parfois.*

Je n'arrête pas de retourner le tas de papiers. Je tombe cinquante fois sur des courriers que je n'ai pas ouverts, sur le contrat de merde de Roman aussi, mais le chèque n'est nulle part. Je ne comprends pas.

Lou me rappelle à l'ordre. Je pars m'occuper d'elle avec l'esprit ailleurs. Comment ce putain de chèque a pu disparaître comme ça ? *Il doit bien être quelque part, merde !*

\*

\* \*

Quand je m'allonge sur le lit, à côté de Lou qui ronfle déjà, beaucoup plus tard dans la soirée, ma tête ne s'est toujours pas calmée. Heureusement que mon corps est à bout, sinon, je serais restée éveillée toute la nuit pour retrouver ce foutu bout de papier. *Il ne doit pas être loin, si ?*

# 14

## CÉLIA

---

Ça fait une semaine que j'ai appris que j'allais hériter des biens de Mona et notamment de son appartement, et donc sept jours exactement que je me suis rendu compte que j'avais perdu trente mille dollars. *Je le répète, j'ai perdu trente mille dollars.* Honte à moi. Trente.Mille.Putains.De.Dollars.

Cette nuit, Lou a bien dormi, pour une fois. Mais pas moi. À deux heures du matin, j'étais de nouveau sur pied, encore en train de retourner l'appartement avec une boule dans la gorge. J'ai fini par me décourager vers cinq heures. Depuis, je ne cherche plus. Ce maudit chèque a disparu, et je n'ai absolument aucune idée de comment. C'est que je ne devais pas l'utiliser, un message du destin. *OK, mettre ça sur le dos du destin plutôt que sur mon côté bordélique est un peu facile. Mais c'est moins dur à encaisser comme ça.* Quoique, même comme ça, j'ai du mal à avaler la pilule.

Du coup, l'appartement de Mona n'a toujours pas été ouvert parce que je n'en ai pas trouvé la force. Ça se déroule toujours de la même façon : une merde tombe du ciel, et des tonnes d'autres suivent comme des comètes. Et sur ce coup-là, je n'ai pas pu compter sur Béni... On peut le dire, Béni et moi sommes deux froussards, aucun de nous deux n'a réussi à aller au bout. On

s'est retrouvés deux fois devant la porte, moi avec la clef en main, Lou dans mon bras libre et Béni avec des sacs-poubelles, mais on n'a pas réussi. C'est difficile, et c'est aussi – et surtout – tourner une page qu'on n'a pas vraiment envie de voir disparaître dans le passé.

Je suis allongée sur mon lit et je regarde Lou qui est juste à côté de moi. Elle a ouvert les yeux il y a quelques minutes et me détaille aussi sans bouger. J'ai l'impression qu'elle se demande qui je suis. Ou ce que je fous dans son lit. Mais c'est le seul à dispo.

— Coucou, toi... je chuchote.

Elle réagit en sursautant et cligne des yeux. *Oups ! Elle ne s'attendait pas à ce que je parle, je crois.* Je touche son petit nez plusieurs fois de suite du bout de mon doigt, et elle finit par sourire.

Lou vieillit officiellement aujourd'hui, les mois passent à une vitesse folle.

— Joyeux mois-niversaire numéro deux, Baby Random... je lui murmure en scrutant le moindre trait de son visage.

Elle ressemble de plus en plus à Roman, et, quand je la regarde, je le vois lui. Elle a ses yeux, mais ses cheveux sont aussi foncés que les miens et ils n'ont pas l'air de changer pour l'instant.

On se réveille doucement, et je lui change sa couche avant de lui préparer son biberon. Je commence à bien m'en sortir, et elle à moins pleurer. Mais ce n'est pas encore tout à fait synchro puisque je suis en train de verser le lait en poudre dans le biberon d'eau chaude quand elle met en route l'alarme qui signifie « J'ai faim ! ».

Une fois qu'elle a son biberon dans la bouche, elle se calme aussitôt. C'est dingue le pouvoir de ce truc. Et même si j'ai l'impression d'avoir la tête dans le guidon depuis qu'elle est là, j'arrive tout de même à savourer ce genre de minuscule instant de sérénité. Il me suffit de baisser les yeux sur elle pour

mettre en pause mon existence et tout ce qui tourne autour. Entre autres, ce que Roman fait ou ne fait pas...

Un jour, Lou me demandera où est son père et qui il est. Que lui répondrai-je alors ?

Je ferme brièvement les yeux pour chasser cette idée. J'aurai le temps d'y réfléchir plus tard. À défaut d'avoir Roman, j'ai une partie de lui. La plus parfaite qui soit.



# 15

## CÉLIA

---

Le début d'après-midi sonne, et je nous prépare, Lou et moi, pour nous rendre au bureau des aides sociales. Vu le karma de ces derniers temps, je ne suis pas sûre de ce que ça va donner. Mais comme j'ai perdu le chèque de Roman – *honte à moi* – et qu'il est écrit noir sur blanc dans le foutu contrat que je n'ai pas le droit de demander de l'argent à Roman, le bureau des aides sociales reste mon dernier recours.

Il est 14 h 03 précisément, et le ticket que je viens d'arracher du distributeur annonce « Vous êtes le numéro 241 ». Mes yeux montent lentement vers le panneau d'affichage ancestral, et ce dernier affiche : 152. *J'en ai tiré un d'hier ou quoi ?*

Je respire un bon coup. *Tout va bien, Célia.* Tout va bien, si on oublie le fait qu'en sortant de chez moi, je me suis rendu compte que ma voiture – ma tant adorée fiente mobile – n'était plus là. Et je ne sais même pas depuis quand elle a disparu. Si on oublie aussi que Lou est restée calme jusqu'au quai du métro aérien dans le froid mais qu'à peine montée dans ce dernier, elle n'a pas arrêté de hurler à la mort en entraînant avec elle les deux autres bébés qui étaient là et en nous attirant ainsi les regards assassins des mères de

ces moutards. Je ne savais plus où me mettre, gênée jusqu'au bout des cheveux.

C'est donc de la meilleure des humeurs que je vais poser mon cul sur la seule chaise libre de cette maudite salle d'attente, mon bébé à présent calme contre moi.

\*  
\*   \*

Il est 15 h 42, et le panneau d'affichage lâche un énième bip. Le numéro qui s'affiche est le 242.

Je cligne plusieurs fois des paupières. *Comment ça, 242 ?*

Je vise mon ticket qui annonce toujours le 241. *J'ai réussi à louper mon numéro ? Ou leur truc ne fonctionne pas bien ?*

Je suis debout plus vite que mon ombre. Lou, qui braille depuis trois minutes sans interruption, s'arrête net. *Oui, maman a les boules, mon bébé. Et oui, elle va tout casser là-dedans.*

Très vite, je pousse un dos, puis deux, puis trois. J'entends des « Oh ! », des « Dis donc ! ». J'envoie un « J't'emmerde ! ». Et je me pointe devant la nana au guichet avec une tête de tueuse en série spécialisée dans les fonctionnaires.

Elle ouvre la bouche, mais je lève mon ticket sous son nez.

— Il semblerait que mon ticket ne fonctionne pas bien !

*Bon sang, est-ce que j'ai vraiment lâché ça sur un ton de bouledogue ?*

La nana me regarde en clignant des yeux. Je respire un bon coup tandis qu'elle le prend doucement pour le regarder.

— Vous n'êtes pas dans la bonne salle d'attente. Votre panneau d'affichage est là-bas, et votre numéro est déjà passé depuis une heure... Il va falloir que vous en preniez un nouveau.

La fin de sa foutue phrase m'arrive comme au ralenti. Mon cerveau n'a aucune envie de l'analyser pour la comprendre. *Au secours !* Je ne sais pas ce que je vais faire. J'hésite une seconde entre fondre en larmes ou prendre feu.

Trois minutes plus tard, je pose mes fesses sur une chaise molletonnée, dans un bureau fermé, et je reprends mon souffle. Je n'ai pas réussi à prendre feu, mais j'ai essayé, et visiblement, le rouge qu'a pris mon visage a dû convaincre la nana du guichet que mon cas était sérieux. Ils m'ont donc fait passer devant tout le monde.

— Bonjour. Alors, que puis-je pour vous ? me demande la dame qui vient de s'installer en face de moi.

— Hm... hm... Je voudrais les aides, je réponds.

Elle me sourit, fouille dans un tiroir et me donne une feuille.

— Il faut remplir ceci et nous l'envoyer par courrier, elle m'annonce avec un grand sourire.

Tout ça pour avoir un papier que j'aurais pu télécharger sur le net ? C'est une foutue blague ou non ? Cette fois, des flammes vont tacher le plafond de ce bureau.

\*  
\*   \*

Il est 16 h 14, et l'assistante sociale qui s'occupe de moi regarde avec attention le livret de famille que m'a donné l'hôpital quand j'ai accouché et que je sors de mon sac à l'instant. Elle fronce ses sourcils trop épilés, je fronce mes sourcils pas assez épilés, et nous nous regardons sans bouger.

— Euh... Peut-être que... c'est une erreur. Je ne sais pas, mais il y a écrit pour le père... Monsieur Roman Weiss... elle murmure.

Je tourne un peu la tête, comme pour mieux entendre. *Quel est encore le problème avec Roman ?*

— Non, ce n'est pas une erreur. Roman Weiss, c'est bien ça, je réplique aussitôt.

Elle se pince les lèvres, regarde l'écran de son ordinateur en tapotant son clavier nerveusement, Lou rote et elle nous regarde de nouveau en tournant l'écran vers moi.

— Ce Roman Weiss là ? elle me demande.

Je regarde son ordinateur, sur lequel Roman apparaîtrait partout en photo. J'avale ma salive et me mords l'intérieur des joues en constatant qu'il est incroyablement beau sur chacune d'entre elles.

— Oui, ce Roman Weiss là. Pourquoi ?

Elle se force à sourire et tire de nouveau l'écran vers elle.

— Eh bien... Euh... Il est... Enfin... Ses bénéfices sont publics... Alors, euh... Vous... Enfin, c'est que c'est logique parce qu'il... elle bafouille.

— Je ne comprends rien ! je coupe.

— Vous n'avez pas le droit aux aides, son père est riche à millions, elle finit par lâcher.

— Mais lui et moi ne sommes pas... ensemble.

— Ça ne change rien. L'État vous considère être à deux pour vous occuper de l'enfant... C'est vers lui ou vers un avocat que vous devez vous tourner pour avoir une pension. Il a reconnu l'enfant. Si vous êtes séparés, il devra subvenir à ses besoins.

OK. Je n'insiste pas. À quoi bon ? Je n'ai plus assez d'énergie pour aujourd'hui. Je force un sourire qui me déchire le visage, et Lou et moi partons, aussi fauchées que nous sommes arrivées.

\*

\* \*

Il est 17 h 33 quand j'entre dans la petite supérette. Donner un biberon à température ambiante dans le métro, c'était une première. Maintenant, nous devons vite rentrer pour la couche.

J'ai exactement 27 dollars sur moi, argent que j'ai trouvé dans les fonds de tiroirs chez moi. Ça devrait le faire.

Très rapide et quasi furtive, je prends ce dont j'ai besoin et je cours presque aux caisses. Je veux rentrer chez moi, et vite, pour tenter d'oublier cet après-midi merdique.

Il y a la queue aux caisses, j'en choisis une qui s'arrête d'avancer quand j'arrive. *Merde, c'est dingue ça !*

\*  
\*   \*

Il est 17 h 48, et je me plante devant la dame à la caisse.

— Bonjour, je vous demande de patienter, je dois partir en pause, elle me dit.

*Nom de Dieu, cette journée va me tuer !* Ce sont des détails, de tout petits bâtons dans les roues, mais quand notre vie n'est faite que de ça, toutes ces brindilles se transforment vite en une forêt oppressante.

Je ferme les yeux en berçant Lou qui perd franchement patience et, quand je les rouvre, quelqu'un d'autre s'installe à la place de la nana.

— Mais c'est madame Mademoiselle !

Je me retrouve face au caissier métis de l'autre jour. Il me lance un sourire radieux. Même sa bonne humeur n'arrive pas à m'atteindre.

— Bonjour... je fais en espérant qu'il passe à côté de mon malaise.

— Waouh, elle a grandi ! il dit en regardant Lou qui grogne depuis son poste contre ma poitrine.

— Oui, ça va vite. En même temps, avec tout ce qu'elle mange... je marmonne alors qu'il passe la boîte de lait hors de prix devant le scanner.

Il rit et passe mes articles en m'envoyant un clin d'œil.

— Ça fait 32 dollars, s'il te plaît...

Je m'affole. *Merde, je n'ai pas assez !*

Je vais faire un truc qu'il m'est arrivé trop souvent de faire.

— Heu... Enlevez le coton. Non, enlevez les chips, ce n'est pas grave, je bafouille nerveusement.

Le caissier fronce les sourcils, et moi, je me dis que c'est toujours dans ces moments-là que je développe des dons extrasensoriels, parce que je sens tous les regards des autres clients se braquer sur moi sans même avoir à relever la tête. *Voilà, j'ai honte d'être pauvre !*

— À mon avis, tu as aussi besoin de manger... le jeune homme dit tout bas.

Impossible d'affronter son regard compatissant. À la place, je hausse les épaules. Est-ce qu'il est dupe ? Certainement pas ! Même moi, je ne le suis pas. *Je n'assume pas.*

Une seconde passe. Il se lève et fourre une main dans la poche de son jean pour en sortir quelques billets. Il les compte et me prend ma monnaie de la main.

— Parfait, on a le compte, il dit avec un petit regard malicieux.

— Putain, ça craint... je soupire. Je suis désolée...

— C'est rien, ça me fait plaisir de te rendre service.

Il encaisse et me tend le ticket tandis que je m'active à ranger mes courses dans un sac.

— Merci...

Je m'apprête à fuir cet endroit, mais il me stoppe.

— Et toi ? il demande.

*Mince, j'ai loupé un épisode ou quoi ?*

— Et moi ?

— Moi, c'est Calvin, et toi, ton prénom ?

— Ah ! Euh... Célia !

— Très joli, il murmure avec un clin d'œil.

Bêtement, je me sens rougir. Il me fait un sacré rentre-dedans. Voilà pourquoi je n'aime pas être redevable à qui que ce soit. Maintenant, je me sens obligée de lui rendre son sourire alors que dans ma tête vient de s'afficher en grand le regard vert de Roman, comme s'il me surveillait et qu'il n'aimait pas du tout ce à quoi il assiste.

Mon sourire étire à peine mes lèvres.

— Merci encore... je chuchote en montrant mes courses.

— Pas de quoi, madame Mademoiselle Célia...

Je me retrouve très vite dehors et je reprends mon souffle. Rentrer chez moi et ne plus jamais en sortir me semble une bonne option.

Je secoue un peu la tête et croise le regard vert de ma fille qui a relevé le nez vers moi.

— Ton papa me hante, petite perle...

Pour seule réponse, j'ai le droit à un autre grognement pendant qu'elle remue. Elle doit en avoir ras le bol d'être coincée contre moi. *Vivement qu'on soit à la maison !*

# 16

## CÉLIA

---

Il s'est passé du temps depuis le fiasco des aides sociales. J'ai plongé la tête la première dans les emmerdes et je peine à en ressortir. Quand je pensais que ma vie était difficile avant l'arrivée de Lou, ce n'était rien comparé à aujourd'hui. J'ai une pression dix fois plus étouffante sur les épaules. C'est dingue comme l'argent peut pourrir la vie. C'est le seul truc qui nous emmerde le plus quand il n'est pas là.

Un cri me fait revenir au présent. *Mince, j'étais encore en train de penser !* Je m'étais juré d'arrêter de faire ce genre de connerie. Heureusement que Lou est là pour me rappeler à l'ordre. C'est comme un coach qui me suit H24 et qui me gueule dessus de ne pas lâcher l'affaire. Je la soupçonne même de commencer à me lancer des regards suspicieux parfois. Heureusement, ils sont plus rares que ses sourires. Ceux-là, elle les distribue à qui veut bien la regarder : Béni, le facteur, une voisine dans le hall... mais surtout à moi. Dès que je la regarde ou quand je lui parle, ses yeux verts brillent, et elle sourit. Ça suffit à me faire oublier que tout part en vrille à côté.

Je termine de remplir le biberon avec le lait en poudre, le ferme et secoue.



Aujourd'hui est un grand jour, Lou a quatre mois. C'est la première fois pour moi que le temps passe aussi vite.

Lou grogne encore depuis son spot dans le canapé.

— Oui, oui, j'arrive, mademoiselle ! Ensuite, on va fêter tes quatre mois chez Léo et Yoni...

Elle remue dans tous les sens quand j'arrive vers elle en secouant son biberon. Perdue entre sourires et ronchonnements, elle émet des petits sons adorables. Très vite, elle pose ses paumes sur mes doigts et semble apprendre mon visage par cœur en avalant son lait tiède.

\*  
\*   \*

Le trajet pour rejoindre l'appartement de mes amis est devenu habituel, et Lou aime beaucoup le train. Enfin, je l'aime plus qu'elle parce que ça l'endort en quinze secondes chrono.

\*  
\*   \*

J'enfonce mon index sur la sonnette. J'entends un barouf d'enfer derrière la porte. Il semble que les fils de Yoni soient en forme aujourd'hui. *Ça promet !*

La porte s'ouvre comme une fenêtre sur un autre espace-temps. De la musique, des rires et des cris se font entendre. Léo me fait face avec, dans les bras, son petit dernier qui a quelques semaines de plus que Lou. Lui et ma fille se regardent parfois comme s'ils avaient un extraterrestre en face d'eux.

J'aperçois à peine le salon. *Tiens, ils ont une nouvelle télévision ? Elle est immense !*

— Ah, les filles ! Vous arrivez juste à temps pour les chaises musicales ! envoie Léo avec un grand sourire.

L'instant suivant, ayant réussi à passer mon tour pour le jeu en prétextant devoir changer la couche de Lou, j'assiste à la partie de chaise musicale la plus délirante que j'ai jamais vue. Yoni semble prendre comme une mission de ne pas laisser gagner ses enfants. Et eux ne sont pas en reste non plus, ils poussent, râlent et se battent comme des dingues.

Quand j'ai fini avec Lou, Yoni attérit le cul par terre.

— Et voilà, il va encore faire la tronche, marmonne Léo à côté de moi.

Je tourne la tête vers elle avec un sourire.

— Mauvais perdant ?

— Pas plus que ça, mais ses fils sont de très mauvais gagnants ! elle réplique.

— Papa est trop nul ! Papa est trop nul, s'exclament déjà les deux gosses.

Ils fêtent leur victoire comme il se doit, visiblement. Yoni nous lance un regard en biais, l'air de dire « Vous voyez comme ils sont horribles ! »

— Je ne joue plus jamais avec ces démons, il ronchonne. Bon, on passe aux choses sérieuses, je vais chercher le gâteau !

Après ce fiasco, Yoni passe tant bien que mal à autre chose et file à la cuisine en vitesse pendant que les enfants continuent de se foutre de lui sans retenue.

— Si vous êtes pas sages, papa va manger tout le gâteau tout seul, envoie Léo.

Je les vois arrêter leur manège tout net.

— Mais non ! Papa, il peut pas tout manger, quand même, se rassure le plus grand.

L'autre lui lance un regard en coin, mais il semble tout aussi flippé.

— Mais moi, je l'ai déjà vu manger des tonnes de trucs, j'ajoute.

Léo acquiesce exagérément à côté de moi.

— Une fois, il a mangé tout un stand de hot-dogs, elle ajoute.

— Tout un stand, j'insiste.

Les garçons se regardent, complètement paniqués, et courent rejoindre

leur père qui passe la porte d'entrée. Léo et moi explosons de rire.

— C'est très facile... je constate.

— Et sadique à souhait ! Bon, passons aux choses sérieuses... Les photos de nos bébés !

Elle dépose son fils dans le transat à côté de nous et file je ne sais où pour revenir presque aussitôt. D'une pochette noire, elle extirpe un appareil photo digne d'une pro. Ce genre de truc dont il faut lire le mode d'emploi avant de tenter quoi que ce soit.

— Hé mais tu sors ça d'où ?

— Petit cadeau de Yoni... J'ai toujours voulu faire de la photo. Maintenant que je suis équipée, il me faut un modèle, et ces deux petits bouts seront parfaits !

— Génial, je me nomme aussitôt assistante photographe !

L'instant suivant, on a installé nos bébés sur un drap blanc par terre, Lou sur un coussin et le fils de Léo sur le ventre qui remue des jambes en gazouillant. Deux vraies amatrices trop bien équipées. Léo et moi analysons son nouveau jouet. La plupart des fonctions nous échappent, mais le moment qu'on passe est agréable, et Lou se prête au jeu de la star flashée par des « mamarazzis » avec de grands sourires. Je la trouve plus belle chaque jour. *My Baby Random...*

— Ta fille a vraiment des yeux de dingue. Tu penses faire d'elle un modèle ? Tu sais, pour les magasins de fringues, par exemple.

— Je ne sais pas. Si elle veut le faire, pourquoi pas, je réponds.

Un flash du contrat se glisse dans mon esprit. Je ne sais plus quel article dedans disait que j'avais interdiction de prévoir quoi que ce soit pour Lou sans l'accord de son père. *Seule, mais pas libre...*

— C'est nous ! Les filles, j'espère que vous avez faim par...

— Parce que le gâteau est trop énorme ! s'exclame un des fils de Yoni en arrivant en courant.

— Ouais, super gigantesque ! ajoute son petit frère.

Yoni arrive à son tour, portant une boîte bleue immense estampillée de la marque d'un des meilleurs traiteurs de la ville. J'en ouvre la bouche. *Ils ont fait une folie !*

— Ferme ça, Célia, tu vas gober des mouches ! Yoni envoie en riant.

— On va en avoir pour trois jours ! Léo constate avec de grands yeux.

\*

\*   \*

Lou et le fils de Léo nous regardent les regarder en chantant. Ils ne comprennent absolument pas ce qui se passe et se foutent royalement du gros gâteau décoré qui trône devant eux. Ce sont les fils de Yoni qui soufflent les bougies à leur place pendant que Léo et son appareil photo hors de prix mitraillent nos bouts de chou.

— Tiens, Célia, Yoni me dit soudain. Joyeux anniversaire à Lou !

Je tourne sur moi-même et me retrouve face à une poussette garnie d'un gros nœud rose. Encore une fois, j'ouvre la bouche.

— Mais qu...

— Hmm, Hmm... Interdiction de refuser ! s'exclame Léo en me donnant un coup d'épaule.

— Vous êtes dingues ! Ça doit coûter un bras, et je n'ai... On avait dit pas de cadeau ! je réplique, à court d'arguments.

Je me sens tellement mal. *J'arrive les mains vides, bon sang !* Si j'avais su, j'aurais refusé cette fête. Et comment peuvent-ils m'offrir quelque chose d'aussi cher ?

— On sait ! Bon, si ça peut t'aider, on a acheté une nouvelle poussette pour le petit et on a décidé de t'offrir l'ancienne. Tu le mérites largement. Et puis, tu ne vas pas porter Lou jusqu'à ce qu'elle marche, non ?

Les arguments de Yoni sont persuasifs.

— Vous êtes dingues... Mais merci ! Une poussette, c'est le grand luxe, bon sang !

\*  
\*   \*

Dans le train, sur le chemin du retour, Lou me regarde avec attention. Cette fois, elle ne dort pas. Son nouveau poste d'observation semble beaucoup lui plaire. Cette poussette, c'est le meilleur cadeau qui pouvait nous tomber dessus. C'est déjà moins épuisant de faire un trajet avec elle sans avoir à la porter.

Je tire la langue, et elle sursaute en souriant à chaque fois. Je ris toute seule, émerveillée par ma fille qui grandit si vite que Léo a dû me redonner des vêtements aujourd'hui.

Il est tard, et le train reconduit chez eux les gens qui ont bossé toute la journée. Lou tire aussi la langue, et ça déclenche mon rire. *C'est adorable !*

La sonnerie de mon portable m'interrompt. Je le cherche dans mon sac et regarde l'écran. *Qui c'est ?* Un numéro que je ne connais pas. J'hésite, et finalement, je réponds en rattrapant de justesse le doudou que Lou fait rouler hors de la poussette.

— Allô ?

— Mademoiselle Fowell ?

Un type qui parle doucement, c'est limite s'il ne chuchote pas.

— Oui, qui est-ce ?

— Je... je suis l'agent de police qui est venu chez vous une fois. Pour une altercation avec le propriétaire de votre logement...

Mon cœur explose contre mes côtes, et la première question qui me vient est « Qu'est-ce que j'ai fait ? ». À part ne pas payer mes loyers, bien sûr.

— Euh oui, je m'en souviens.

Ma voix trahit le stress qui monte en flèche en moi.

— Je ne... devrais pas vous appeler, mais j'ai vu passer un dossier, et trois de mes collègues vont venir chez vous demain matin très tôt pour une

expulsion.

Ma bouche s'ouvre, mais la boule qui vient de se former dans ma gorge me coupe la parole. Je ferme les yeux une longue seconde pour respirer. Pas de panique, j'ai l'appartement de Mona, même si l'héritage n'est pas encore tout à fait réglé... Il faut juste que j'arrive à passer le pas de l'ouvrir.

— Je vous conseille vivement de faire ce qu'il faut... Sinon, vous n'allez pas pouvoir récupérer vos affaires.

— OK... je souffle. Merci d'avoir appelé.

— Je vous en prie, bon courage, il chuchote.

Je raccroche. Mon regard tombe sur Lou, bien assise dans sa poussette. Je lui rends le sourire qu'elle m'envoie, mais ça ne calme pas la tempête qui vient de naître en moi.

J'inspire de nouveau. *Ne pas avoir la tête dans le guidon pour gérer ça comme il se doit ! Tu peux le faire, Célia !*

\*

\*   \*

J'observe mon appartement encore plongé dans l'obscurité de la soirée. On vient à peine de passer la porte, et l'ampleur du merdier dans lequel je viens de tomber me prend à la gorge. Pourquoi le type n'a pas appelé plus tôt ? Il y en a partout, ça va me prendre des heures pour tout vider.

Sans laisser Lou, je vais fouiller dans le vide-poches qui accueille tout ce que je ne sais pas où mettre. Je trouve les clefs de l'appartement de Mona entre de vieilles cartes de fidélité et un stylo qui ne doit plus fonctionner depuis des lustres.

Lou regarde le trousseau et tend le bras pour l'atteindre. Je lui laisse.

— Les clefs du bonheur, mon bébé...

Un petit cri de satisfaction passe entre ses minuscules lèvres pendant que je nous mène droit vers la porte d'en face. Mon souffle a du mal à suivre. Rouvrir cet appartement est une étape que je ne me voyais pas déjà devoir

surmonter. Et encore moins seule, dans ce genre de moment de panique silencieuse.

Je reprends le trousseau à Lou, qui ronchonne. La journée a été longue, et elle n'est pas près de s'arrêter pour moi. J'enfonce la clef dans la serrure et la tourne.

Je prends le temps de respirer correctement et de me concentrer sur le positif de la situation, mais honnêtement, j'ai du mal à le trouver. *Allez, Célia, ouvre cette foutue porte !*

Lorsque le battant tourne sur ses gonds en grinçant, une bouffée d'air saturé nous percute. C'est un mélange de renfermé, de ce que ça a toujours senti chez Mona et d'autre chose de beaucoup moins sympathique. Alors, le premier truc que je fais, c'est aller ouvrir les fenêtres. Lou se met à pleurer dans mes bras. Mince, il fait complètement noir, elle doit avoir peur ! *Quelle mère merdique !*

— Chut, Lou, c'est rien. Notre nouvelle maison sera géniale quand ça sentira meilleur...

Elle cale son petit visage humide de larmes contre mon cou, comme si j'étais un refuge largement suffisant à n'importe quel truc dangereux. Par réflexe, je caresse sa tête en allant tout allumer. *Mon bébé, si tu savais... J'ai aussi peur que toi.*

On s'arrête d'un même mouvement pour regarder autour de nous. Rien n'a bougé depuis ce jour-là. Le Scrabble est étalé par terre, à côté du plateau-repas de Mona qui est, lui aussi, toujours au sol. Son fauteuil, témoin du drame qui a eu lieu, a été déplacé d'un bon mètre par rapport à son emplacement habituel.

Je capte des tonnes de détails qui m'ont complètement échappé quand le secouriste m'a conduit à l'hôpital. Les images que j'ai gardées en tête sont moins gravées en moi que la douleur et le manque de ma vieille préférée. Rien n'est simple quand il s'agit de faire un deuil... Et passer ce cap fait partie des étapes les plus rudes que j'ai dû affronter.

Après plusieurs minutes à tourner en rond, je me remets en route. Je donne son avant-dernier biberon à Lou puis lui offre un poste d'observation de premier choix après lui avoir changé sa couche. Mon bébé, au propre, est installé dans sa poussette d'anniversaire sur le palier, entre les deux portes. *C'est parti pour une nuit blanche...*

Sans savoir par où commencer, je reste une bonne minute plantée au milieu de mon actuel salon. *Merde... Je n'ai même pas un carton, rien.* Lorsque je fais un tour sur moi-même, le rouleau de sacs-poubelles me fait de l'œil depuis la cuisine. Je hausse les épaules. *Pas le choix...*

*Et si j'attaquais par la salle de bain ?*



# 17

## CÉLIA

---

Deux heures que je n'arrête pas. Lou s'est endormie dans sa poussette, et la salle de bain et la chambre sont vidées. Leur contenu a été transféré chez Mona. Je sue à grosses gouttes et bois directement au goulot du robinet entartré de la cuisine. *Bon sang, c'est terminé, je n'achète plus rien !* J'ai bien trop de bordel. L'armoire de la chambre va rester là, elle n'est pas à moi. Mais le lit est le mien, et je ne sais absolument pas comment je vais parvenir à bouger ce truc toute seule.

Je me passe de l'eau sur le visage mais je suis interrompue par un cri soudain. J'en sursaute comme une dingue, envoyant valdinguer je ne sais quoi du coude. Lou se met à hurler d'un coup sur le palier. Je fais demi-tour en moins d'une seconde et je vais vite la trouver. Elle ne se calme que dans mes bras. Mince, qu'est-ce qu'elle a ? Elle ne m'a pas vue en se réveillant. Je crois que c'est la première fois.

Sans la laisser, je la câline et regarde l'heure. *Ah ! Ton estomac crie famine, en plus, Baby Random !*

Retour à la cuisine, je m'arrête net. *Bordel...* La boîte de lait en poudre, la seule que j'ai, est étalée au sol. Lou, les joues encore humides, observe

comme moi le massacre. Plus de quinze dollars foutus en l'air quand j'ai sursauté. *Quelle poisse !*

En vitesse, je revérifie l'heure. Cette fois, ce n'est pas Lou qui fond en larmes, c'est moi. J'essaierai de trouver une explication à cette chute sans fin d'emmerdes quand j'aurai l'esprit clair. Pour l'instant, je baisse les bras. *Je n'en peux plus...*

Je relève le nez droit devant moi, respire un bon coup et tourne les talons. *Il faut absolument que j'aille acheter une nouvelle boîte de lait avant qu'il n'y ait plus rien d'ouvert dans le coin !*

Lou bien installée et habillée dans sa poussette, je prends juste dans ma poche ma carte bancaire et je file à la supérette, qui ferme heureusement à vingt-deux heures. La descente des escaliers en portant tout ça est une torture pour mon corps qui commence sérieusement à manquer de force.

Une fois dehors, je remonte la rue au pas de course. Si je traîne, les portes du *market* vont se fermer sous mes yeux.

Je marche à vive allure, il fait froid, et les larmes n'ont pas vraiment arrêté de couler pendant mon footing nocturne.

J'arrive dix minutes avant que ça ferme. Je parcours les rayons presque en courant et je trouve ce que je cherche. Je prends une boîte et je file à la caisse.

— Bonsoir, la femme me salue.

Je réponds à peine. Je n'arrive pas à me calmer ni à faire redescendre mon stress. Lou a beau être patiente, on dépasse largement l'heure du biberon, et elle pleure à chaudes larmes dans la poussette. Je me fais happer par une vague de colère, de fatigue et de reproches. Si j'avais anticipé et que j'étais moins conne, je ne serais pas en train de galérer comme ça. *Y a-t-il plus mauvaise maman sur terre ?*

— 14,99 dollars, s'il vous plaît, récite la caissière.

— Par carte.

Je passe ma carte dans l'appareil. J'attends. Soudain, comme si mon instinct prenait le dessus, je pressens ce qui va arriver. Une seconde étouffante s'écoule, puis la sentence s'affiche sur l'écran de l'appareil :

**« Payement refusé. »**

*C'est pas vrai... Mona, si tu m'entends, va casser la figure du type qui gère mon destin !*

— On va réessayer, annonce la caissière, visiblement soulée.

Je suis incapable de relever les yeux vers elle. Je la laisse retenter, mais elle comme moi savons que c'est peine perdue. Je vois les informations s'enchaîner sur le petit écran, bloquer puis annoncer la même chose.

Je ne relève pas le nez quand la caissière reprend :

— Non, ça ne passe pas.

Panique à bord, puis la solution apparaît. Ou du moins, une possible porte de sortie.

— Heu... Je vais aller retirer des espèces, j'annonce.

Je m'apprête à tourner les talons, mais la caissière m'arrête.

— On va fermer, madame. On n'a pas le temps de vous attendre.

— Je n'en ai pas pour longtemps, je reviens tout de suite, j'insiste.

— Non, nous n'autorisons plus les entrées à cinq minutes de la fermeture. Vous allez devoir revenir demain, elle balance plus sèchement.

— J'en ai besoin pour cette nuit ! je m'énerve en montrant Lou.

— Y a sûrement une pharmacie de garde quelque part, on ne peut rien faire pour vous. Désolée.

— Si ! Vous pourriez faire un effort ! Et ne me dites pas que vous êtes désolée parce que ce n'est clairement pas le cas !

— Il y a un problème ? j'entends derrière moi.

Le vigile du magasin s'est approché de nous après avoir fermé les volets roulants, sauf un pour me laisser sortir.

— Elle ne veut pas payer, lui dit la caissière.

*Comment ça ?* Si je n'avais pas Lou avec moi, je serais partie en courant avec cette maudite boîte de lait.

— Il faut partir, dans ce cas-là, madame, envoie le vigile.

— Je... Putain, je vais chercher de la monnaie pour payer et je reviens, j'insiste, au bord des larmes.

— Non, on va fermer ! Si vous ne pouvez pas payer, vous partez, le vigile me dit, plus menaçant.

— Célia ? Qu'est-ce qu'il se passe ? j'entends derrière moi.

Je tourne rapidement sur moi-même. Le caissier sympa, dont le prénom m'échappe, nous regarde avec les sourcils froncés.

— Elle ne peut pas payer. C'est dehors, le vigile lâche froidement.

Visiblement, ce connard est pressé de se barrer et il se fout du reste !

Le caissier s'approche et sort son portefeuille.

— Non... je soupire. Laisse tomber, je vais me débrouiller. Je ne peux pas accepter, j'ajoute en reculant pour sortir avec ma poussette et mon bébé affamé.

— C'est rien, tu me rembourseras plus tard !

— Non... Laisse tomber, c'est bon.

Je veux juste partir. C'est trop pour moi. La honte me brûle la peau, et je me sentirais encore plus mal de laisser couler les larmes qui ne demandent que ça et me troublent déjà la vue.

— Mais, Célia... dit le caissier.

Je fais non de la tête et je tourne les talons. Je préfère encore traverser la ville pour trouver la pharmacie de garde !

Je l'entends encore insister dans mon dos. Je ferme les yeux tant ils me brûlent. C'est beaucoup trop gênant, je vais me débrouiller autrement.

Les larmes coulent quand j'ouvre à nouveau les yeux, et je m'interromps net dans ma lancée. Tout s'arrête : mon souffle, mon cœur et même Lou qui

pleurait. Il est là, à me fixer froidement de son regard vert tranchant, les mains dans les poches de son costume hors de prix.

# 18

## ROMAN

---

Les heures de vol m'ont mis un coup. Je suis perdu dans mes pensées et ne prête pas attention à Jess, mon assistante, qui est pendue au téléphone depuis que nous avons quitté l'avion.

Je fais une percée dans le brouillard qui m'encombre l'esprit quand les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Jack, un des hommes qui bossent pour Weiss Corp., est déjà planté là.

— Monsieur, mademoiselle... il nous salue formellement en me tendant la clef de ma voiture.

— Merci, Jack. Bonne soirée, je réponds sans émotion en les lui prenant.

— Bonne soirée, envoie Jess qui me suit avec sa petite valise.

Elle a donc raccroché à un moment sans que je m'en rende compte.

On ne s'attarde pas, elle semble aussi fatiguée que moi et elle doit avoir hâte de rentrer retrouver son chez-elle. Contrairement à moi.

— Je te dépose chez toi directement ? je lui demande.

*Avec un peu de chance, elle va vouloir boire un verre !*

— Oui, s'il vous plaît, monsieur.

*Merde. Je vais devoir rentrer aussi...*

— Tu ne veux toujours pas me tutoyer ?

— Non, c'est plus classe le vouvoiement, elle me répond, le sourire aux lèvres.

Nous arrivons rapidement vers ma voiture. *Putain, ce que ça m'a manqué de conduire !* L'Angleterre est le seul pays dont je n'aime ni les caisses ni les routes. *Quelle idée de rouler à gauche !*

Je démarre, et nous nous mettons en route. Jess me parle pendant le trajet, mais j'avoue n'avoir rien d'autre en tête que Célia et le bébé depuis qu'on a quitté Londres.

Quand je me gare en bas de chez mon assistante, elle fait claquer ses doigts devant mon visage.

— Oh ! Du bateau ! Patron, vous êtes encore là ?

— Quoi ? je lâche distraitement.

— Ne m'attendez pas pour le retour, je reviens trois jours après vous, elle me répète pour la vingtième fois au moins.

— Ah ! Oui, c'est vrai. Hmm... OK.

Elle me sourit.

— Ça va aller ?

Je soupire.

— Ouais... Allez, vire ton cul de ma caisse, je suis K.-O, j'envoie.

Elle rit et me souffle un baiser avec sa main.

— Repose-toi, elle fait avant de quitter ma voiture.

À croire qu'elle passe au tutoiement quand elle veut que je percute l'importance de ses propos. Et elle a certainement raison. Il devient vital que je dorme.

Je fais demi-tour pour rentrer chez moi, mais mon connard de cerveau en a décidé autrement. La voix de Célia et les cris du bébé ne sont jamais sortis

de ma tête depuis cet entretien avec le notaire de Mona pour lequel j'ai fait un aller-retour express depuis Londres.

Je conduis plus vite pour adoucir cette douleur qui me hante un peu plus chaque jour. Mona a expressément demandé que je m'occupe de Célia, mais notre bébé est né il y a quatre mois jour pour jour et je ne l'ai aperçu que deux fois en coup de vent. Célia doit me haïr. *Et elle aurait bien raison.*

Le paysage défile. Je vois passer les feux et manque même un stop, mais heureusement, il n'y a personne à l'intersection à ce moment-là.

*Bon... Je ne risque rien à passer la voir, même si elle refuse de m'ouvrir sa porte, ce n'est pas grave.* Enfin... Je ne risque rien si mon père ne l'apprend pas... Mais après tout, il refuse de me donner des nouvelles d'elles alors qu'il devait le faire. C'est donc légitime que j'aie en chercher à la source.

Au feu suivant, je fais demi-tour et prends la direction de son quartier pourri.

Je me gare en bas de chez elle quelques minutes après. Il fait nuit. Je suis fatigué à cause du décalage horaire, mais c'est me dire que je vais les revoir qui me tord le bide.

Je scrute les étages. Tout a l'air éteint chez elle. J'ouvre la fenêtre de la voiture de quelques centimètres pour fumer. La dernière fois que j'ai fumé, c'est quand elle a accouché et que j'ai enfoncé mon poing dans la face de l'autre connard de Français. *Allez, Roman, bouge-toi : tu montes, tu frappes et tu dis bonjour quand elle ouvre. Tu as déjà fait plus compliqué, non ?*

*Putain, je ne vais jamais y arriver !* Elle n'a sûrement pas envie de me voir...

J'attends comme un con dans ma caisse. *Où est-elle ?* Toujours pas de lumière chez elle, peut-être qu'elle n'est pas là... Ou peut-être qu'elle dort déjà, c'est sûrement fatigant de s'occuper d'un bébé.



Je termine ma clope et la balance par la fenêtre. Quand je tourne la tête vers l'immeuble de Célia, je la vois en sortir avec une poussette. Mon cœur semble exploser.

Je fronce les sourcils et me penche pour mieux voir, mais c'est bien elle. Sur le trottoir d'en face, qui court presque pour remonter la rue. *Mais qu'est-ce qu'elle fait ? Il est tard...*

Je la suis des yeux. Elle disparaît à l'angle de la rue.

Je fais démarrer la voiture et roule au pas pour la suivre. *Voilà que je joue au voyeur, maintenant... Quel con !*

Lorsque je m'engage au coin de la rue, je l'aperçois qui traverse au bout de celle-ci. Je la suis de loin jusqu'à ce qu'elle emprunte une ruelle piétonne et qu'elle disparaisse de mon champ de vision. Je fais le tour du bloc et la vois entrer dans une superette. *Mais pourquoi elle traîne dans ce quartier à cette heure-là ?* Même moi, je ne me risquerais pas tout seul ici en pleine nuit.

Je me gare devant et j'attends qu'elle sorte. Tant pis, elle sera furieuse, mais je ne peux pas la laisser se balader ici seule avec notre fille. Si je partais, je n'en dormirais pas.

Quelques minutes plus tard, les volets de fer du *market* entament leur descente alors que Célia n'est pas encore ressortie. *Qu'est-ce qu'elle fout ?*

Je me penche et je l'aperçois : elle est à la caisse avec... un vigile ? *Bon, j'y vais !*

Je saute de ma voiture pour la rejoindre et, à la seconde où j'entends sa voix et le ton qu'elle emploie, j'explose intérieurement. *Elle pleure ? Mais qu'est-ce qui se passe, putain ? Et pourquoi mon bébé hurle comme ça ?*

— Non... Laisse tomber, je vais me débrouiller. Je ne peux pas accepter, je l'entends dire tandis qu'elle recule vers moi.

Elle ne m'a pas vu.

— C'est rien, tu me rembourseras plus tard, le type lui dit.

Il la connaît ? Pourquoi il la tutoie ? C'est qui, ce branleur ?

— Non... Laisse tomber, c'est bon, elle répond en faisant doucement demi-tour avec la poussette.

— Mais, Célia... le type ajoute dans le vent alors qu'elle commence à s'éloigner.

Lorsqu'elle relève les yeux sur moi, elle s'arrête immédiatement. On se dévisage une longue seconde. De grosses larmes coulent sur ses joues, et elle a l'air épuisée.

Un regard vers la caisse me suffit pour comprendre : visiblement, elle n'a pas pu payer ses courses.

— Monsieur ? Je peux vous aider ? me demande le vigile.

Je fouille dans mes poches, en tire des livres<sup>1</sup> et... un billet de cent dollars. Je le balance à la caissière qui marmonne un « Merci, monsieur » avant de me rendre la monnaie. Je m'empare de la boîte cylindrique devant moi sans lui répondre et tourne les talons pour revenir vers Célia, qui ne me regarde pas.

— Viens !

On quitte le magasin, et elle me suit sans un mot. Je ne sais pas quoi lui dire. Comment ça se fait qu'elle se retrouve dans des galères de thunes ? Elle a pourtant bien encaissé le chèque que je lui ai laissé. Peut-être qu'un bébé coûte plus cher que mon père le pense.

Célia est attentive aux moindres bruits du bébé. J'essaie de voir son visage, mais il fait sombre, et elle est trop couverte et emmitouflée au fond de la poussette. Peut-être que si je me penchais, je l'apercevrais... Mais je n'ose pas faire un geste de plus vers cette minuscule petite fille.

On arrive devant ma voiture. Je meurs d'envie de la raccompagner chez elle, mais après l'incident chez le notaire à cause des hommes de mon père qui me collaient au train, je ferais mieux de m'abstenir. J'ai accepté de renoncer à ma liberté de mouvement en signant ce foutu contrat...

J'ouvre ma portière, Célia s'immobilise une seconde en me voyant faire puis elle s'en va sans même me regarder. Je soupire.

Je monte dans ma caisse et baisse les yeux sur ce que je viens d'acheter. C'est du lait en poudre pour bébés. Le genre de truc après lequel Célia ne devrait pas courir en pleine nuit et qui va m'obliger à faire la route jusqu'à chez elle pour l'attendre devant sa porte.

\*  
\*   \*

La porte de son hall étant ouverte, je grimpe les marches deux par deux sans avoir besoin de patienter. Lorsque j'arrive sur le palier du troisième étage, j'y trouve des meubles. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Et cette table basse, là, ce n'est pas la sienne ? Le canapé ne me laisse aucun doute : tout l'appart de Célia est ici. Mais pourquoi ?

Je pose la boîte de lait sur un meuble et j'attends. Je finis par m'asseoir.

Quinze bonnes minutes plus tard, j'entends du bruit dans les escaliers. Et cette petite voix qui ronchonne ne peut être que celle de ma fille. Célia et elle arrivent en haut des marches l'instant suivant. La maman de ma fille a les joues rosies. Elle pose la poussette puis s'arrête là. Elle me regarde sans un mot, essoufflée. Je ne me suis jamais senti aussi con. Mais, comme mon père me l'a appris, je ne montre rien, je n'y arrive pas.

— Pourquoi tes meubles sont ici ? je lui demande.

Elle fronce les sourcils et sort des clefs de sa poche. *Mais merde, connard ! Demande-lui aussi si elle va bien alors qu'il est évident que ce n'est pas le cas, tant que tu y es !*

Je n'entends plus le bébé, mais mon regard se pose sur elle instinctivement, et il m'est impossible de la fixer trop longtemps parce qu'elle est en train de m'observer. Ma fille me découvre pour la première fois. Et j'ai honte, car je n'assume pas de ne pas exister pour elle. Elle a mes yeux, ceux que je tiens de ma mère. Des questions déboulent dans mon crâne, trop vite pour que je me sente serein. Je me demande, par exemple, ce que ça ferait de la prendre dans mes bras...

Célia ouvre la porte opposée à celle de son appartement et entre. J'hésite une seconde et je me lève pour la suivre. Pourquoi rentre-t-elle chez Mona ? Et pourquoi est-ce un tel bordel ici ?

— Célia ?

Elle m'ignore et reste dos à moi, penchée sur la poussette au milieu du salon. Je me sens si coupable que je n'ose même pas soupirer. Je reste immobile, sans réussir à montrer quoi que ce soit. Si seulement je pouvais exprimer simplement ce que je ressens, je la prendrais dans mes bras, me présenterais à notre fille au lieu d'être spectateur de loin. Je l'ai toujours su, mais mon père à tort en pensant que Célia est intéressée. La preuve s'étale sous mes yeux : elle se fout complètement de moi... J'aurais presque préféré qu'il ait raison et qu'elle me colle au train pour mon argent.

— Tu as besoin d'argent ? je lui demande.

*Mais c'est pas vrai, ce n'est pas possible d'être aussi con ! Est-ce qu'il m'arrive de réfléchir avant de l'ouvrir ?* Lui parler de dollars est le pire truc que je pouvais faire ! Elle va finir par penser que toute ma foutue vie ne tourne qu'autour de ça. Il suffit que je pense à mon père, et j'arrête d'être humain.

Je me crispe lorsqu'elle revient vers moi. Sans me jeter un coup d'œil, elle me passe devant, laissant derrière elle une traînée de son odeur. C'est étrange comme son odeur m'a toujours attiré.

— Non, elle répond froidement en retournant vers le canapé.

Je serre les dents. *Cette réponse était à prévoir, abruti !*

Ma fille se met à pleurer. Célia la prend dans ses bras, elle la déshabille avec des gestes sûrs et maternels. À la voir, on croirait qu'elle a fait ça toute sa vie.

Je ne sais plus quoi faire : rester, partir ? Tout mouvement me paraît surhumain. Et Célia qui m'ignore ne m'aide pas... Même si je sais que je ne mérite pas d'être accueilli à bras ouverts.

Je sens mon cœur se retourner quand Célia porte le bébé et le pose sur sa hanche. Une douleur à la poitrine me coupe le souffle. Lou me fixe comme si on se connaissait déjà. Son petit visage s'éveille soudain, et elle me sourit. Je fais de même sans le vouloir et je sens une boule se former dans ma gorge.

Célia se tourne pour me faire face et chasse de là mon sourire. Elle s'avance vers moi. *C'est le moment de tenter ta chance, mec !*

— Est-ce que je peux t'ai...

— Non.

*Eh merde !* Mais je me serais retrouvé bien empêtré si elle avait dit oui. Je ne sais rien faire avec un bébé.

Elle disparaît dans son appartement. *Bon, qu'est-ce que je fous là ?*

C'est plus fort que moi, je ne peux pas rester une seconde de plus devant ce que je manque parce que je suis le digne héritier de mon connard de père. Alors, pendant qu'elle n'est plus dans mon champ de vision, je redescends en silence et rejoins ma voiture.

Assis derrière mon volant, je souffle un coup. *Bordel, Célia, pourquoi je n'y arrive pas avec toi ?*

Je cherche mon courage, mais il s'est barré. Je me casse. Non, je reste. Je démarre.

Comme chaque fois que je regarde mon volant, je repense à cette fois où elle a klaxonné avec son cul et où elle m'a rendu dingue de désir puis de colère en quelques secondes. Ça me fait sourire. *Cette nana a le don de me rendre fou !*

Je fuis mon emplacement en trombe. Plus haut dans la rue, le feu est vert. Comme pour m'inciter à partir. Comme mon père le voudrait.

Je m'arrête d'un gros coup de frein qui fait crisser les pneus. *Il est en train d'avoir ce qu'il veut, putain !* Il me manipule. Il fait en sorte que je m'en veuille, que Célia me déteste. Je ne peux pas le laisser l'emporter.

Je ferme les yeux et respire un bon coup. *Allez, mec, bouge-toi le cul et arrête de faire le con !*

Je fais le tour du bloc. Je ne peux pas faire d'autres chèques à Célia, le contrat me l'interdit formellement, et rompre mon contrat rendrait la situation plus intenable qu'elle ne l'est déjà. Mais je peux retirer de l'argent pour le lui donner. Je sais qu'elle ne va pas apprécier, mais c'est pour Lou. Elles vont en avoir besoin.

À deux blocs de chez elle, dans un coin loin d'être accueillant à cette heure-là, je trouve un distributeur automatique. J'enfonce ma carte, tape mon code et cherche le montant maximum. Un instant passe, puis un message s'affiche sur l'écran crasseux :

**« Montant indisponible »**

*Quoi ?*

Je recommence.

Même message.

*Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?*

J'édite un ticket de relevé de compte et je manque d'avoir un vertige quand je vois la somme qu'il y a sur mon compte. 3 000 dollars ? Où est le reste ? Tout le reste. J'essaie de tout retirer, impossible. J'essaie 2 000 dollars. Impossible.

— Fait chier !

Ma voix résonne dans la rue calme. J'arrive à sortir cinq cents dollars. Je recommence une seconde fois et j'arrive à sortir la même chose. À la troisième tentative, ma carte reste dans l'appareil.

*Bravo, papa, tu as réussi à me foutre hors de moi !*

J'enfonce les billets dans ma poche et retourne à ma voiture. Je conduis comme le connard que je suis jusqu'à chez Célia et me gare en vrac. Je ne m'autorise pas une seconde de réflexion avant de remonter. On ne sait jamais, si mes couilles me laissent en plan, je n'arriverai jamais à aller la trouver.

Quand j'arrive au troisième, le simple fait de la voir là, enfoncée dans son canapé sur le palier, me calme aussitôt. Notre fille est endormie dans la poussette à côté d'elle. Célia tient un verre où crépite un cachet d'aspirine, et un petit biberon complètement vide. Je vais m'asseoir à côté d'elle. Tant pis si elle s'en va, au moins j'aurais essayé. Vraiment essayé.

Quelques secondes passent puis, doucement, elle relève la tête et me regarde.

— Je te croyais en Europe, elle dit à voix basse.

*Ouf... Elle ne te torture plus en t'ignorant, mec !*

Mon cœur repart de plus belle quand je croise son regard en vitesse avant de l'éviter. Elle est calme, mais il se passe un milliard d'autres trucs dans son regard.

— Je suis arrivé tout à l'heure... je murmure.

Elle ne répond pas. Je ne sais pas trop si j'aime ce silence ou s'il me terrifie.

Un court instant plus tard, elle se recroqueville dans le canapé et boit son verre cul sec. J'ai envie de la prendre dans mes bras, mais mieux vaut que je m'abstienne.

— Tu sais quel jour on est ?

Elle hausse les épaules. Elle ne sait pas.

— Il y a presque un an, on était sur un banc, toi et moi, j'ajoute.

— Et aujourd'hui, sur un canapé... On s'améliore ! elle réplique, sans énergie.

Je retiens un sourire, mais elle ne retient pas le sien aussi bien. J'aime bien quand elle se détend. Je me sens déjà mieux. Je la regarde, elle regarde ses mains. Ses cheveux ont poussé. J'aime bien cette façon qu'elle a de les attacher de manière désordonnée, ça lui va bien. Il y a tellement de choses que j'aimerais lui dire... Lui chuchoter à l'oreille... Des millions d'excuses, pour commencer.

— Tu me manques.

*Merde, j'ai dit ça tout haut ?* Elle relève aussitôt les yeux sur moi et me fixe. *Quel con !* Elle va m'embrouiller et elle aurait raison. De quel droit je lui impose mes sentiments alors qu'elle s'occupe seule de notre fille depuis quatre mois ? Un silence se fait, lourd et presque étouffant.

— Alors, reste.

Sa voix résonne, et le silence revient. Merde, elle veut que je reste ? Si c'était aussi simple, je ne l'aurais pas laissée une seconde seule. J'aimerais tellement oublier tout ça.

Comme un con, je ne trouve rien à répondre. Je ne vais pas lui expliquer que je suis obligé de partir à cause de mon père, sinon, je perdrais le peu de chance qu'il me reste de pouvoir être avec elles deux un jour...

Je relève les yeux vers elle, de petites larmes coulent sur ses joues. Je m'approche. Pourquoi j'étais aussi loin ? Maintenant, je peux faire partir ces larmes du pouce. Elle évite mon regard. La toucher, c'est comme avoir enfin accès à ce qui m'obsède depuis des mois : un havre de paix et de douceur. Je suis persuadé de ne pas mériter une seconde qu'elle me laisse approcher plus, mais je suis incapable d'arrêter. Ma main finit par caresser sa joue tandis qu'elle me dévisage, l'air triste. J'aimerais l'embrasser, juste effleurer ses lèvres une seconde...

Je m'approche, mais elle tourne la tête. *Putain, non...* Je ne mérite rien d'autre, elle a raison.

La seconde suivante, un cri me déchire le bide. C'est ma fille qui pleure. Ma main quitte la joue de sa mère.

— Roman, je... Célia commence.

Mais Lou pleure plus fort. C'est comme si elle ne voulait pas que sa mère me parle.

Célia se détourne de moi très vite. Comme si plus rien au monde n'existait que le bébé. Elle se lève et va se pencher au-dessus de la poussette.

— Excuse-moi, je ne s...



— Laisse tomber, OK ? elle me coupe.

*Je ne sais pas ce qui m'a pris...*

La fin de ma phrase reste coincée en travers de ma gorge.

Cette sensation est difficile à gérer, et je suis trop épuisé par les heures de vol et par toutes ces émotions pour parvenir à réfléchir comme le père que je suis censé être.

Je ravale tout ce qui se bouscule en moi. Je me lève et lui laisse l'argent qui encombre ma poche sur le canapé tandis qu'elle file déjà dans le vieil appartement avec le bébé qui pleure.

---

1. Monnaie anglaise.

# 19

## CÉLIA

---

Voir ce connard de propriétaire tourner sur lui-même dans un appartement vide et ne rien comprendre à ce qu'il se passe me réjouit au plus haut point. Ça me ferait presque oublier que je n'ai pas encore dormi.

Il est sept heures du matin, et je viens de finir de vider ce trou à rat de mes affaires. J'ai fermé la porte de chez Mona pour que les flics ne voient pas le désastre que c'est. Une véritable montagne de bordel est entassée là-dedans. J'ai juste réussi à laisser un passage pour la poussette de Lou.

Elle, par contre, elle a dormi cette nuit. Très bien, même. La soirée chaotique l'a épuisée, elle aussi. Ce biberon qui n'arrivait pas, et la douloureuse visite de son papa...

— Vous dites que vous avez déménagé depuis quand ?

Je relève le nez avec mon petit sourire. L'agent de police est aimable, contrairement au proprio qui semble résister à l'envie de s'arracher le peu de cheveux qu'il lui reste.

— Plus de deux mois ! je réponds.

— Et vous vivez en face ? C'est bien cela ?

Il montre la porte de Mona.

— Oui, c'est ça. Ma voisine m'a légué son appartement, et dès que j'ai pu voir le notaire, j'ai résilié mon bail ici et emménagé en face.

Il relit les papiers du notaire que je viens de lui donner.

Cette nuit, après que Roman est parti en coup de vent, j'ai commencé à réfléchir à la meilleure façon d'envoyer mon propriétaire hystérique se faire voir. Et mon plan fonctionne très bien.

— Parfait, tout semble en ordre, mademoiselle Fowell, l'agent de police ajoute en me rendant les papiers de succession.

— Et comment je fais, moi ? le proprio s'exclame. Je ne savais même pas qu'elle n'était plus là ! Qui va me payer ?

*Oups !* Je n'avais pas prévu ça.

— Vous avez bien envoyé la résiliation de bail et rendu les clefs ? me demande l'agent.

— Oui, oui, bien sûr. J'ai même déposé le trousseau dans sa boîte aux lettres le soir du déménagement. Pour le reste, je ne peux rien faire de plus. Vous voulez que je renvoie les documents ?

Lou, dans sa poussette, remue et lance un petit cri. Ça fait sourire les trois agents présents. *Merci pour la diversion, Baby Random !*

L'agent remplit des papiers et, quand il a fini, il m'en donne un après avoir fait signer le propriétaire.

— Elle est adorable, votre petite fille ! Et ça ira pour la paperasse. Monsieur Stanikovic, tout est en ordre, donc.

— Attendez ! Elle me doit quand même de l'argent !

— Ah oui, j'ai justement ici...

Je fouille ma poche arrière et en sors l'enveloppe tachée que j'ai préparée vers quatre heures du matin. Je la tends à l'agent devant moi.

— J'ai un peu traîné... Je suis désolée, mais il y a un peu plus, alors...

Il ouvre, compte les billets laissés par Roman tard hier soir et relève le nez sur sa paperasse. Il sort deux billets et me les rend.

— Nous avons ce qu'il faut ! il annonce en tendant l'enveloppe à

Stanikovic.

Ce dernier vérifie précipitamment, et moi, je remercie Roman. Je ne décroche pas mon sourire et remercie les agents d'un signe de tête quand ils font demi-tour pour partir. C'est le proprio qui me passe devant en dernier. Je me permets même de lui adresser un petit clin d'œil.

Son gros visage grimace de colère, mais il n'ajoute rien. Il a ce qu'il voulait. Et moi, je viens de gagner deux mois d'impayés. *Bravo à moi-même, et merci au type qui m'a appelée hier soir !*

Quand ils ont disparu, je jette un coup d'œil au document. Il confirme la date à laquelle j'ai quitté l'appartement et qu'il n'y aura pas de poursuite. La somme que je viens de régler en espèces est également officialisée.

Je vais poser mes fesses sur mon canapé, toujours sur le palier. Il va rester là pour le moment parce que je suis infoutue de le faire entrer chez Mona. Et puis, celui de Mona est parfait.

Lou me regarde depuis sa poussette. Je l'attrape pour la prendre sur mes genoux.

— Ça y est, mon bébé, on est débarrassées d'un sacré poids !

Elle me sourit et pousse un petit cri.

— Oui, tu as raison, je dois dormir de toute urgence maintenant...

Je bâille à m'en décrocher la mâchoire. Lou a pris son premier biberon il y a un peu plus de trente minutes, elle va faire sa sieste matinale, je peux donc tenter de dormir en même temps qu'elle.

On quitte le palier. Je lance un dernier regard vers l'appartement que je fuis. C'est un tel soulagement ! Comme une page qui se tourne enfin et qui garde avec elle tout un tas de mauvaises choses. Ou plutôt, c'est une porte qui se ferme, et c'est sans aucun regret que je plonge vers celle d'en face.

Une larme menace de couler quand j'entre dans mon tout nouveau chez-moi. *Merci, Mona... Je regrette juste que tu n'aies pas été là pour voir le proprio rager en silence ! Tu aurais adoré ça !*

Je vais redéposer Lou dans sa poussette le temps de préparer le lit pour dormir. Elle râle, alors je me dépêche. Je fouille dans les sacs-poubelles de fringues pour retrouver les draps. Quand c'est fait, je me dirige vers la chambre de Mona. Heureusement que j'ai ouvert la fenêtre cette nuit, ça ne sent plus trop le renfermé. Épuisée et au ralenti, je m'occupe de notre couchage.

Je vais chercher Lou, elle est sur le point de s'endormir. Un petit sourire passe sur mon visage. Elle est si belle. *Si seulement ton papa avait daigné te regarder quand il est venu...*

Lou installée à côté de moi dans le lit, mes paupières ne font pas un pli et se ferment immédiatement. Malheureusement, mon esprit n'est pas aussi pressé de lâcher l'affaire. Tout a été si vite hier que je n'ai pas eu le temps de réagir. Roman s'est pointé, comme ça, surgissant de nulle part dans le *market*. *Qu'est-ce qu'il foutait là, bon sang ?* Je crois que ça a été le pire moment que j'ai pu vivre depuis longtemps. Et que dire de la suite ? Cet enfoiré essaie de m'embrasser pour on ne sait quelle raison obscure, mais il n'essaie même pas de porter sa fille. Puis il disparaît comme une ombre en laissant juste des billets sur le canapé. Je ne sais plus si ça me brise le cœur qu'il s'en foute à ce point ou s'il n'y a plus rien à briser depuis longtemps. Enfin, je peux quand même le remercier pour la boîte de lait. Sans lui, je ne sais pas comment on aurait fait. Parce qu'on ne trouve pas une pharmacie de garde avec un portable déchargé...

Avec ce passage éclair, j'ai pu me rendre compte à quel point Lou ressemble de plus en plus à son papa. J'espère juste qu'elle ne sera pas aussi indifférente que lui à l'âge adulte. Peu importe l'avenir qui nous attend, moi, je serai toujours sa mère et je prendrai aussi le rôle de Roman s'il le faut.

\*

\*   \*

Je me redresse d'un bond. Une de mes joues est traversée par un filet de bave. Je m'essuie tout en faisant une grimace en tournant la tête vers Lou. Elle m'observe avec un air amusé. *Est-ce que tu es en train de te moquer de moi ?*

La sonnette de la porte résonne dans l'appartement. C'est ce qui m'a réveillée.

Je descends du lit.

— Bouge pas, *Baby Love*, je vais voir qui ose venir nous réveiller !

Mon bébé se met à ronchonner, certainement parce que je la laisse là.

*Oh putain, le bordel !* J'avais eu le temps d'oublier un peu l'ampleur des dégâts de mon déménagement express de cette nuit.

J'enjambe des sacs remplis de vêtements. Je me faufile entre des piles de vaisselle ou un bric-à-brac de souvenirs en tous genres pour enfin atteindre la porte d'entrée dont la sonnette résonne encore.

Je me cogne dedans après avoir marché sur je ne sais quoi. Visiblement, ça roulait. Le choc est violent, et j'entends aussitôt derrière le battant :

— Célia, c'est toi ?

Je me frotte le front et me fige. *Merde, c'est encore lui ?*

Aussitôt, des coups sont portés contre le battant. Il sait que je suis là, maintenant que mon cuir chevelu est venu cogner contre le bois.

Je tourne la clef et ouvre un peu la porte. Juste assez pour tomber sur le regard vert acier de Roman.

— Qu... Est-ce que ça va ? il demande aussitôt, un peu couvert par les cris de notre Baby Random.

C'est bien lui. *Il est revenu...*

— Euh, oui... Pourquoi ?

Il fronce les sourcils, puis son regard vient se fixer sur mon front.

— Tu... Euh... Célia, je suis désolé. Hier, j'ai paniqué et je suis parti sans réfléchir. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Tu avais l'air si mal que j'ai... Je suis trop con, j'ai réagi n'importe comment et je...

— Stop ! C'est bon...

Il s'arrête net et évite furtivement mon regard. Un silence s'installe.

— Je... je peux entrer ? il finit par demander timidement.

— Euh...

Je ne sais pas quoi répondre. En m'endormant, j'avais mal au cœur qu'il soit venu puis reparti aussi vite, et maintenant qu'il est juste là, devant moi, à sentir bon et à être toujours aussi attirant, mon cœur semble se sentir déjà bien mieux...

J'ouvre la porte sans un mot. Il me fait un sourire et entre. *Respire, Célia !*

Je referme la porte et me retourne. Roman fait de même. On se retrouve donc face à face.

— Bon sang, Célia... Il y a des gens bordéliques et... il y a toi, il dit.

— Je... C'est...

Lou augmente le niveau sonore de ses cris dans la chambre.

— Comment tu parviens à vivre là-ded...

— C'est pas ce...

Lou hurle à présent. Je dépasse Roman en enjambant une pile de quelque chose et je file vers la chambre en faisant tomber quelques trucs sur ma route.

— J'ai déménagé cette nuit... Si tu avais prévenu avant de te pointer, j'aurais pu te dire de ne pas venir, j'envoie avant d'avoir passé la porte.

Pas de réponse dans mon dos.

J'arrive vers ma fille. Mes réflexes sont rapides. Sans avoir besoin de me poser des milliers de questions, je sais que je dois faire un biberon et changer une couche. Je la soulève et retourne dans le salon en regardant partout autour de moi. *Où est-ce que j'ai foutu ses affaires ?*

— Je peux t'aider à ranger, si tu veux !

Je relève le nez vers Roman.

— Non, ça va.

Il n'a pas besoin de parler pour que j'entende sa réplique. Ça semble être un « Visiblement, non, ça ne va pas ! ».

Je repère le sac à langer de Lou derrière lui.

— Passe-moi le sac violet, là.

Il suit mon regard et fait ce que je lui demande.

Il s'approche de nous. Lou s'arrête tout net de chouiner pour détailler l'homme devant nous pendant que j'attrape le sac. Il la regarde, et c'est comme un coup au cœur pour moi. *Il a peur d'elle ?* Oui, c'est écrit sur lui, il est terrifié.

Je recule un peu.

— Merde... je chuchote en me rendant compte que le canapé est hors d'atteinte pour changer la couche.

Roman semble comprendre tout de suite.

— Attends, je... je vais pousser ça et... Euh... Je...

Roman Weiss hésitant, c'est nouveau. Il s'active à débarrasser le canapé de Mona de ce que j'ai entassé là cette nuit et me fait assez de place pour que Lou roule sur elle-même quand je change la couche.

— Merci...

Je pose le sac et le sac à caca qui me sert de bébé, puis je m'agenouille pour être à la bonne hauteur. Sans que je ne lui demande rien, Roman fouille dans le nécessaire de change.

— Tu as besoin de quoi ?

— D'une couche et du paquet de lingettes, je réponds en déboutonnant le pyjama de Lou.

Heureuse que je m'occupe enfin d'elle, elle ronchonne gentiment sans quitter son papa des yeux. Est-ce qu'elle sent que c'est lui ? Ou est-ce simplement une nouvelle tête à découvrir ?

— Tiens.

Ce que j'ai demandé arrive sous mon nez. Très vite, je change notre bébé sous l'attention tendue de Roman. Mes gestes semblent d'un compliqué



quand il m'observe. Évidemment, Lou décide de ne pas se laisser faire. Elle remue de plus en plus, et j'ai du mal à refermer comme il faut les pressions de son body.

Quand j'ai fini, je la prends dans mes bras, attrape la couche pleine de caca que j'ai bien enroulée sur elle-même et je me redresse face à Roman.

Il a reculé et cligne bizarrement des yeux.

— Qu... je commence.

— Est-ce qu'elle va bien ? il me coupe.

— Quoi ? Oui, bien sûr, pourquoi ?

— Tu es certaine qu'elle n'a rien qui cloche ? il insiste.

*Euh...* Je regarde Lou, qui le regarde lui, très sérieuse. Rien d'anormal sur ce bébé.

— Bah oui, enfin, tu vois bien qu'elle n'a aucun problème, en dehors du fait qu'elle va avoir faim d'ici peu.

Il grimace et me montre la couche sale que je tiens toujours d'une main.

— Et l'odeur de ce truc ne t'inquiète pas ? il envoie.

C'est plus fort que moi, dès que j'ai percuté où il veut en venir, j'explose de rire. *Il est con ou quoi ?*

— Et encore, t'as pas vu l'odeur de ce qu'elle mange ! je réplique.

— Célia, tu veux pas qu'on l'emmène voir un docteur, quand même ?

— La merde, ça pue, que ça sorte d'un bébé ou d'un chien.

Je vais à la cuisine en jouant des coudes entre les piles de merdier. J'entends que Roman me suit.

Quelques minutes plus tard, Lou réclame son biberon, que je secoue de ma main libre. Puis je vérifie la température, et comme c'est parfait, je ne perds pas de temps et le lui donne. Je me perds un peu à la regarder s'apaiser. Comme souvent depuis quelques semaines, elle tient mes doigts pour retenir son biberon.

Puis je relève le nez sur Roman. Mon regard est aussitôt chassé par la gêne et le malaise. Le papa de ma fille évite le mien en vitesse pour secouer

un peu la tête et se tourner. Et la cause de ce silence tenace est une simple petite larme qui trace une ligne droite sur une joue. Pas sur une des miennes ni sur celles de Lou.

Seuls les petits bruits que fait Lou en vidant son biberon se font entendre. Mon seul refuge, c'est de la regarder et, comme poussée par l'esprit de Mona qui doit hanter ce lieu, je lâche :

— Ton papa a pris un truc dans l'œil et il chiale comme un môme.

À peine ma phrase terminée, je ferme les yeux. *Quelle conne...* Voilà comment tout gâcher en deux secondes !

— Tu n'as rien pris dans l'œil la première fois que tu l'as vu faire ça ? il réplique sur un ton amusé.

Je regarde Lou qui serre toujours mes doigts sous les siens.

— Si tu savais le nombre de trucs que j'ai pris dans l'œil depuis qu'elle est là... je réponds.

On échange un regard. Il y a tellement de choses qui passent dans cette petite seconde que je suis incapable d'analyser quoi que ce soit. L'ambiance générale est bien plus légère que j'aurais pu le croire. C'est comme si, d'un coup, j'étais soulagée. Peut-être que de le voir touché me rassure. *Il n'est pas complètement contre son existence...*

Le silence est revenu et, cette fois, c'est sur ma joue qu'une larme menace de couler.

— Eh merde, j'ai un truc dans l'œil, je dis.

Roman s'éclaircit la gorge et tourne les talons. De toute ma vie, je ne me suis jamais sentie aussi mal et bien en même temps. C'est l'effet qu'il m'a toujours fait.

— Bon... Et si je t'aidais avec tout ce bordel ? il lance.

Je le vois trébucher sur une paire de chaussures. Je retiens un sourire alors qu'il continue d'analyser l'ampleur du boulot.

Je tends le pied pour ouvrir la porte du meuble sous l'évier. L'odeur atroce qui remonte brusquement jusqu'à moi me dissuade de jeter la couche

dedans. Je fuis la cuisine avec Lou. Le sac qui est là-dedans est le même que lorsque Mona nous a quittés. Roman me voit arriver rapidement vers lui en grimaçant.

— Qu'est-ce qu...

— J'ai ouvert la poubelle ! Fuis !

L'odeur me suit, c'est insupportable. Roman semble avoir un haut-le-cœur. J'ai à peine le temps de percuter qu'il nous conduit, Lou et moi, vers l'entrée. Sa main dans mon dos, il ouvre la porte et, la seconde suivante, il referme derrière lui. On se retrouve comme trois cons sur le palier où réside toujours mon ancien canapé.

Lou, dans mes bras, tire sur mes doigts pour rattraper la tétine de son repas.

— Tu vois qu'elle a un souci ! Cette odeur, c'est... pas humain !

— Non, c'est juste que cette poubelle est restée là plusieurs mois... Quand Mona est partie, je n'ai jamais rouvert l'appartement. Je n'ose même pas imaginer le frigo et le congélateur.

Il hausse les sourcils.

— OK... Je vais peut-être appeler une entreprise, dans ce cas-là, parce que... je ne serai jamais capable de faire ça moi-même.

Je fronce les sourcils.

— Aucune entreprise ne voudra entrer là-dedans... je marmonne.

— Si ! Tu sais, ceux qui s'occupent des scènes de crime, c'est dans leurs cordes !

J'ai un petit rire en m'asseyant sur le canapé. Lou commence à peser.

— On va s'en sortir sans *Les Experts* ! Quoique Mona aurait adoré les voir chez elle.

Roman me lance un petit regard amusé.

— Oui, on va s'en sortir... Tous les deux.

J'évite son regard mais je ne retiens pas mon sourire. *Est-ce que Roman Weiss est de retour dans ma vie ? Et donc enfin présent dans celle de son*

*bébé ?*

Je baisse les yeux sur Lou qui somnole en tétant un biberon presque vide.

— Bon !

Je relève le nez sur Roman qui enlève son tee-shirt. *Mais qu'est-ce qu'il fout ?*

J'évite à tout prix de le détailler. Je me concentre sur son visage plutôt que sur son torse.

— Je vais virer cette poubelle, il annonce.

— Les sacs neufs sont dans la porte voisine.

Il hoche la tête avant d'enrouler son tee-shirt autour de son nez et de sa bouche.

Devant la porte, la main sur la poignée, il s'arrête et respire un bon coup.

— Allez, mec... Tu peux le faire, il lâche pour lui-même.

La seconde suivante, il disparaît chez Mona et referme derrière lui. Pas un bruit. *Est-ce qu'il va survivre ?*

Soudain, la porte s'ouvre si brusquement que Lou et moi sursautons. Roman déboule pour se jeter immédiatement dans les escaliers. Je l'entends dévaler les marches en trombe, ouvrir la porte du hall, puis, plus rien. Mis à part cette odeur à vomir qui se répand sur son passage.

Je vais vite ouvrir la petite fenêtre du palier.

J'entends de nouveau la porte du hall claquer et, l'instant suivant, Roman arrive.

— Bon... Ce truc était de loin le pire que j'ai pu sentir de toute ma vie !

— Tu vois, les couches de bébés ne sont pas si terribles en comparaison.

— C'est vrai. Tu as raison, Lou va très bien.

Je tique. C'est la première fois que je l'entends dire son prénom. Ça me touche plus que j'aurais pu penser. C'est comme prendre une autre dose de « Il sait qu'elle existe ».

Une question arrive soudain dans mon esprit et passe aussitôt par ma bouche :

— Pourquoi Lou, au fait ?

Il fronce les sourcils et enlève son tee-shirt de son visage.

— Ma mère s'appelait Louisa, et Lou était son surnom. J'ai pensé que... Enfin, tu n'es pas obligée de l'appeler comme ça, si tu...

— Si, si. J'aime beaucoup. C'est parfait pour elle, je coupe en vitesse.

Il semble soulagé et, comme si un poids s'échappait de ses épaules, il se redresse un peu.

— Génial, je trouve aussi qu'elle le porte très bien... il dit avec un sourire timide.

Roman Weiss peut donc aussi être timide.

Il renoue le tee-shirt autour de son visage et annonce :

— Bouge pas, chérie. Je vais m'en prendre au réfrigérateur, c'est lui ou moi !

La seconde suivante, il disparaît de nouveau chez Mona accompagné par mon rire. Non, par mon gloussement, plutôt, ce qui me surprend. Hier soir encore, j'étais au fond du trou. Il se pointe, et me voilà qui glousse sous le nez de notre fille.

\*

\* \*

On frappe à la porte. Je me redresse du sac-poubelle « cuisine » où j'avais fourré mon nez. Roman fait de même un peu plus loin dans le salon. On échange un regard surpris. Qui ça peut bien être ?

J'avance vers la porte d'entrée avec anxiété. Et si c'était le propriétaire qui avait senti l'entourloupe et qui revenait pour en découdre ?

C'est avec soulagement que je vois apparaître le visage vieillissant de Béni dans le judas. Je ne perds pas de temps pour lui ouvrir.

— Oh que je suis rassuré ! il s'exclame aussitôt.

Il entre sans regarder plus loin.

— J'ai appelé chez toi, impossible d'avoir même un répondeur. Pareil sur ton portable ! Alors je suis venu et j'ai vu les sacs-poubelles devant la porte

de Mona et le canapé sur le palier, donc j'ai compris tout de suite !

Il s'arrête, à bout de souffle.

— Bonjour ! Roman envoie depuis l'autre côté du salon.

Béni se tourne vers lui.

— Mais qui c'est, ce grand con ? le vieux m'interroge.

*Oups...* Je ne sais plus où me mettre, mais Roman n'a pas l'air de se vexer. Il affiche juste un petit sourire poli. Il nous rejoint en enjambant ce qu'il nous reste à trier et tend une main vers Béni qui le regarde bizarrement.

— Je suis Roman Weiss. On s'est croisés chez le notaire, il y a quelques semaines.

Silence. Béni, les yeux plissés, tend doucement sa main et serre celle de Roman.

— Ah ! Oui... C'est toi, le papa absent, il finit par lâcher.

Le millionnaire pince les lèvres, visiblement mal à l'aise. Je ne dirai qu'une chose : « C'est bien fait pour toi, Roman. Et estime-toi heureux que ce ne soit pas Mona en face de toi. »

— C'est bien ça... Je suis le papa de Lou, il marmonne.

Je claque dans mes mains. Pourquoi ? Tic nerveux, sûrement. Ce moment est trop gênant, j'ai eu ma dose pour les derniers jours !

— Ça tombe bien que tu sois là, Béni, je coupe. J'allais mettre de côté tous les livres, tu sais, ceux que te lègue Mona. Tu te sens de m'aider ?

— Oui, avec plaisir. Mais d'abord, où est la petite merveille ? il demande. Je lui montre la chambre de Mona.

— Elle roupille, mais tu peux aller la voir, si tu veux.

Il me fait un sourire et file de son pas clopinant vers la chambre. Il pousse doucement la porte, jette un œil et tourne la tête vers nous avec son grand sourire édenté.

— Mais c'est une poussette ou je rêve ? il chuchote.

Je fais oui de la tête avec joie. Béni est tout aussi heureux que moi. C'est beau de voir qu'il ne nous faut pas grand-chose. Est-ce que Roman se

satisferait de si petites victoires ? Bien sûr que non. C'est pas un truc de riches que d'apprécier ce genre de choses.

— Manque plus qu'un lit et tu auras tout ce qu'il faut... il ajoute en regardant Roman.

*Merde, Béni ! Mais tu as le don pour foutre les pieds dans le plat !*

Évidemment, Roman tourne la tête vers moi. Le pseudo-reproche qu'il vient de se manger me finit en plein visage. *Aïe !*

— Tu n'as pas de lit pour elle ?

C'est comme un flash en moi. Je vois le chèque, ces trente mille dollars que j'ai perdus et qui appartiennent à Roman Weiss ici présent. *Oups !*

— Euh... J'ai... Enfin, non, je n'ai pas de lit. Pas encore. Je t'expliquerai, OK ?

Il fronce les sourcils, et je détourne vite l'attention sur autre chose avec Béni.

— Tu as bien meilleure mine qu'il y a quelques semaines, ma petite Célia, le vieux me dit.

— Ah oui ? Je me sens encore pire, pourtant... Bon, on s'attaque à ces livres ?

Il me répond d'un grand sourire tandis que Roman repart vers le sac qu'il vidait. Je ne peux m'empêcher de lui jeter un coup d'œil : on a passé une bonne partie de la journée à retirer les affaires de Mona de l'appartement, ses vêtements, par exemple, et tout un tas d'autres trucs qui ne me serviront pas. Je ne sais pas si je serais parvenue à tourner cette page seule. Mais je trouve gonflé de la part du destin d'avoir mis Roman sur ma route à ce moment-là...

## 20

### ROMAN

---

— *Moby Dick* ! Tu vas t'éclater pendant les longues soirées d'hiver, dis donc, envoie Célia.

Le petit vieux lui donne un coup sur l'épaule. Elle éclate de rire, et moi, je me mets à sourire. J'avais oublié à quel point ce son est addictif. Je suis dans le vieil appartement de Mona depuis plusieurs heures, à trier et ranger, pourtant, je crois que je suis en train de passer un des meilleurs moments de ma vie. Est-ce que c'est parce que je suis avec Célia ? Bien sûr ! C'est comme si elle me portait. La voir sourire, se concentrer sur ce qu'elle fait ou même la surprendre à me lancer de petits regards qu'elle pense assez discrets pour passer inaperçus me prouve que Célia n'est jamais sortie de ma tête. Malgré tous mes efforts pour me persuader qu'elle n'avait rien à faire avec moi, je pense toujours à elle autrement qu'à une ancienne conquête avec qui j'ai eu un bébé. *Je suis là, perdu, à attendre que ça commence enfin entre elle et moi.*

— Et toi, tu l'as lu ? j'entends soudain.

Je relève le nez sur le petit vieux, édenté et visiblement bon ami de Célia. *Est-ce que cette nana traîne avec des personnes de son âge aussi ?* Il me



montre un bouquin dont je reconnais aussitôt la couverture. C'est un livre que Mona me lisait souvent à la tour Weiss. *Le Magicien d'Oz*.

— Bien sûr ! Qui ne connaît pas Dorothée et le faux magicien d'Oz ? je réponds.

*Mets-y un sourire, mec. Ce vieillard semble déjà t'avoir dans le nez...*

Il me toise sans un mot. Célia fait une pile de livres non loin de nous. *Merde, je ne sais pas quoi dire de plus.*

— Est-ce que c'est toi, le faux magicien d'Oz, Roman Weiss ?

Le silence suit sa réplique. Je cligne des paupières. *Bon, ce n'est pas gagné avec lui...* On croirait entendre Mona.

— Béni, arrête de le torturer ! Mona t'a filé une mission ou quoi ? envoie Célia.

J'attrape sa réplique comme une bouée de sauvetage.

— Peut-être bien que Mona avait des projets... le vieux marmonne en me tournant le dos.

Célia se met à rire. Si elle rit, c'est que tout va bien.

J'attrape la pile d'assiettes que je viens de trouver et je la porte jusqu'à la cuisine. L'odeur de la poubelle et du frigo flotte encore dans l'atmosphère, mais c'est supportable, cette fois. Célia devra aérer plusieurs jours.

Je l'entends discuter avec Béni. Il lui reparle de meubles pour le bébé, d'un lit notamment. Malgré moi, mon esprit repasse la scène où je lui ai demandé pourquoi Lou n'a pas de lit et où elle a évité mon regard sans vraiment me répondre. Qu'a-t-elle fait des trente mille dollars du contrat ? Ce n'était pas assez ? Mais qu'est-ce qu'elle a acheté avec alors ? Je ne vois rien de valeur dans ses affaires.

Je quitte la cuisine pour aller reprendre ce que je faisais. À peine suis-je arrivé qu'un petit cri me hérisse le poil. Lou est réveillée et pleure. En moi, c'est comme un coup de jus, la panique déboule : le bébé a un problème. Aussitôt, je regarde Célia, qui est en train de porter une grosse pile de livres et ne semble pas trouver d'endroit où la poser.

— Merde... Euh... Tu...

*Elle me parle ?*

— Attends, donne-moi ça ! le petit vieux envoie en débarrassant Célia.

La seconde suivante, elle passe devant moi en vitesse, entre dans la chambre, et les pleurs s'arrêtent. *Ouf... Un instant, j'ai cru que j'allais devoir y aller.* Je ne sais même pas si je saurais comment m'y prendre.

— Oh... Ça, c'est un réveil difficile, souffle Célia en sortant de la chambre.

Lou se frotte les yeux et regarde partout autour d'elle, mais elle ne pleure plus. Ses joues sont humides et bien rouges. *Est-ce que c'est normal ?*

— Il est quelle heure ? Elle va sûrement avoir f...

— Aah !

On se tourne tous vers le vieux qui est en perdition avec une grosse pile de livres. Je n'ai même pas le temps de réagir qu'une petite chose toute légère m'arrive dans les bras et que Célia s'élance pour aller aider son ami.

Mon regard se porte sur Lou, qui semble tout aussi surprise que moi de se retrouver là. Je n'entends plus ce qui se passe dans le reste de l'appartement, c'est juste elle et moi. Elle recule un peu, et moi, je me demande si je la tiens comme il faut. Ses minuscules lèvres se pincent, et les fins sourcils qui habillent ses grands yeux verts se tordent sévèrement.

*Oh non !*

*Panique à bord, est-ce qu'elle va pleurer ?*

*Pourquoi ?*

*Et qu'est-ce que je dois faire ?*

Sa bouche bouge, ses petits poings se resserrent sur eux-mêmes. J'ai l'impression qu'elle est sur le point d'exploser. *Help ! Qu'est-ce que je dois faire ?*

Je lance un coup d'œil vers Célia, qui est occupée avec Béni. Je sens Lou se contracter dans mes bras. Cette fois, c'est certain, elle va exploser.

— Euh, Célia ? j'appelle.

— Attends ! Béni, pose ça là. Attention, ça va...

— Je les tiens, je les tiens, je...

— Célia ? j'insiste.

Pas de réaction de son côté. Par contre, ma fille se met à grincer. J'entends les livres chuter de l'autre côté de la pièce et comme je ne sais pas quoi faire, je marche. Bêtement, sans quitter Lou des yeux. *Oh ! Regarde comme papa marche bien, Baby Random ! Quel con je suis...*

— Mais, Béni, tu vas poser ça, oui ? C'est trop lourd pour toi ! Célia râle.

Lou se détend, je ne m'arrête surtout pas, j'enjambe des trucs, vais jusque dans la cuisine et reviens sur mes pas. Ma fille me regarde. Si elle n'était pas si mignonne, je serais à peu près certain qu'elle pense quelque chose qui ressemble à « Eh voilà qu'il marche... Un pro, dis donc ».

Elle m'observe étrangement. Une petite larme a coulé sur sa joue, mais elle ne semble plus avoir envie de pleurer. *Ouf... J'ai flippé. Juste un peu.*

Je ne sais pas trop quoi faire alors, en évitant un sac de linge de sa maman posé à même le sol, je lui tire la langue. *Bravo, mec ! Apprends-lui des trucs bien, pour voir !*

Célia déboule dans ma bulle brusquement. Je sursaute quand elle apparaît dans mon champ de vision, et Lou se met à pleurer instantanément en regardant sa mère, comme si elle était désespérée de ne pas être dans ses bras. J'ai un pincement au cœur. Lou ne veut pas de moi. Même si je suis conscient que c'est débile comme réflexion, je ne peux pas m'empêcher de croire que c'est la vérité. *Elle ne me connaît pas, après tout.* Mais je suis aussi touché de voir à quel point Célia est parfaite.

J'avais raison, j'ai bien fait de tout sacrifier pour qu'elles restent ensemble. Mais j'ai horreur de constater que je ne fais pas partie de leur univers. *On devrait être trois dans cette bulle.*

\*

\*   \*

— Ça va le faire ?

Je lance un petit sourire à Célia.

— Oui, c'est juste des livres, je réponds.

Je soulève la caisse et me redresse face à elle qui donne le biberon à Lou. J'aide le vieux à rapporter tout ça chez lui. L'instant suivant, je traverse la rue pour rejoindre l'immeuble d'en face. Béni m'attend à la porte. Bon sang, moi qui pensais l'immeuble de Célia vétuste, celui-ci est pire.

Heureusement, il n'y a qu'un seul étage à monter ici. Je dépose les livres à l'entrée d'un appartement aussi vieux que son propriétaire. Après un autre aller-retour, c'est réglé.

Quand je reviens chez Célia, elle est au téléphone avec Béni qui lui dit au revoir. Lou est dans sa poussette, éveillée et en pleine observation de son nouvel environnement. Célia raccroche dans les secondes qui suivent. Bêtement et comme je ne sais pas quoi dire ni quoi faire maintenant que nous sommes de nouveau seuls, je fais un geste vers les étagères à présent vidées de leurs livres et annonce :

— Tu as plein de place pour tes affaires, c'est cool.

Elle me fait un sourire. Je dois le prendre comment ? *Stop, Roman, arrête de te prendre la tête pour décrypter chacune de ses réactions !*

— Tiens, regarde ce que j'ai trouvé, elle me dit en allant récupérer quelque chose au pied des étagères.

— Qu'est-ce qu...

Je m'arrête net parce que je reconnais la boîte métallique. Un vieux truc qui contenait des bonbons quand j'étais gosse et qui trônait sur le bureau de Mona. J'ai passé des heures à échafauder des plans pour tous les manger, sans succès. Mona était trop forte pour moi.

— Mince, j'ai quasiment toujours connu cette boîte... J'espère que les bonbons dedans ne sont pas les même qu'à l'époque, j'envoie.

Célia arrive devant moi en soulevant le couvercle. C'est toujours le même bruit.

— Pas de bonbons, Weiss. Ce sont les photos que Mona te lègue !

Mon regard se pose sur ma mère, souriante. Merde, j'étais vraiment pas prêt. Ce sont les premières photos d'elle que je vois depuis des années. Mon père a viré toutes celles que j'avais. Il a fait disparaître son souvenir de nos vies au point que son visage s'est estompé dans mon esprit avec le temps. Elle était si belle... Comme Lou.

— Oh ! regarde, c'est Mona ! s'exclame soudain Célia.

Elle tire une photo à moitié cachée sous les premières. Je ne peux retenir un rire. Le cliché montre Mona, qui semble me courir après, et moi, encore gamin, qui est mort de rire.

— Ah ! C'est donc à ce moment-là qu'elle s'est entraînée à faire ce regard flippant, marmonne Célia.

— Oui, on dirait... Et regarde celle-ci, j'ajoute en attrapant une nouvelle photo.

— Oh ! On dirait Lou !

— Je ne sais pas quel âge j'avais, mais il est clair que je ne peux pas renier notre fille.

Célia ne répond rien, et un silence s'installe. *Merde... Qu'est-ce que j'ai dit ?*

— Mais elle te ressemble aussi, j'ajoute bêtement.

— Tu as quand même fait faire un test de paternité... elle dit, plus bas.

*Et voilà le moment où les conneries de mon père me retombent dessus !*

— Je... Je t'ai toujours cru, Célia. Mais j'ai dû... Enfin, c'est que de la paperasse, tout ça. Je n'ai jamais voulu mettre ta parole en doute.

Elle relève le nez et plante son regard dans le mien. On croirait voir Mona, je vais en baver.

— Tu considères qu'un contrat qui me dicte comment je dois vivre n'est que de la paperasse ?

Je fronce les sourcils. *Si seulement je pouvais lui expliquer...*

— Non. Enfin... C'était la seule solution pour... C'est pour nous protéger.

Elle plisse les yeux. Son air n'annonce rien de bon. Je n'ai visiblement pas dit ce qu'il fallait.

— Non, il te protège toi uniquement ! D'ailleurs, pourquoi un contrat ? Je ne comprends pas, je ne t'ai rien demandé, après tout.

*J'avais peur que tu te sépares de notre fille et j'ai dû me plier aux exigences de mon père pour que ça ne soit pas le cas.*

J'avale ma salive et ne trouve rien à répondre à la place de la vérité. Alors je garde le silence.

— OK, laisse tomber, soupire la boule de nerfs en face de moi.

Elle me fourre la boîte en métal entre les mains et retourne vaquer à ses occupations. Pour moi, cette discussion n'était pas terminée, mais on dirait que c'est Célia qui décide et qu'il en va autrement de son côté.

— Est-ce que les trente mille dollars n'étaient pas suffisants ? je demande après un silence.

Elle s'immobilise devant une des deux étagères qu'elle remplit de ses affaires.

— Si, si...

— Alors pourquoi Lou n'a rien ?

Elle me fusille du regard. *Oups, rattrape le coup, Roman !*

— Enfin, je ne dis pas qu'elle manque non plus, mais... il y a une seconde chambre ici, on pourrait la remplir de meubles et d'autres trucs pour que vous soyez bien. Enfin, mieux, pardon.

Célia pince les lèvres et se frotte le visage.

— Je n'ai pas utilisé ton chèque. Et je n'ai plus ces dollars, elle finit par balancer.

— Quoi ? je fais après un silence.

— Je... Tu as très bien entendu !

— OK, ne t'énerve pas, ce ne sont que trente mille, après tout. Bon, je...

J'allais dire que j'allais lui faire un autre chèque, mais je n'ai plus ce genre de somme sur mon compte. *Bordel, je n'ai pas l'habitude de devoir penser à ça !*

Soudain, je percute.

— Si tu ne les as plus, où sont-ils ?

— Tu ne réponds pas à mes questions, et je dois répondre aux tiennes ? elle rétorque aussitôt.

*Touché, mademoiselle Fowell !*

Je soupire et me laisse une seconde pour réfléchir.

— Bon, OK. Un point pour toi.

— Alors, ça va être ça ? On se pose des questions, et personne n'y répond ? Je ne sais déjà pas ce que tu fous ici puisque, apparemment, tu ne souhaitais plus me revoir. Je ne comprends pas ce que tu fais là !

Encore une des exigences de mon père. Que je suis d'ailleurs en train d'enfreindre. Célia pense que tout cela vient de moi... Mais elle m'a quand même laissé entrer chez elle. Ça fait naître en moi un petit espoir qu'elle ne me déteste pas tant.

— Et voilà que tu ne réponds plus...

— Je te propose un marché, j'annonce soudain.

L'idée vient de germer dans ma tête aussi vite qu'elle est sortie de ma bouche. Trop tard pour reculer.

— Un marché ? Le contrat n'est pas déjà assez ?

— Bien vu. Mais non, justement. Je te propose qu'on se pose au calme, qu'on se dise tout et... qu'on soit honnête l'un envers l'autre. Même si c'est blessant, grave ou je ne sais quoi. Mais pas ici ni maintenant sous le nez du bébé... Que penses-tu de demain soir ? Quand elle dormira.

Voilà, je tente le tout pour le tout. Demain soir, je lui expliquerai tout, le contrat et la pression que me fout mon père, et même que je suis fauché, et j'espère qu'elle me dira tout aussi.

Le silence règne de nouveau entre nous. Seule Lou émet de petits grognements adorables depuis son poste d'observation.

— Alors ? Qu'en penses-tu ? je tente.

— «Même si c'est grave », tu as dit ? elle me demande.

— Oui, tant pis. Je pense que, pour Lou, on doit être clair l'un avec l'autre...

— Ouais.

Elle est fermée et évite mon regard. Mais elle a dit oui. C'est déjà ça. Même si j'avoue avoir un pic de stress devant sa réaction. Qu'est-ce qu'elle redoute de m'avouer ?

— Et si on allait acheter ce lit pour bébé ? je propose.

Célia lance un coup d'œil à Lou, et un petit sourire apparaît sur son visage.

— Elle sera mieux, t'as raison.

— On finira de ranger demain, tu en as assez fait pour aujourd'hui. Je passe un coup de fil, et on y va.

— Oui, tu as raison, j'ai mal partout !

Célia semble baisser les armes, elle est plus détendue.

Je fouille ma poche et trouve mon portable. Je vais me réfugier dans la cuisine pour rester discret. C'est le premier coup de fil de ce genre que je vais passer. Et c'est un cap.

Ça sonne, puis on décroche.

— Boss ?

— Jess, excuse-moi de te déranger...

— Pas de souci, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Pas faire, prêter.

Silence. Je ne sais même pas comment m'y prendre.

— «Prêter » ? elle répète.

— Oui, un peu d'argent... Je te rembourserai rapidement.

Autre silence, puis elle glousse.



— Et combien monsieur Weiss désirerait ? Un ? Deux millions ? elle lance soudain sur un ton ironique.

Je me frotte le visage de ma main libre, qui termine dans mes cheveux. C'est tellement inhabituel que Jess ne me croit pas.

— Jess, c'est sérieux, je... J'ai quelques soucis avec mes comptes et... Enfin, si tu as deux ou trois mille à m'avancer, ça me soulagerait.

— Sérieusement ? OK, pas de souci, je vais te faire un virement, Roman. Mais comment tu as fait pour...

— Non, non, pas de virement ! En espèces, s'il te plaît. C'est compliqué...

— OK... Ça sent vraiment le truc louche, mais OK, boss.

— Super, tu me sauves. Et est-ce que tu peux demander à Pullman de me les apporter ? D'ici disons... trente minutes ?

— Oui, je pense que c'est possible. Enfin, ça dépend d'où tu te trouves.

— Dis-lui simplement de me contacter. Et merci, Jess, je te les rendrai dès que possible.

— Pas de souci, réglez vos trucs, boss ! Je file, il y en a qui travaillent...

— Bon courage.

Je raccroche et souffle un coup. Pour la première fois de ma foutue vie, je viens de demander de l'argent à quelqu'un. C'est un horrible sentiment. Soudain, je comprends mieux pourquoi Célia me tenait tête obstinément en affirmant que l'argent ne contrôle pas les gens. Quand on a ce genre de rapport avec, on refuse que ça nous contrôle, parce que, justement, on est loin de contrôler. La mère de ma fille est quelqu'un de fier. Nouvelle leçon apprise.

Je tourne les talons et m'arrête net. Célia et le bébé sont là, elles me regardent.

— Je rêve ou tu viens de demander de l'argent ? la jeune maman envoie aussitôt.

*Eh merde !*

— C’était pas... Enfin, si, je me ravise.

— Je ne comprends vraiment rien, là, Roman.

— C’est compliqué... Je t’explique demain soir ? je propose.

Plus tard sera le mieux. Elle fronce les sourcils puis acquiesce d’un signe de tête avant de se diriger vers le biberon et la boîte de lait posés à côté de l’évier.

# 21

## CÉLIA

---

Je regarde autour de moi. Tous ces trucs doivent valoir des milliers de dollars. C'est vrai que Lou mérite d'avoir ce qu'il faut. Elle ne va pas passer ses journées dans la poussette de Léo et Yoni.

— Et ce truc ? C'est un...

Je tourne la tête vers Roman, qui est plus loin dans le rayon. Il se penche pour lire l'étiquette du transat qu'il me montre.

— Bordel, deux cents dollars, vraiment ? il marmonne en se redressant, une main grattant sa nuque.

Depuis quand monsieur L'Argent-Contrôle-Les-Gens se préoccupe du prix des choses ? Je l'ai vu glisser une liasse de billets entre mes seins, et il s'étonne du prix de ce truc ? C'est dingue. Les gens riches ont des notions bien différentes des gens normaux.

— C'est un transat. C'est pratique, je trouve, j'envoie.

— On le prend, si tu veux !

— Je ne sais pas...

— Vois ce qui sera le mieux pour elle ! Moi, je n'y connais rien, il me dit en revenant vers nous.

J’emmène la poussette un peu plus loin. Extérieurement, on doit passer pour un gentil petit couple plein d’amour. De mon point de vue, c’est plutôt le moment le plus étrange que j’aie jamais vécu. Il est là. Avec Lou et moi. Cette journée de rangement intensif s’est déroulée avec un naturel déconcertant. J’ai vu une autre facette de Roman. Rien à voir avec celle que je voyais au boulot. Ni avec celle du banc, la pire de toutes. Ni, non plus, avec celle qui caressait mon ventre après le départ de Mona. Ce Roman-là m’a vraiment plu. Il est simple, calme et réfléchi.

— Célia, et celui-ci ?

Il me montre un beau lit en bois blanc de forme ovale. Il est magnifique, et Lou y serait très bien. Je m’approche. *Oh ! Il est sur roulettes. C’est parfait pour rester à côté de moi dans la chambre !*

— Tu penses qu’on devrait le tester ? demande Roman.

— «Le tester » ?

Une horrible scène de lui et moi en train de « tester » ce lit se propulse dans mon esprit.

— Mon Dieu, Célia, ce n’est pas du tout ce que je voulais dire ! Roman chuchote, gêné.

*Il lit dans mes pensées ou quoi ?*

Je secoue la tête en fermant les yeux. *Allez-vous-en, saletés de pensées déplacées !*

— C’est pas vrai, tu pensais vraiment à... Roman soupire.

— Pas du tout ! Et puis, c’est toi, aussi ! Sois plus clair. Tester un lit, c’est...

— Un lit de bébé... Je pensais à mettre le bébé dedans, plutôt ! il réplique.

Je hoche la tête. *Oui, bien sûr, mettre le bébé dedans !*

D’un signe de la main, je lui fais comprendre de se débrouiller. J’ai le dos en compote après ma nuit. Je le vois aussitôt changer d’expression. *Lou l’a menacé de mort ou quoi ?*

— Est-ce que ça va ? je demande.

— Oui... J'ai... J'ai juste peur de ne pas savoir m'y prendre avec elle, il confie.

Je suis touchée de voir ce type, habituellement si sûr de lui, se retrouver soudain à paniquer devant un bébé. C'est comme s'il avait peur de casser Lou. Je lui envoie un petit sourire encourageant.

— Tu ne risques rien, prends-la.

— Et si elle pleure ? Qu'est-ce que je fais ?

— Alors, là, tu la lâches tout de suite. Ou mieux, tu la lances très loin pour ne plus l'entendre, je réponds.

Il fronce les sourcils.

— Ah, ah ! Je suis plié de rire, Célia. Sérieusement, je... J'aime pas du tout quand elle pleure.

— Désolée, c'était trop facile. Tu sais, pleurer, c'est son seul moyen d'expression, pour l'instant. Ça ne veut pas dire qu'elle souffre ou qu'elle ne veut pas de toi. Si elle pleure, rassure-la. Elle ne t'a jamais vu. Moi aussi, je flipperais, si tu venais te coller à moi d'un coup. T'as vu ta dégaine ?

Silence. *Oups, l'humour n'est vraiment pas le bienvenu dans cette situation, on dirait.* Il secoue un peu la tête.

— Ah bon ? il dit.

*Quoi ?*

— Pourtant, quand je suis venu me « coller » à toi la première fois, tu n'avais pas l'air d'avoir peur...

J'ouvre la bouche sous le choc. *Comment peut-il oser ?*

— Si tu fais référence au banc, je chuchote en m'approchant de lui pour ne pas être entendue par quelqu'un d'autre, j'étais bien trop...

*Bourrée pour avoir peur !*

Mais je tais la fin de ma phrase pour baisser les yeux sur Lou, juste au-dessous. Elle nous regarde et sourit.

— Attirée, je sais... soupire Roman comme si c'était une malédiction.

*Il fait le malin !*

— Pff... N'importe quoi. Cette discussion est finie, Weiss. À toi l'honneur, j'ajoute en montrant Lou puis le lit.

— On la reprendra ce soir.

C'est comme un coup de jus qui me parcourt l'échine. Son regard bourré de sous-entendus, son air malicieux et ce petit sourire rendent ses yeux encore plus perçants. Quelle nana ne craquerait pas ? *Toi ! Ça t'a coûté cher, bécasse !* Merci, Mona, pour ce petit rappel...

— Bébé, lit, maintenant.

C'est tout ce que je trouve à dire. Roman se penche sur Lou.

— Alors, je la lance très loin, tu disais... il marmonne.

Très délicatement, il la détache de la poussette et passe ses grandes mains sous ses petits bras remuants. Il la soulève sans la quitter des yeux. Comme s'il portait le truc le plus précieux du monde. En tout cas, ça l'est dans mon monde. Qu'en est-il du sien ?

— Voilà, il dit.

— Bien... Tu peux peut-être lui montrer le lit avant de la poser dedans ! je propose.

— OK... Euh... Alors...

Il fait un signe de tête vers le lit en exposition puis regarde Lou. Les jambes pendantes, elle le reluque très sérieusement. Il la tient à bout de bras, comme si elle sentait mauvais.

— Voilà. Et maintenant ? Je la pose ? me demande le millionnaire.

Je ne peux retenir un rire. *Mais qu'est-ce qu'il fait ?*

— Roman... Prends-la contre toi et parle-lui. Elle t'entend, tu sais.

Il me lance un regard paniqué.

— Elle va pleurer si je fais ça, il prévient.

— Et alors ? Tu lui expliqueras qu'il ne faut pas avoir peur, OK ?

Il acquiesce, non sans clairement paniquer. Je n'ai jamais rien vu d'aussi... adorable. Encore une fois, je n'ai jamais vu cette facette de lui,

mais elle me plaît beaucoup.

Très lentement, il la prend contre lui. Elle ne cesse de le fixer, curieuse.

— Tu vois : pas de larme. Montre-lui le lit, maintenant.

— OK... Euh... Lou, voici le lit ; le lit, voici la petite Lou, il dit.

*Bon sang, est-ce qu'il vient de faire les présentations ?*

Je laisse le guidon de la poussette pour les rejoindre près du lit.

— Oh ! Regarde, Lou, c'est peut-être ton futur lit. Comment tu le trouves ? je demande à notre bébé.

Elle me sourit depuis les bras de son papa. Je vais frotter mon nez sur la joue toute douce de ma fille. Elle rit et me repousse de ses gestes malhabiles.

Quand je me redresse en riant, mon regard tombe droit dans celui de Roman. *Merde, je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'étais proche.* Il sourit.

— Vous êtes magnifiques, toutes les deux, il souffle.

J'arrive à peine à lâcher un sourire gêné en détournant le regard.

— C'est pas beau de se vanter comme ça, je lâche.

*Mince, c'est sorti tout seul !* Comme chaque fois que je suis trop mal à l'aise, je pense être sauvée par de l'humour ou des sarcasmes. Roman ne saisit pas et fronce les sourcils tandis que Lou prend ses aises sur lui. Ça doit être cool de voir le monde de si haut.

— Lou te ressemble comme une copie conforme. Tu t'auto-complimentes, et c'est moche, j'explique.

Il lâche un rire.

— Mais c'est toi qui l'as faite à mon image ! Une preuve de plus que tu es follement amoureuse de moi, il réplique.

— J'ai fait avec ce qu'on m'a donné... je marmonne.

Son rire résonne. J'ose un regard vers lui. *Il m'a fait un clin d'œil, sérieusement ?*

— Testons ce lit ! Et tu remarqueras que Lou ne pleure pas, j'envoie pour changer vite de sujet.

— Merde, c'est vrai !

Je lui lance un regard de travers pour le gros mot. Il hausse les épaules et, très délicatement, dépose Lou dans le petit lit. On se penche un peu au-dessus en même temps. Elle nous regarde l'un après l'autre. Est-ce qu'elle est en train de se dire qu'on a deux bonnes têtes de vainqueurs ?

— Tu penses qu'elle aime bien ? me demande Roman.

— On dirait... En fait, c'est la première fois qu'elle se retrouve dans un lit à sa taille.

— Mais comment tu faisais jusque-là ?

— Elle dormait avec moi. J'ai toujours peur qu'elle s'arrête de respirer... L'avoir tout près, c'est parfait pour sentir son petit ventre bouger.

— «Qu'elle s'arrête de respirer » ? Comment ça ? il panique aussitôt.

— Elle va bien, c'est moi qui stresse pour rien, flippe pas comme ça !

On est coupés par Lou qui change de tête. Visiblement, le nouveau lit, c'était cool, mais pas trop longtemps. Elle commence à grincer. Roman est plus rapide que moi et la récupère.

— Elle allait pleurer, là, tu as vu ? il lance.

— Oui, mais c'est r...

— On choisit un autre lit !

Il a déjà tourné les talons avec Lou dans les bras, qui, par-dessus l'épaule de son papa, me sourit. *Crapule !*

\*

\* \*

Un lit, une commode pour la changer, une petite penderie et les accessoires qui vont avec, une chaise haute plus high-tech que la télé écran plat de Mona, Lou est le bébé le plus équipé du quartier. On rentre à pied comme à l'aller. Les trois blocs sont traversés en vingt minutes. Roman nous laisse pour reprendre sa voiture et aller récupérer tout ça.

Je remonte avec Lou, lui change sa couche et m'affale dans le canapé. Pour rien au monde je ne me débarrasserais de ce truc. Il est certainement



aussi vieux que Mona, mais il est parfait. Je lève le nez vers son fauteuil, que je garde. C'est comme si elle était assise là, télécommande en main, le regard fixé sur *Les Experts*. Elle serait heureuse de nous voir, Roman et moi, nous occuper de Lou ensemble. Elle me poserait les bonnes questions, comme « Est-ce que ça va durer ? », « Il va rester ? » ou « Qu'est-ce que tu veux de lui, en fait, triple bécasse ? » J'ai un petit pincement au cœur en y songeant.

L'appartement n'est pas tout à fait rangé, mais le plus gros est fait, grâce à Roman. Il ne me restera plus qu'à trouver quelqu'un pour venir prendre les affaires de Mona qu'on n'a pas voulu jeter, et cet épisode sera du passé. C'était le déménagement le plus mal organisé de l'histoire !

Lou s'assoupit dans sa poussette, je la regarde avec un petit sourire. *Mon Baby Random a un papa...* Je ferme les yeux, épuisée. Je me laisse aller à une petite sieste en attendant le retour de Roman avec les affaires de Lou.

\*  
\*   \*

— Et voilà... Tu vois bien mieux d'ici, non ?

J'ouvre un œil, puis l'autre. C'est Roman que je vois en premier. Accroupi face à Lou qui est installée dans sa toute nouvelle chaise haute. En jetant un coup d'œil à la pièce, je me rends compte que j'ai dormi assez longtemps pour que Roman monte les nouveaux meubles de Lou dans l'appartement et qu'il déballe la chaise.

Je ne bouge pas, il me tourne le dos et ne se rend pas compte que je l'observe.

— Tu m'as manqué, petite chose... Ta maman aussi... il murmure en lui caressant la tête.

Une boule vient se loger dans ma gorge. Je ne comprends pas ce qu'il fait : le contrat, son silence pendant tous ces mois... Pourquoi nous imposer ça et revenir plus parfait que jamais des mois après ?

— Ah ! Regarde, maman a ouvert les yeux !

Lou et lui me regardent depuis l'autre bout du salon. Je me redresse et me frotte le visage.

— Désolée... J'ai trop peu dormi depuis hier.

— Pas de souci, tu peux encore dormir un peu, si tu veux. Je vais m'occuper des meubles et Lou va m'aider, il me dit avec un sourire.

Est-ce que c'est bien le Roman Weiss que je connais qui est assis à même le vieux tapis de Mona ? J'ai du mal à y croire.

Je laisse Super-Papa gérer les meubles et je m'occupe de Lou. Biberon, couche et câlin. Je m'apprête à nous laisser couler dans le canapé quand Roman apparaît de nouveau depuis la chambre dont Mona ne se servait pas.

— Tout est presque en place, il me manque un ou deux outils pour la commode. Qu'est-ce que tu en dis si je termine ça demain ?

J'acquiesce d'un signe de tête.

— Oui, il est tard, et j'ai une pizza à manger parce qu'elle est décongelée maintenant. Tu... tu veux rester ? je propose.

Il me sourit, hésitant.

— Seulement si tu le veux... il souffle.

— Tu te sens de regarder un épisode des *Experts* avec moi ? C'est une tradition dans cet appart !

Il s'écrase sur le canapé à côté de nous. Lou l'observe alors qu'il va attraper la télécommande sur la table basse encore encombrée de bric-à-brac.

— On ne dit jamais non à une tradition, surtout si elle était imposée par Mona, il dit en allumant.

Je laisse un petit rire passer. Son odeur s'est répandue autour de lui quand il s'est installé. Je suis incapable d'analyser de quoi elle est faite, mais je me souviens très bien que c'était la même sur le banc. Et même si ce souvenir est rangé parmi les pires, ce détail m'apaise.

Un bras derrière la tête, il zappe et glisse un peu vers nous, juste assez pour que Lou puisse lui donner des coups avec ses pieds. Elle qui s'endormait, embêter son papa semble la motiver ! Roman se redresse pour la

regarder et fait mine de lui manger les orteils. Lou sourit puis, comme il insiste, elle se met carrément à rire. Impossible de ne pas sourire ni d'arrêter de les regarder. Ils sont si... nous. J'aimerais que ce moment ne s'arrête jamais.

\*  
\*   \*

— Tu penses qu'elle va bien dormir ? demande Roman en chuchotant.

Nous sommes penchés au-dessus de son lit, qu'on a installé à côté du mien. Au final, c'est le lit ovale qui l'a emporté. Les autres, elle ne voulait même plus les approcher.

— Je ne vois pas pourquoi il en serait autrement, je réponds tout aussi bas. Regarde comme elle est sereine...

Le silence revient, et on est toujours là, à la regarder dormir. Je relève un peu le nez vers lui, et il fait de même.

— Elle est magnifique, comme sa maman... il souffle.

Je hausse les épaules l'air de dire « Que veux-tu, c'est dans ma nature de faire les choses bien ». Roman fait non de la tête en levant les yeux au ciel, puis nous laissons notre bébé dormir.

Le passage de la porte est compliqué puisqu'on semble vouloir le faire en même temps. On finit par s'en sortir, et je referme la porte avant de relever le nez. Son torse est juste là. C'est comme si, à peine cette porte refermée, on passait aux choses sérieuses tous les deux, et c'est un sentiment violent qui me prend au bide. Si fort que, lorsqu'il réduit à néant l'espace qui nous sépare, je ne réagis pas. Quand ses bras s'enroulent autour de moi, les miens font de même pour aller se loger dans son dos. Et lorsque mon nez finit dans le creux de son cou tandis qu'il aspire de l'air dans mes cheveux, j'ai enfin l'impression de pouvoir me laisser porter, comme si plus rien autour ne pouvait m'atteindre.

— Tu m'as tellement manqué...

Il chuchote ces mots sans avoir bougé. Je ne peux pas répondre. Les choses ont été différentes pour moi. Le temps n'est plus le même avec un bébé dont il faut s'occuper. Roman m'a manqué, ce Roman-là, alors que je ne le connaissais même pas, et c'est seulement maintenant que je m'en rends compte.

Il se redresse, m'entraînant avec lui, et son nez vient frôler le mien. Ses lèvres sont juste là. Pourquoi est-ce qu'on n'aurait pas le droit, après tout ?

— Je... je peux t'embrasser ?

Son murmure arrive sur moi comme un souffle auquel je réponds aussi simplement que possible. C'est comme si j'envoyais tout ce que je me suis dit à son sujet se faire voir pour cette parenthèse nocturne. J'oublie pour un moment tout ce qui s'est passé entre nous. J'oublie ces choses qu'il semble me cacher encore, et tant pis si je regrette ensuite. Là, tout de suite, c'est lui que je veux.

J'avance, et c'est moi qui l'embrasse. Très vite, ses paumes sont sur mes joues, et il me pousse en arrière. Je trébuche sur je ne sais quoi qui traîne encore là. Ses lèvres s'ouvrent, se ferment, jouent avec les miennes, qui ne sont pas en reste pour autant. Je lui mordille celle du bas, il se venge sur celle du haut, et soudain, je bute sur ce que je devine être l'accoudoir du canapé. Roman me rattrape d'un bras dans le dos, ou plutôt, sans délaissier ma bouche, il m'aide à rejoindre les coussins sans tomber.

Tout s'arrête net quand il est allongé sur moi, que ses hanches sont entre mes cuisses et que son désir fait écho au mien. Seule la télévision nous éclaire par vagues plus ou moins lumineuses. Roman me sonde du regard. Est-ce qu'il cherche à savoir quoi faire ?

— Je rêve ou tu viens de m'agresser ? il lâche à voix basse.

Je fronce aussitôt les sourcils. *Il vient de bâillonner mon désir.*

— Quoi ? Pas du tout, c'est toi qui...

Il se met à rire, écrase ses lèvres sur les miennes et se relève. Je m'assois. *OK... Je ne comprends pas.*

— Je te taquine... Et je suis désolé pour ce qui vient de se passer, je ne sais pas ce qui m'a p...

— C'est rien, je coupe. On est entre adultes.

Il me sourit puis pince les lèvres et hausse les sourcils. Ça fait beaucoup d'expressions en même temps. Qu'est-ce qui peut bien lui passer par la tête ?

— Est-ce que ça va ? je tente.

— Ouais, j'ai des trucs plein la tête, et tu en fais partie si souvent que... maintenant que tu es là, je ne sais pas comment faire.

Je laisse le silence qui suit ses mots s'éterniser. Mon esprit est comme vidé pendant un instant puis, soudain, une question déboule, puis une autre, et des sœurs à elles se pointent.

— Est-ce que tu comptes rester ? est la première qui franchit mes lèvres.

Silence. Il s'assoit sur un bout de la table basse. Les coudes sur les genoux, il regarde ses mains croisées entre nous.

— Avec nous ! j'ajoute.

— Si vous voulez de moi.

*Je n'en ai aucune idée...* Alors, plutôt que de lui répondre cette vérité, je souris.

— Pas ce soir, en tout cas ! Et en attendant, tu vas te reposer, tu as une mine affreuse, il annonce en se levant.

— Merci pour le compliment... je marmonne.

Il lâche un petit rire et tend une main vers moi. Je la prends, et il m'aide à me relever. Ses lèvres vont se poser sur mon front, puis son regard vert me sourit.

— Je reviens demain, il annonce.

— Promis ?

J'ai un pincement au cœur au moment où le mot sort d'entre mes lèvres. Je n'ai pas pu le retenir. Ça met en lumière une crainte bien plus présente que je ne le pensais : s'il part, est-ce qu'il va revenir ?

— Je vous le promets, à elle et à toi, Célia, il me répond. Et puis, demain soir, toi et moi, on se dit tout.

Oui... *Entre autres, comment j'ai perdu trente mille dollars et pourquoi tu sembles avoir deux personnalités si différentes.*

L'instant suivant, il est parti, et je me retrouve seule à refermer ma porte puis à donner un tour de clef.

Je secoue la tête. *Arrête de sourire, Célia...*

J'éteins tout, évite les trucs qui traînent encore par terre et je vais rejoindre Lou dans la chambre. Je lui lance un petit coup d'œil, elle respire et n'a ni chaud ni froid. Mon jean finit au sol et je m'écroule sur le lit pour me laisser happer par un néant reposant.

## 22

### CÉLIA

---

— *Célia, elle est si belle... Tu as donné naissance à la plus belle des petites filles.*

*Le silence revient. Il est partout autour de moi, mais il y a aussi cette odeur que je connais et qui me rassure. Mais de manière plus lointaine, je sens tout de même un parfum qui fait accélérer mon rythme cardiaque. Ça sent comme dans les hôpitaux !*

— *Je suis perdu... Et désolé de ne pas avoir été là pour la naissance de notre bébé...*

*La voix résonne de nouveau, c'est comme si je l'entendais de loin. Quelque chose touche mes lèvres. Un souffle chaud m'enveloppe.*

— *Repose-toi encore, notre bébé va bien. Et je vous le promets, à elle et à toi, Célia, je ferai tout pour vous...*

J'ouvre les yeux brusquement et me redresse aussitôt. Les pleurs de Lou poussent mon corps fatigué hors du lit. Le rêve que j'étais en train de faire était des plus étranges. Je crois que Roman me fait dérailler... C'est comme s'il me parlait dans mon sommeil.

Je secoue la tête. J'ai plus de sommeil à rattraper que je ne le pensais. Je baisse les yeux sur Lou et je regarde l'heure.

— Ah ! Lou, tu es réglée comme une horloge ! C'est l'heure de manger. Ensuite, on se prépare, parce que ton papa va venir nous aider à finir ta chambre...

\*  
\*   \*

Biberon, rot, câlin, bain, habillage. Lou est prête avant moi. La douche que je prends me fait le plus grand bien. La salle de bain de Mona n'a absolument rien à voir avec mon ancienne. L'eau est vraiment chaude, il n'y a pas d'odeur de moisi persistante ni de courant d'air quand la fenêtre est fermée. C'est le grand luxe !

Pour la première fois depuis des mois, je me demande ce que je vais mettre comme tenue. Le choix est difficile, et Lou ne m'aide pas beaucoup. À chaque truc que je lui montre, elle sourit et gazouille. Est-ce que ça veut dire « oui » ou « je m'en fous, maman » ?

J'opte finalement pour quelque chose de pratique. Il y a encore du rangement à faire aujourd'hui, et l'important, c'est que je sois à l'aise, pas séduisante.

En attendant que Roman arrive, je recommence à trier. Lou est installée dans sa toute nouvelle chaise haute qui fait de la musique. Elle semble apprécier, et moi, ça me rassure de la savoir attachée et en sécurité.

Je tourne et vire, cherche une place à mes affaires, fais une pile de celles de Mona pour les œuvres caritatives.

\*  
\*   \*

Lou dort dans son lit depuis deux heures au moins. La journée a été longue. Et plus les heures passaient, plus je déprimais. Pas de Roman. La nuit



vient de tomber et mes derniers espoirs aussi.

Assise dans le salon, je regarde mes genoux taper l'un contre l'autre avant de relever les yeux autour de moi. L'appartement est nickel, j'ai essayé de m'occuper l'esprit un maximum en me disant que Roman allait arriver et que j'étais juste trop impatiente de le voir. Mais je dois me rendre à l'évidence : il ne viendra plus...

Une larme coule sur ma joue et va faire une tache sur ce jean que j'ai mis vingt minutes à choisir ce matin. Des tas de sentiments sont propulsés en moi, c'est douloureux. De la colère, mais plus contre moi qu'autre chose. *Qu'est-ce que j'ai cru, sérieusement ?* De la tristesse. De la honte d'avoir osé y croire, même pendant une seconde.

C'est comme d'ouvrir une porte d'un minuscule centimètre pour voir ce qu'il y a derrière et ne pas se rendre compte qu'on ne pourra plus jamais revenir en arrière. Impossible de refermer sans souffrir. C'est ce que Roman vient de faire. C'est mon cœur qui trinque à cause de Roman Weiss. *Combien de fois va-t-il devoir me trahir pour que j'arrête de tomber dans le panneau ?*

J'essuie mes joues. Mon portable vibre. Je tourne la tête pour regarder l'écran. C'est un SMS. Quand je vois « Daddy Random » s'afficher, mon cœur tressaute, mais je ne bouge pas. Je relève la tête et respire un grand coup.

Si je m'étais écoutée, je me serais jetée sur ce message, comme s'il pouvait me permettre de respirer à nouveau. Mais je décide dès maintenant que Roman ne doit plus avoir d'impact sur moi. Parce que Lou est là et que je ne peux pas me permettre d'avoir le moral à zéro. Elle a besoin de moi.

Je prends une autre bouffée d'air et, quand je me sens prête, je vais ouvrir le message.

Je relève le nez en prenant de nouveau de l'air.

Jusqu'à quel degré peut-on être déçu et blessé ? Est-ce que ça peut s'arrêter un jour ?

Tout ce qui me vient en reposant mon portable sur la table basse est que

c'est la dernière fois que je laisse Roman Weiss nous approcher.

# 23

## ROMAN

---

Je me gare devant chez moi. Je n'ai aucune envie d'entrer. J'aurais préféré rester chez elle. *Mais bon sang, elle ne m'a pas repoussé !* Je comptais sur elle pour m'envoyer voir ailleurs, comme je le mérite, mais elle s'est avancée et m'a embrassé. Je ne sais même pas où j'ai trouvé la force de ne pas aller plus loin. Je crois que l'enfoiré de première que j'ai été sur le banc et les conséquences qui en découlent m'ont calmé pour un bon moment. Tout ce dont j'ai besoin maintenant, c'est d'une douche et d'une bonne nuit de repos. Pour avoir les idées claires, l'esprit reposé et ma queue bien sage dans son boxer.

\*

\*   \*

La douche n'a pas suffi. Le verre de rouge qui a suivi non plus. J'ai encore des sensations plein les paumes, son odeur sur moi et la peau qui frissonne rien qu'à nous imaginer terminer ce qu'on a commencé tout à l'heure.

Je vais me griller une clope sur la terrasse, peut-être réussirai-je enfin à dormir ensuite.

Je vais fouiller dans un des tiroirs de la cuisine pour trouver un briquet quand mon portable posé sur l'îlot central se met à vibrer. D'un coup d'œil, je sais que c'est mon père. Encore. Hors de question que je décroche. *Qu'il aille se faire foutre !*

Je trouve enfin ce que je cherche et je me dirige vers le jardin. Peut-être que je ferai quelques longueurs dans la piscine ensuite, si mon esprit ne se pose toujours pas !

J'allume la cigarette. Quand je suis avec Célia, je ne fume pas, mais quand elle et Lou me hantent, je suis en manque...

Je contourne la piscine et m'enfonce dans le jardin en aspirant une grande bouffée de nicotine. Les sourires de Célia me reviennent en tête. Je repense à ces petits regards que j'ai interceptés tout au long de la journée et qui m'ont fait entrevoir ce que serait notre vie si tout avait été plus simple entre nous. Mais ce n'est pas le cas, Lou me le rappelle à chaque seconde. *Ce que je peux me sentir con face à elle !* Je suis comme un pauvre type absolument incapable de prendre les choses en main. Tout paraît naturel pour Célia. Elle ne réfléchit pas et agit d'instinct pour s'occuper de Lou. Comme si c'était une partie d'elle-même. Ce qui est un peu le cas. À y réfléchir, ce bébé est aussi un morceau de moi, pourtant, rien ne me semble inné quand il faut s'en occuper. Des milliers de questions fusent dans mon esprit quand je dois simplement la prendre dans mes bras. Est-ce que Célia était comme ça au début ? Non, je suis certain du contraire.

Je relève le nez. J'ai toujours trouvé ce jardin trop grand, mais ce soir, alors que mon esprit est en ébullition, c'est l'inverse. Je suis déjà arrivé au bout. Je fais demi-tour en prenant une autre dose de fumée.

Quand je suis revenu à hauteur de la piscine, je soupire. Je ne suis pas mieux. Impossible de me sentir serein. *Qu'est-ce qui m'a pris de dire à Célia que, demain soir, j'allais tout lui dire ?* Comment puis-je lui expliquer sans qu'elle me haïsse que je suis fauché, que mon père me manipule comme une marionnette et que je ne sais absolument pas où je vais. Je ne sais même pas

comment on vit sans argent. C'est quelque chose que je n'ai jamais eu à affronter.

Je me plante devant la piscine. Je n'ai même jamais foutu les pieds dans une piscine publique. Je ne sais pas ce que c'est de partager mon espace avec d'autres, et le peu de fois où j'ai tenté, ça s'est mal passé. J'étouffe aussi vite qu'un oiseau sauvage qu'on enfermerait dans une cage. La sensation de respirer pleinement que j'ai lorsque je suis avec Célia en est d'autant plus étrange. Même dans l'appartement minuscule de Mona, j'avais le sentiment d'être libre.

La cigarette est presque terminée. Je la plante entre mes lèvres et saute tout droit dans l'eau. Je touche le fond et remonte. Sans la clope, qui n'a pas tenu. Je secoue la tête pour chasser mes cheveux et l'eau de mon visage. Ma dernière tentative pour chasser mes pensées tourbillonnantes est un échec. Ma tête part toujours dans tous les sens !

— Bon sang, Roman ! Mais qu'est-ce que tu fais tout habillé dans l'eau ? j'entends brusquement.

Mon attention est aussitôt attirée vers la baie vitrée qui donne dans la maison. Mon père se tient dans l'ouverture, l'air perdu. Je fronce les sourcils. Qu'est-ce que *lui* fait chez moi à cette heure-là ?

— Bonsoir, papa.

— Aurais-tu perdu l'esprit ?

*Absolument !* Je l'ai perdu dans le cœur des deux femmes qui contrôlent le mien.

Je nage jusqu'aux marches à l'autre bout de la piscine et sors de l'eau. Le froid du soir qui me transperce a au moins le mérite de monopoliser mon attention.

Trempé jusqu'aux os, je me dirige vers mon père et lui passe devant pour aller directement dans la cuisine. Je m'étais juré de ne boire qu'un verre. Mais cette apparition imprévue massacre mes bonnes résolutions.

— Tu as perdu ton téléphone ? J’essaie de te joindre depuis que tu as atterri hier soir, envoie mon paternel en me rejoignant.

Mes vêtements trempés dégoulinent sur l’îlot pendant que je me sers un verre de vin, bien rempli. Est-ce que ce sera suffisant ? J’en doute.

— Oui, je l’ai perdu, je réponds sans le regarder.

J’avale deux grandes gorgées avant même de reposer la bouteille. Mon regard croise celui de mon père quand je baisse le verre. Il vise mon portable posé là et hausse les sourcils.

— Alors, tu n’avais pas envie de me parler, il déduit.

— Tu t’attendais à quoi, au juste ? Une carte pour la fête des pères ? j’envoie.

— Je n’ai jamais accordé d’importance à ce genre de choses.

*Je sais bien...* Je me souviens encore d’avoir retrouvé à la poubelle des dessins et des cadeaux que j’ai pu lui offrir quand j’étais enfant.

— Pourquoi tu es là ? je demande avant d’avaler une autre longue gorgée.

— Pour discuter avec mon fils que je n’ai pas vu depuis plusieurs mois. Je pensais que tu passerais au bureau. Au moins pour faire un point sur ton séjour à Londres.

Un petit rire m’échappe. *Pour discuter avec son fils... J’aurais tout entendu.*

— Mon assistante ne t’a pas fourni les comptes rendus de nos avancées ?

— Si, bien sûr...

Il lance un regard autour de lui. Qu’est-ce qu’il cherche ? Je le connais assez pour savoir qu’il ne se déplace jamais pour rien. Pas juste pour bavarder avec quelqu’un, en tout cas. Alors, quelle est la raison de sa venue au juste ?

— Qu’as-tu fait depuis ton retour ?

— J’ai dormi.

— Bien...

Un silence passe, et je vois à son regard qu'on arrive au moment où il va sortir ses cartes de sa manche. *Autant que je vide mon verre pour le remplir immédiatement !*

— Alors, tu as dû te faire voler ton portefeuille, parce qu'hier soir, une grosse somme en espèces a été retirée avec ta carte.

Je relève aussitôt le nez de mon verre. *Putain, c'est pas vrai !*

— Tu surveilles mes comptes ? j'envoie froidement.

— Sais-tu quelque chose à propos de cet argent ? il me demande en ignorant ma question.

— Non, puisque j'ai perdu mon portefeuille, je réplique.

Je sais ce qu'il fait. Il essaie de savoir si j'ai donné cet argent à Célia. Mon contrat me l'interdit.

— Tu dois faire opposition à tes comptes, dans ce cas-là. Pourquoi n'est-ce pas déjà fait ?

— Tu parles... Pour ce qu'il y a dessus... je ricane. Tu es déjà passé par là, c'est vide.

Je me sers un autre verre. *Cette bouteille ne suffira peut-être pas !*

— Comme tu surveilles mes comptes, je reprends, tu peux peut-être me dire si Célia a encaissé le chèque que je lui ai fait ! Et si ma fille et elle ne manquent de rien pendant que tu m'empêches d'être à ma place, avec elles.

Il tire une des chaises hautes de l'îlot de la cuisine et s'installe. *Alors c'est pour ça qu'il est là...*

— Je suis ici pour t'en parler, justement. Il semble qu'elle ait mis un bon moment avant de l'encaisser.

— Et ?

Je ne montre pas ce qui se passe en moi, mais je me questionne comme un dingue. Célia m'a dit ne plus avoir les trente mille dollars. Qu'est-ce qu'elle a bien pu foutre avec ? Sa poitrine semblait pourtant encore bien vraie.

— Et ce n'est pas sur son compte qu'a atterri l'argent, termine mon père.  
Du moins, ce n'est pas à son nom.

*Quoi ?* Je ne comprends pas ce qu'elle a fait.

Mon père ne dit plus rien. Il doit sonder mon expression, mais il est hors de question que je lui confie mes doutes, il en jouerait forcément. Alors, je fais comme toujours, je reste impassible.

— Qu'on en finisse, Roman, il annonce soudain.

Je relève le nez vers lui, mon verre dans une main et la bouteille dans l'autre. *Qu'est-ce qu'il va me sortir encore ?*

— Tu étais avec elle ? N'essaie pas de me faire croire que tu as dormi ! Tu as plus mauvaise mine qu'un camé. Peut-être que tu as recommencé, après tout ?

Je soupire en ricanant.

— N'importe quoi... Alors tu vas me faire des piquûres de rappel dès que tu en auras l'occasion ? Est-ce que tu y prends plaisir, au moins ? Parce que ça ne m'atteint plus ! Je me fous de savoir ce que tu penses de moi. Je n'attends plus ton approbation sur ma vie. En fait, tu pourrais arrêter d'être mon père que ça ne me ferait rien.

Il serre les dents pour seule réaction. Ça paraît peu, mais je sais que je viens de lui lancer une pique à la hauteur des siennes.

— Continue de faire le malin, il envoie en se levant. Je suis ici pour te donner un unique avertissement : j'espère que tu as bien profité du temps que tu as passé avec cette pauvre fille et sa progéniture, parce que tu as risqué gros pour ça. Ton contrat t'interdit de les approcher, et tu étais chez elle à peine ton vol avait atterri. Et comme si ça ne suffisait pas, tu lui as donné de l'argent. J'ai bien fait de prendre tes comptes en main. Tu lui aurais donné des parts de ma société aussi ?

*C'est une idée.*

— Tu me fais suivre par un de tes hommes ? je demande.

*Pourquoi laisser couler tout le reste ?*



— Absolument pas, les technologies d'aujourd'hui ne me demandent qu'un bon informaticien, si je veux savoir où tu te trouves. Note que je ne mets pas à exécution la sentence prévue au contrat que tu as signé en toute connaissance de cause. Je suis quelqu'un d'humain, après tout, et une erreur peut être pardonnée. Mais pas deux. C'est la première et la dernière fois, Roman.

Je respire, longuement. Il va beaucoup plus loin que je ne le pensais.

— Si ton but est que je te déteste, papa, tu y parviens très bien.

— Mon unique but est de te protéger, fils.

— Tu me laisserais être un bon père, dans ce cas-là...

— Peu importe ce que tu penses aujourd'hui, tu me remercieras plus tard.

Il est cinglé. Qui serait assez dingue pour être d'accord avec ça ? Qui serait heureux d'abandonner son enfant ?

— Tu envoies un message à cette fille, tu coupes les ponts définitivement et tu ne perds rien de plus. Pense aux conséquences du contrat. Que veux-tu ? il m'annonce.

L'ultimatum est clair. Il y a quelque temps, j'aurais hurlé, cassé ce qui me serait passé entre les mains, mais j'ai appris à apaiser mon esprit pour mieux contrôler le reste. Je reste immobile face à cet homme d'affaires qui n'est plus mon père. Il a tiré un trait là-dessus, j'aurais dû m'en rendre compte avant.

— Je te laisse réfléchir. Ton prochain vol est dans quelques heures.

— Mon prochain vol ? De quoi tu parles ?

— De ton départ pour Shanghai. Tu dois reprendre en main la filiale implantée là-bas, elle est en difficultés ces derniers mois.

— C'est non, je reviens à peine d'Europe !

— C'est toi qui vois. Tu connais les conséquences d'un tel choix... Il a tourné les talons sans attendre de réaction, et je replonge dans mon verre.

\*

\* \*

Je fixe l'écran avec une boule dans la gorge. Le SMS est écrit depuis une bonne demi-heure, mais je n'arrive pas à l'envoyer. Elle va me haïr. Elle ne va pas comprendre, et tout lui expliquer par téléphone me semble encore plus insurmontable.

Mon pouce frôle la touche qui ordonnera à mon cœur d'implorer.

Voilà, le message est parti. Il vient de réduire en cendres les heures passées avec Célia et Lou et de m'interdire tout retour à leurs côtés.

Je le relis, comme si j'avais besoin de souffrir autant que Célia quand elle l'aura découvert :

**\*\* Je suis désolé, mais je ne reviendrai pas. Prends soin de vous... \*\***

L'avion s'élance sur la piste l'instant suivant, m'éloignant d'elles encore une fois.

# 24

## CÉLIA

---

Un petit truc chaud et muni de griffes me tripote le nez. Aïe ! Lou est un bébé mutant ou quoi ? Elle pince super fort !

J'ouvre les yeux pour tomber sur ceux de ma fille. Elle m'observe en suçant son pouce d'une main et me torture de l'autre. Son tout petit bras est passé entre les barreaux de son lit à roulettes, que je tire toujours au plus près du mien la nuit. J'avais peur qu'elle ait du mal à dormir loin de moi, mais en fait, c'est moi qui semble le plus en manque.

— Coucou, Baby Random. Aujourd'hui, maman a 23 ans... je chuchote.

Elle me sourit comme si ça lui faisait plaisir de le savoir et attrape de nouveau mon nez dans sa minuscule main en gazouillant. Je n'ai pas besoin de plus pour mon anniversaire, juste elle et une nuit presque complète. Je ne me suis levée qu'une fois, et c'était juste parce qu'elle s'est mise à pleurer, elle n'a pas voulu manger.

Quand je songe que l'année dernière, à la même date, son père était chez moi, bourré, et me suppliait de dormir avec moi. Aujourd'hui, je suis maman d'un magnifique bébé, et il n'y a plus une trace de Roman dans ma vie. Juste un message, sans autre explication, et je ne l'ai plus revu.

Les jours qui viennent de passer ne sont pas venus à bout de ma peine. Mais je ne montre rien, je remonte la pente en silence, pour Lou. Pour qu'elle soit bien, parce qu'elle mérite que je me donne à fond.

Un coup plutôt violent vient percuter ma joue, me ramenant dans la réalité.

— Tu as raison, Baby ! Je ne dois pas me laisser aller à penser mais préparer ton biberon... J'ai bien compris le message, j'envoie en me levant.

J'ai hâte que Lou parle, parce que je cause toute seule tous les jours. *C'est inquiétant, non ?*

Elle me sourit. *Au moins, elle m'écoute !*

— Biberon, bain pour toi, douche pour moi, et tu sais où on va aujourd'hui ?

Elle gazouille.

— Au parc pour pique-niquer avec Léo et Yoni !

Un grand fracas se fait entendre sur le palier en dehors de l'appartement. Je sursaute en tournant toute mon attention vers la porte d'entrée. J'entends encore d'autres gros bruits comme ça. *Qu'est-ce qui se passe ?*

Je vais regarder par le judas en marchant sur la pointe des pieds. Quelqu'un est en train d'emménager dans mon ancien appartement. Le proprio est là, assis dans mon canapé toujours sur le palier.

Je l'écoute parler un instant à celle qui doit être sa nouvelle locataire. Il lui explique que l'ancienne résidente des lieux, soit moi, est partie du jour au lendemain. Il lui explique aussi qu'il a équipé l'appartement avec un lit, une armoire et une machine à laver, c'est pour ça que le loyer est plus cher. *Quel escroc !* Ce sont mes affaires dont il se sert comme plus-value...

\*

\*   \*

— Oh ! Viens voir tata, toi ! Mon Dieu, plus ça va, plus elle embellit, ta fille ! s'exclame Léo en prenant Lou dans ses bras.

Ma fille, fidèle à elle-même, sourit, toutes gencives dehors. C'est cool, la vie de bébé. On se chie dessus, pas de problème. On a faim, maman accourt. Les galères de thune et le stress du futur ? Connaît pas. *C'est officiel, je veux être un bébé !*

— Hey ! les filles ! fait Yoni de loin en lançant un frisbee à ses garçons.

Je le salue d'un grand signe de la main. Léo et moi restons à l'ombre d'un arbre avec les bébés.

*Ouf...* Lou me sauve de l'activité sport en famille. Il y a des bons côtés à être maman, tout compte fait.

— Alors, ce déménagement ? me demande Léo en secouant le biberon de son fils et pour revenir sur notre conversation au téléphone ce matin qui a été interrompue par deux bébés qui réclamaient notre attention immédiatement.

— M'en parle pas... J'en avais des courbatures ! Heureusement que j'avais cet appartement en face de chez moi. Je n'ai plus qu'à m'occuper du changement d'adresse, et on n'en parlera plus.

Je ne répète pas toute l'histoire de Mona, on a déjà eu l'occasion d'en parler.

Léo me sourit et hausse les sourcils.

— Mais tu te rends compte que c'est un truc de dingue ? elle demande.

Je hausse les épaules.

— C'est plutôt un coup à devenir dingue, oui !

— Et le flic qui t'appelle ? À qui ça arrive ce genre de trucs ?

— À Célia Fowell ! j'envoie, les pouces en l'air, en déclenchant nos rires. Je ne suis pas près d'oublier cette soirée-là... Le papa de Lou s'est pointé au pire moment.

Léo relève vite le nez de son fils, et son sourire s'échappe pour laisser ses lèvres former un « O » parfait.

— Son père ? Mais il n'était pas à Londres la dernière fois qu'on s'est

vues ? elle bafouille.

— Si, c'est ce que je croyais. Monsieur voyage, apparemment, je réplique.

Et visiblement, cette fois encore, il est parti loin. Parce que je n'ai pas revu de grosse berline noire en bas de chez moi.

Léo s'enflamme.

— Et qu'est-ce qu'il a fait ? Vous avez parlé ? Il s'est passé... un truc ? Il était comment ?

Je lève les mains pour la calmer. On échange un rire qui fait sursauter nos bébés respectifs. Qu'est-ce que je peux dire de ce moment ?

— C'était... étrange de l'avoir là. Il m'a aidée pour l'emménagement et il a acheté une chambre pour Lou. En fait, j'ai adoré qu'il soit là. Tu l'aurais vu avec elle, il avait l'air d'en avoir peur...

Léo m'observe avec un sourire attendri.

— Tu y tiens, à ce type, hein ?

— Si seulement je pouvais te dire non... Tout serait bien plus simple.

Un silence passe pendant lequel je cherche un peu de réconfort auprès de Lou qui gazouille gentiment à côté de moi. Observer les feuilles de l'arbre bouger au-dessus de nous semble lui plaire.

— Et tu penses quoi de ses sentiments à lui ?

*Très bonne question !* Je hausse les épaules pour éviter d'avoir à répondre.

Mon esprit reprend sa course infernale. Si Roman n'avait pas fui comme il l'a fait, j'aurais pu croire que ses sentiments étaient bien présents. Mais que penser maintenant ? Est-ce que je dois tirer un trait sur les petits regards qu'il me lançait en permanence, ce baiser et le reste ?

Léo, comme si elle devinait le fond de ma pensée, enchaîne :

— Peut-être qu'il a un peu peur de son rôle de père... Tu sais, les hommes réagissent parfois bizarrement !

— Ouais...

J'évite le regard désolé que m'envoie Léo pour ravalé la boule dans ma gorge.

C'est trop tard, les larmes me montent aux yeux.

— Hey ! Pleure pas ! Il prendra son rôle, laisse-lui du temps, OK ? elle me dit plus bas.

Je fais non de la tête. *Pourquoi il reviendrait maintenant ?* J'imagine qu'il sait ce qu'il fait, ou du moins, ce qu'il veut...

— Ouais, du temps... C'est ça qu'il faut, j'imagine.

— Il a payé une chambre au bébé, c'est un bon point, non ?

— Oui, mais ça ne nourrit pas et ne fabrique pas les couches non plus... je soupire en m'étalant à côté de Lou. Sans les aides et sans boulot, je ne sais pas comment je vais m'en sortir.

Aussitôt, Lou attrape mes cheveux pour tirer dessus.

— Yoni a besoin d'aide au stand de la marina. Si tu veux, tu vas bosser avec lui, et moi, je te garde la puce ! Ça te fera un peu d'argent.

C'est comme une illumination pour moi. Une facilité soudaine qui éclaire ma route. Et pour Léo, ça semble si naturel que je m'en veux de ne pas y avoir pensé moi-même. Je la vois presque avec un halo de lumière au-dessus de la tête. *Les anges gardiens existent donc quelque part !*

— Ce serait génial ! je lui lance en me tournant vers elle.

Elle me regarde, le sourire aux lèvres, mais je décèle comme une certaine peine sous-jacente dans son regard. C'est sûrement plutôt de la compassion. Enfin, j'espère. Manquerait plus que je lui fasse de la peine !

— Lou me connaît, en plus ! Bon, ce sera pas grand-chose. De quoi voir venir, quoi. Yoni ! Elle appelle plus fort.

Ce dernier laisse les garçons jouer entre eux et vient nous rejoindre au pas de course avant de se rouler littéralement sur le reste de la couverture par terre.

— Ces mômes ont trop d'énergie ! il râle.

— C'est toi qui les nourris... Il y a trop de vitamines dans les fruits,

envoie Léo.

Yoni fait mine de l'embrasser.

— Que me veux-tu, ma mie ? il demande en déclenchant nos rires.

— Je viens de te trouver ton employée pour cet été !

Il me regarde, comprend où veut en venir sa femme et se met à sourire.

— Génial ! On aura une rupture de stock de smoothies framboise ! il s'exclame.

On éclate de rire. Il y a des chances pour que je m'en mette plein le bide. Je vais peut-être me nourrir de ça plutôt que de m'emmerder à diversifier mon alimentation.

— Tu entends ça, Baby Lou ? Maman va travailler !

C'est un énorme soulagement. Même si je ne vais pas me faire un salaire de dingue, c'est parfait pour me remettre le pied à l'étrier. Et aussi pour commencer à me décoller de mon bébé. Un autre sentiment que le soulagement déboule dans mon esprit : la peur. J'angoisse à l'idée de me séparer de mon Baby Random. Mais il va bien falloir. Et puis, je la laisse en confiance à Léo.

\*

\* \*

Après une bonne partie de l'après-midi à jouer au parc avec les enfants, j'abandonne Léo et Yoni à l'entrée de celui-ci. Heureusement que j'ai cette super poussette, Lou est bien mieux là que contre moi en écharpe avec ce beau soleil.

Je traverse les rues en me sentant plus légère maintenant que je sais que mes semaines vont changer d'ici peu.

Après deux blocs, je m'apprête à en traverser un troisième, mais j'aperçois au loin un groupe de jeunes amassé au pied d'un immeuble. Je vois d'ici la fumée qui s'élève au-dessus d'eux, et le hip-hop me parvient sans peine. *Il ne manquerait plus que je me fasse racketter le peu que j'ai*



*encore...* Je fais demi-tour pour passer par un autre chemin. C'est plus long, mais je ne vais croiser que les vieux de la maison de retraite. Même s'il y en a qui sont un peu fous.

— Célia, attends ! j'entends.

Je regarde partout autour de moi quand je vois un des jeunes se démarquer du groupe que j'évite justement et courir vers moi. Avant que j'aie le temps de me décider à partir plus rapidement avec ma poussette, je reconnais le type qui arrive. C'est le caissier du supermarché. *Oh non !* Moi qui comptais ne jamais le recroiser après le soir où Roman s'est pointé et a payé mes courses...

— Célia, je n'étais pas sûr que c'était toi, il me dit, tout souriant.

— Tu aurais eu l'air con si ça avait été une autre...

Il rit.

— Ça va ? Tu n'es jamais revenue, j'ai cru que le mafieux t'avait fait du mal.

— Ça va... Oui, désolée pour ça... C'était... je m'interromps. Attends, quel mafieux ?

— Le type qui est venu ce soir-là, blindé... Et avec une tête de mafieux, il explique en vitesse.

*Roman...* C'est vrai qu'il n'inspire confiance qu'aux filles trop gentilles et sur les bancs, ce con.

Calvin se penche sur Lou, qui lui sourit.

— Je sais de qui elle tient ses yeux verts maintenant, il marmonne.

Je souris en fronçant les sourcils. Je n'ai qu'une envie, disparaître et qu'il me laisse en paix. Du coup, je profite du fait que le feu passe au vert pour les piétons pour avancer. Ce qui ne dérange pas le caissier puisqu'il me suit.

— Excuse-moi, c'est peut-être indiscret, mais c'était son père, c'est ça ? il insiste.

J'appuie sur le guidon de ma poussette pour passer le trottoir.

— Ouais... Je suis navrée, j'ai menti quand j'ai dit que je l'avais fait toute seule, ce bébé, j'envoie.

Encore une fois, il rit. Et me suit toujours.

— Putain, il a l'air plus blindé que Bill Gates, ce type !

— Ne te fie pas à son costume.

— Oh non ! Plutôt au gros billet qu'il a donné pour payer ! Je me demande juste pourquoi toi, tu galères, alors qu'il roule dans la dernière caisse en vogue. Il est dealer ou quoi ?

J'en lâche un petit ricanement. Impossible de cacher la richesse de Roman, ça saute aux yeux de tout le monde.

— Non, pas dealer... Il ne manquerait plus que ça, tiens, j'envoie.

Un silence passe.

— Et sinon... Le papa et toi, vous... Enfin... Vous êtes ensemble ?

*Ah ! nous y voilà !* Je lui lance un regard en biais. S'il n'est pas trop con, il va comprendre par lui-même

— Non, parce que si t'es dispo... on pourrait se voir un de ces quatre !

*Hors de question ! Ma vie est déjà assez compliquée sans que je fréquente un type qui traîne dans le pire quartier de Chicago pendant ses jours de repos.*

C'est ce que je suis censée lui dire tout de suite, mais je suis polie, alors je commence par sourire.

— Je crois que tu perds ton temps...

— Non, vraiment, tu me plais, et puis tu vois... on traîne dans le même coin ! C'est un signe, non ?

— Absolument pas ! j'envoie avec un petit rire.

Il me sourit et soupire.

J'ai mon immeuble en vue. *Désolée, Calvin, tu auras marché tout ça pour rien !*

— Bon, OK... Je crois que je suis en train de me prendre un beau râteau, non ?

— On dirait bien.

— Merci d’essayer de faire ça en douceur, en tout cas, il dit, toujours aussi souriant.

J’arrive enfin au pied de mon immeuble. Tiens, l’étiquette que j’ai collée sur la boîte aux lettres de Mona laisse un peu son nom apparaître parce qu’elle se décolle... Que dirait la petite vieille au sujet de ce caissier ? Qu’il ne vaut pas la peine de risquer de rompre mon contrat avec Roman Weiss. Elle aurait cent fois raison.

— Alors c’est ici que vous vivez toutes les deux ? demande Calvin en regardant l’immeuble. C’est pas le pire coin, c’est bien. Et puis, le papa doit venir souvent, non ?

— Oui, il est là très souvent. Ne t’inquiète pas pour nous, je réponds. Bon... Merci de nous avoir accompagnées. Elle va avoir faim, je ne dois pas traîner.

Il ne répond pas, probablement perdu dans ses pensées.

Je me prépare à monter la poussette dans les marches du perron.

— Attends, je... Je dois t’avouer un truc, Célia, il balance soudain.

J’arrête tout. Où est passé son fidèle sourire ? Et d’où sort cet air soudain soucieux ?

Toute mon attention se dirige sur lui. Je le vois hésitant et stressé d’un coup.

— Euh... je commence.

— J’ai pas été très honnête avec toi ! Je suis désolé, mais en réalité, je te connais déjà.

Je hausse les sourcils. *Qu’est-ce qu’il raconte ?*

— Tu es certain de ne pas te tromper de nana ? je demande.

Il secoue la tête rapidement, sûr de lui.

— Non, tu... La seule différence avec avant, c’est que tu n’as plus de bleus sur le visage, il lâche.

C’est comme une énième gifle de Nick. C’est douloureux de se prendre

ce genre de souvenirs sans y être préparée.

— Excuse-moi... J'ai connu le type avec qui tu étais avant et je suis bien content que tu ne sois plus avec. C'était un enculé, ce Nick.

— Pourquoi tu m'as parlé, alors ? Sérieusement, qu'est-ce qui cloche chez toi ? Tu te doutes bien que je ne veux plus avoir aucun lien avec ce dingue ! j'envoie, pleine de rage.

Une peur panique que Nick retrouve un chemin jusqu'à moi monte depuis mes entrailles. Et maintenant que Lou est là, j'ai peur pour deux.

— Oui, je suis désolé, je suis con... il soupire en se frottant le visage.

— Je te le fais pas dire.

— Ce connard a disparu du jour au lendemain avec... avec de la thune qu'on devait lui et moi à des types.

— J'en ai assez entendu. Les problèmes de Nick ne sont pas les miens, OK ? Tu te démerdes ! De mon côté, je n'ai plus de nouvelles. Je ne veux plus avoir affaire avec lui.

Silence.

— OK... Je comprends. Je voulais juste savoir si tu savais où il pouvait être. Je te laisse tranquille. Fais juste attention à toi... Les mecs ne lâchent pas l'affaire, et je ne veux pas que tu y sois mêlée.

Je hoche la tête en vitesse, attrape ma poussette et monte les marches.

— Je suis désolé, Célia... Mais si tu as des nouvelles de Ni...

— Je ne peux rien pour toi. Il ne fallait pas faire de business avec ce connard, je le coupe.

Il pince les lèvres, j'ouvre ma porte de hall et disparaiss en le laissant là. Voilà que je pense avancer dans mon propre marécage et que celui de Nick déboule pour m'enfoncer.

# 25

## CÉLIA

---

Le lundi suivant, je dois réveiller Lou pour nous préparer. Il faut que je prenne le métro aérien à 7 h 53 très précisément pour rejoindre le domicile de Léo et Yoni à l'autre bout de la ville.

Après une heure de course dans tout l'appartement pour ne rien oublier, je n'arrive pas vraiment à l'heure sur place. Mais quand on me connaît, dix minutes de retard alors que j'ai maintenant Lou à préparer aussi, ce n'est pas si mal. Je pense même être en avance dans mon retard.

Yoni ne m'en veut pas. En fait, il n'est absolument pas prêt à partir.

— Bois-toi un café tranquille ! T'es super en avance, non ? il m'envoie en passant dans l'entrée pour aller vers la salle de bain.

— Non, c'est toi qui es en retard, chéri ! Léo marmonne.

Il grogne en retour.

— Ne crie pas dès le matin, ma beauté.

On échange un petit regard amusé avec Léo. Est-ce qu'ils se rendent compte à quel point je pourrais les envier ? Leur couple est adorable. Jamais un mot plus haut que l'autre. Tout semble simple et évident. C'est ça, l'amour, non ?

Je laisse la poussette et prends Lou dans mes bras. Mon nez va dans son petit cou. Elle se crispe et se met à rire. C'est le plus beau son que j'aie pu entendre.

— Un thé ? me propose Léo.

— Oui, avec plaisir. Lou a mangé, elle a pris son bain aussi et sa couche est propre, pour l'instant, je dis.

— Oui, pour l'instant... Petite machine à caca ! elle lance, souriante, à Lou, qui répond en gazouillant joyeusement.

Très vite, on est installées dans la cuisine. Léo ferme les rideaux en râlant.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? je demande.

— Il y a un vieux pervers dans l'immeuble d'en face !

— Quoi ? Sérieusement ? Mais qu'est-ce qu'il peut bien mater de là-bas ?

— Va savoir ! L'autre soir, il a carrément pris une photo ! Avec le flash et tout. Les mecs, aujourd'hui... Yoni a voulu aller voir, mais il n'y avait plus personne.

*C'est dingue. Alors il y a encore plus louche que le caissier endetté ?*

On en parle un instant, puis Lou redevient le sujet principal. Léo capte tout de suite que je suis stressée, mais elle trouve les bons mots pour me faire comprendre que cette première journée sans moi se passera au mieux. Même si j'ai une totale confiance en elle, ce n'est pas facile pour autant. Si je suis ravie d'enfin retravailler, laisser Lou me brise le cœur et je lutte pour garder en moi mes larmes de crocodile.

— Bon, je crois que tu ne manqueras de rien. Et si t'as le moindre problème, tu m'appelles, hein ! je dis, hésitante, à Léo.

Elle me regarde avec compassion.

— Oui, ne t'inquiète pas. Et appelle-moi autant de fois que tu en auras besoin, d'accord ? Je sais ce que c'est. On ne peut pas s'arrêter d'être maman !

Elle n'aurait pas dû me dire ça, je vais l'appeler dès que je serai arrivée en bas de chez elle, puis une fois à la marina, dès ma première pause, et à midi...

Lou est dans ses bras. Je dépose un baiser sur le front de mon bébé. Comme si elle comprenait que quelque chose change, elle commence à pleurer. *Oh non...* Je ferme les yeux, mais les larmes viennent quand même. Je l'embrasse encore.

— Je reviens, ma puce... je chuchote.

Léo me fait un clin d'œil, et je file avant de ne plus y arriver du tout.

Les escaliers me laissent trop peu de temps pour me reprendre, d'autant plus que j'entends mon bébé pleurer plus haut.

Je déboule sur le trottoir en essuyant mes joues et je saute dans le fourgon où Yoni m'attend.

— Allez, respire ! Bob Marley disait... Euh... Il disait plein de trucs, tu vois, mais je m'en souviens pas. Bref... Je suis pas doué pour le réconfort, il dit en mettant le contact.

J'en lâche un rire qui me détend plus que j'aurais pu m'y attendre. Je souffle un bon coup. *Allez, Célia, sois forte !*

— Bob Marley ? Jamais entendu parler, je lâche. Et puis, il faut voir le positif : la couche pleine de merde de onze heures trente ne sera pas pour moi aujourd'hui, je marmonne.

Yoni explose de rire.

— Toujours voir le bon côté des choses !

On arrive à la marina après quinze minutes de bouchons. Le temps est superbe, et Yoni m'annonce qu'on ne va sûrement pas s'ennuyer. Tant mieux, peut-être que ça m'aidera à ne pas penser à Lou toutes les secondes.

J'envoie un SMS à Léo avant de descendre du fourgon. Elle me répond aussitôt que Lou ne pleure plus et qu'elle rit des conneries des fils de Yoni. Ça me tranquillise assez pour que j'attaque au mieux cette journée.

On ouvre le stand, j'installe les deux petites tables et les tabourets qui

vont avec là où Yoni les mettait quand j'étais enceinte. Puis il se fait un café et me tend un thé. *Voilà, j'y suis, ma première journée de travail depuis que je suis maman commence !*

\*  
\*   \*

Après une semaine épuisante de travail, je commence à prendre des automatismes.

— Bonjour, qu'est-ce que je vous sers ?

— Un smoothie vert, s'il vous plaît, me répond le client.

— Un grand ?

Il acquiesce.

— OK ! Ça arrive tout de suite. Quatre dollars, s'il vous plaît.

*Au secours !* On est en train de se prendre une rafale de clients. Il est dix heures trente tout juste, et ces affamés de smoothies viennent d'arriver en masse. Je n'ai même plus le temps de parler avec Yoni, qui, comme moi, doit transpirer. Je balance un regard autour de moi. Il est plus loin, en train de blablater avec un client déjà servi. Il s'occupe du SAV<sup>1</sup> ou quoi ? Je lâche un petit rire. Rapidement, j'attrape un grand gobelet et je le remplis avant de le tendre au client, avec paille et serviette. Ce dernier me donne l'appoint et s'en va.

Mes yeux se posent sur la prochaine personne dans la file d'attente quand je sens mon portable vibrer. *Merde ! Si c'était Léo pour Lou ?*

J'extirpe mon téléphone en disant bonjour. C'est bien un appel de Léo. J'entends la commande du client. Je tourne le dos pour préparer les trois smoothies demandés et je réponds en calant le portable entre mon oreille et mon épaule.

— Allô ?

— C'est nous ! Tout va bien, ne panique pas, maman ! Je t'envoie une photo, elle me dit aussitôt.

— Ah ! génial ! Merci beaucoup, Léo !



— Et toi, ça va ? Yoni ne se tourne pas trop les pouces, j’espère !

Je jette un œil sur Yoni. Il fume maintenant une clope en papotant avec un autre client.

— Non, il est à fond, t’inquiète, je réponds.

— Ouais, c’est ça ! elle rit. Frappe-le, s’il glande trop.

— Alors ça, ce n’est pas tombé dans l’oreille d’une sourde ! Merci, gros bisou à Lou.

Je jette le téléphone sur le plan de travail pour terminer ce que je suis en train de faire et je vais servir et encaisser. Mon regard se pose sur un groupe d’ados qui arrive. *Allez, Célia, tu vas peut-être perdre le petit bide que t’a laissé ta grossesse à courir comme ça !*

Ça me prend facile vingt minutes avant que tout le monde se décide et pour servir et encaisser. Ensuite, c’est plus calme.

Yoni décide de revenir sur le front à ce moment-là. J’en profite pour regarder mon portable. Léo m’a envoyé une photo de Lou et elle. Elles ont toutes les deux le sourire et les yeux brillants. Lou tend une main vers l’objectif, et son regard vert illumine le cliché tant il est beau. Ça me redonne le sourire.

Je glisse mon portable dans ma poche quand je vois un client du coin de l’œil.

— Bonjour, qu’est-ce que je vous sers ? je demande en attrapant déjà paille et serviette.

— Célia ?

*Oh ! Je connais cette voix !*

Je relève les yeux sur le client que je n’ai pas eu besoin de regarder pour savoir qui il est. Je me pare aussitôt d’un masque de surprise quand mon regard croise le sien.

— Oh ! Max, mais qu’est-ce que tu fais ici ? j’envoie tout naturellement.

*Bravo, Célia, tu mérites un oscar !*

— Je... je me balade, il répond, hésitant.

J’amorce un sourire parce que je ne sais pas quoi dire, mais je suis coupée dans mon élan.

— Chéri, tu prends quel parfum, toi ?

Une femme rousse vient lui prendre le bras, et je le vois se ratatiner sur lui-même, le regard fuyant. *OK... Garde ton masque, Célia !*

— Euh... Je ne sais pas, je... il bafouille en évitant mon regard.

La femme lève les yeux sur moi et me sourit très gentiment. Un silence s’installe, et elle regarde Max en attendant qu’il reprenne la parole, mais rien ne vient.

— Je vous conseille celui à la framboise, je place avec un sourire que je puise dans mes réserves pour les moments de solitude.

*Max n’est pas gêné, il est pire !* Bizarrement, je le suis moins que lui. Ce n’est pas agréable qu’il soit là sous mon nez avec une autre, certes, mais pas aussi difficile que ce que j’aurais pu croire. Je pourrais presque être contente pour lui.

— Allons-y pour la framboise ! me dit la rousse, toute souriante.

— En petit ? Moyen ? Grand ? j’ajoute, aimable.

Max évite mon regard. Ça, par contre, ça me fait mal. Qu’est-ce qu’il a qui va de travers ? Tout était clair entre nous, aux dernières nouvelles !

— Euh... En grand, chéri ? elle lui demande.

— Oui, grand, c’est bien...

Je souris et je vais remplir les verres avant de revenir les poser devant eux. *Bravo à moi-même, je n’ai pas craché dedans !* Enfin, j’ai quand même oublié de respirer depuis qu’ils sont là. Je reprends alors mon souffle aussi discrètement que possible.

— Huit dollars, s’il vous plaît.

Max me tend un billet de dix. Non, il le jette dans ma direction, en fait. Ça m’énerve tellement que je le froisse et le balance en boule dans le tiroir-caisse. Je saurai que c’est le sien.

— Ça va, Célia ? Tu t'en sors ? me lance Yoni en passant derrière moi.

Il s'arrête en regardant Max qui relève la tête, l'air étonné.

— Hey ! Je te connais, toi ! C'est toi qui m'as annoncé que Célia avait accouché ! il ajoute en mettant les pieds dans le plat.

*Du Yoni tout craché ! C'est assez divertissant, même si j'aurais préféré ne pas voir le visage de la rousse s'effriter sous nos yeux. Oups, tout ne semble pas OK...*

— Ah... ah oui, répond Max avec un sourire plus forcé que jamais.

— Et alors, tu l'as vue, la petite ? Elle est magnifique ! Les mêmes cheveux bruns que sa mère mais de grands yeux verts. C'est une beauté ! Yoni surenchérit avec un grand sourire.

*Super-Yoni en action... Mais ça suffit maintenant, pose ta cape ! Laisse-les partir, qu'on en finisse.*

— Euh non... je ne l'ai pas encore vue, répond Max.

La femme à côté de lui pâlit à vue d'œil. Je leur rends la monnaie en souriant, mais cette fois, mon visage me tire comme s'il était scotché de tous les côtés. Je crois que c'était le dernier sourire de ma réserve d'urgence. Il y a clairement un malaise, et l'air devient soudain irrespirable.

— Tu es Célia ? *La* Célia ? me demande la rousse brusquement.

*OK, je crois que c'est le moment d'assumer. Assumer quoi, d'ailleurs ? Et pourquoi elle me fixe salement comme ça ? On croirait que j'ai de la merde sur le front.*

Je lui rends son regard.

— Parce qu'il y a *une* Célia ? je demande.

Elle ouvre la bouche, la referme puis se reprend en se redressant un peu. Cherche pas, madame, dans cette guitoune, je serai plus grande que toi, même en pliant les genoux.

— Oui, il y a la Célia qui a travaillé dans le café de mon mari et qui a aussi, accessoirement, été sa maîtresse durant plusieurs mois.

Je hausse un sourcil. Yoni s'immobilise, et Max prend une grande inspiration en fermant les yeux avant de jeter un coup d'œil en coin sur la femme rousse. *Tu sais quoi, la rouquine, je ne vais pas me laisser impressionner !* Je ne suis pas passée par tout ça pour que tu me rabaisses aussi simplement.

— Ah ! cette Célia-là ? Celle qui habitait quasiment avec Max et qui s'est envoyée en l'air avec lui dans chaque pièce de sa maison ? Alors, oui, je suis cette Célia-là ! je réplique en provoquant un silence. Quoi que, Max, on avait fait la cuisine ? Je ne sais plus. Ah non ! Ça, c'était avec Roman.

*Oups !* Cette dernière phrase ne me met pas en valeur... Mais mon objectif est atteint. Vu la tronche de Max, le message est bien passé : je les emmerde, lui en premier.

*Alors comme ça, sa femme est toujours sa femme ?*

Elle tourne justement la tête vers son mari. Soit l'enfoiré qui m'avait dit être seul ne l'était pas, soit il faut qu'on m'explique comment ils ont pu se rabibocher alors que tout semblait fini entre eux. En même temps, elle n'était pas chez elle. Ou elle était très discrète, parce que j'en ai passé, des semaines chez lui, avant l'annonce de la grossesse.

Je pousse les grands gobelets vers eux et accroche un nouveau sourire sur mon visage.

— En vous souhaitant une bonne journée !

La rousse me lance un regard noir et tourne les talons sans un mot et sans son verre.

Célia, dix points d'un coup. Rousse, zéro.

Max reste devant moi et prend les verres doucement. Il relève les yeux et les plante dans les miens.

— Tu fais chier, Célia !

— Mais je t'en prie, Max.

— Tu as toujours le même numéro ?

*Quoi ?*

— Et ta sœur ? Elle a toujours le même numéro ? je réplique.

Il me fusille du regard.

— Ce n'est pas ce que tu crois ! Je t'appelle ce soir.

— Va te faire foutre !

Si j'ai bien compris, j'étais donc la maîtresse de Max. Sa pute de maîtresse enceinte. Ça, ça fait mal. Très mal.

Un autre client se pointe. Yoni me pousse.

— Y a un banc derrière, fume-toi une clope, ma grande, il me souffle.

*Oui, une clope, tiens ! Ça faisait longtemps ! Mais partout sauf sur un banc, ne mélangeons pas tout.*

---

1. Service après-vente.

La clope m'écœure, mais ce n'est pas pire que le comportement de Max. Max le Français. Max le Connard. Max le Mec marié. J'ai limite envie de la jouer mélodramatique et de fondre en larmes contre le premier inconnu qui passe en frappant du poing et en pleurant un désarticulé « Quel salauuuuuuuuud ! ». Mais honnêtement, Max ne mérite pas que je lâche une seule larme pour lui. Et puis, merde, je suis Célia Fowell, fraîchement super maman, fraîchement vendeuse de smoothies et fraîchement dégoûtée par tout ce qui porte une paire de boules et un pénis. Entre Roman et Max, je suis servie !

Je balance la clope à moitié fumée plus loin et je retourne bosser. Si je croise encore un ex aujourd'hui, je déménage dans une autre ville.

Le reste de la journée passe, lentement. Cette rencontre inopinée tourne en boucle dans mon crâne, même si j'essaie de me persuader qu'elle ne m'atteint pas. Max m'a menti, OK. Ça m'apprendra à ne pas m'écouter. J'étais sûre que sortir avec un Français était un mauvais plan.

Je reprends mon souffle entre deux clients. *Laisse tomber, Célia... Ce n'est qu'une déception parmi tant d'autres !*

Je me replonge dans le boulot pour les deux heures qui restent. Ça ne sert à rien de rejouer la scène encore et encore. Je n'ai qu'une hâte : retrouver Lou !

\*  
\*   \*

Quand je pousse la porte de l'appartement de Léo et Yoni, mon cœur se serre en entendant ma fille rire aux éclats. Je n'ai pas de mari, moi, mais j'ai Lou. Et elle suffit à me redonner le sourire.

J'entre et, comme une mère désespérée de voir que son bébé s'en sort très bien sans elle, je me jette sur elle et la prends dans mes bras. Tant pis si j'interromps les cabrioles d'un des fils de Yoni, elle m'a vraiment manqué aujourd'hui. Je la serre contre moi comme si ça faisait des semaines que je ne l'avais pas vue. C'est n'importe quoi, je m'en rends compte, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— On dirait qu'une certaine fabrique à caca a manqué à sa maman... Léo rit.

Je me marre aussi. *Je suis atteinte, sérieux. Totalement accro à ma fille.*

— Grave ! J'ai croisé trop de gens bizarres toute la journée ! Ça me fait du bien de voir un truc que j'ai fait moi-même et qui est aussi parfait, je lance en la regardant.

Lou me regarde avec ses grands yeux verts. Sa petite main vient me toucher le visage. Je me prépare mentalement à être encore balafrée par ses petits ongles crochus, mais non. J'attrape ses mini-phalanges pour voir ça de plus près. Léo lui a coupé les ongles ? *Oh merci !*

Elle avait à peine quelques semaines quand j'ai dû aller sur YouTube chercher un tutoriel pour savoir comment m'y prendre pour réaliser cette opération délicate. Et le pire, c'est que ça existe ! Perdu entre « Comment couper les ongles de son chat ? » et « Les ongles les plus moches du monde ! ». Bien évidemment, j'ai d'abord regardé « Les ongles les plus

moches du monde ! » et je confirme, ils étaient hideux. Puis, enfin, j'ai maté le bon tutoriel. Même avec ça et toute la patience de la galaxie, Lou hurlant dans mes oreilles, je n'ai pas abouti à grand-chose.

— Ah oui, elle m'a griffée aujourd'hui, alors je lui ai coupé pendant la sieste... Léo me souffle.

— Pendant la sieste... Mais putain, pourquoi je n'y ai pas pensé ? je ronchonne.

Léo se met à rire.

— Panique pas, on m'a filé le tuyau un jour !

On part dans un rire, et Lou nous accompagne. *Ça te fait rire, démon ? On en reparlera quand tu voudras jouer à la poupée avec moi, je hurlerai aussi quand tu te pointeras avec le vernis à ongle !*

— En tout cas, elle a été adorable. J'ai rarement vu un bébé aussi calme, Léo ajoute.

Je la remercie. Lou a l'air d'être de super humeur, c'est génial de la voir aussi souriante. Léo m'explique qu'elle a bien mangé aujourd'hui, qu'elle aime mieux son biberon que les tests de compotes, et que les cuillères ne sont pas ses copines. *Eh bah, ça promet, tiens...*

Dix minutes plus tard, je suis dans le métro avec tout mon fatras de « Je transporte un bébé et je galère ». J'aimerais que ma fiente mobile soit encore de ce monde, ça m'aurait bien aidée. Mais non. Et je n'ai pas de siège-auto, de toute façon. Alors la poussette et moi restons les meilleures amies du monde.

J'installe Lou tout près de moi dans le wagon. Après un moment, elle semble s'emmerder sévère et s'affaire à vouloir manger un de mes doigts. Elle n'a pas de dents, mais j'ai déjà testé, ça fait quand même mal.

Je la détache et la prends contre moi. De ce nouveau point de vue, elle change vite de cible. Elle finit par attraper une mèche de mes cheveux pour tirer dessus comme si ça allait faire tomber des biberons. Comme rien ne vient, elle passe ses petits doigts dedans et tire dessus pour les mettre à la



bouche, mais mes cheveux ne sont pas assez longs, alors je me retrouve la tête penchée avec une Lou à la bouche grande ouverte juste là, les yeux louchant sur sa main, et une douleur aiguë dans le crâne parce qu'elle tire comme une dingue.

Arrivée chez moi, il est l'heure de donner à manger à Lou. J'allume les lumières de la pièce principale et je donne à mon Baby Random plusieurs jouets pour qu'elle patiente pendant que je prépare le dîner. Biberon pour elle, lasagnes surgelées pour moi.

Quand je pose enfin mon cul pour lui donner son repas, la fatigue m'assaille. Cette journée m'a épuisée.

Lou s'endort avant la fin de son repas. Je la change rapidement et je vais la coucher dans son petit lit.

Je file me prendre une douche.

Au moment où je ressors, mon portable hurle dans tout l'appartement. *Mais qui est le con qui m'appelle à cette heure-là ?*

J'aperçois l'horloge du coin de l'œil. *Ah mince, il n'est que vingt heures !* Le pire, c'est que j'allais aller me coucher, là.

Je vais vite m'emparer de mon portable avant que ça ne réveille Lou. Quand l'écran atteint mes yeux, je raccroche sans réfléchir. C'est Max qui veut certainement m'embrouiller pour tout à l'heure. *Il peut toujours courir pour que je lui réponde !*

Je soupire, regarde encore l'écran comme si ça pouvait m'aider. Je finis par reposer le téléphone, mais ça sonne de nouveau. Même chose : je raccroche, et cette fois, je le mets sur vibreur.

\*

\* \*

Ce connard m'a tellement mis les nerfs que je me retrouve à faire la vaisselle pour me détendre. *Décidément, il me fera chier jusqu'au bout !*

Je pose la dernière assiette sur l'égouttoir et je vais me chercher un gilet. J'ai froid. Une fois chose faite, je vais me blottir dans le canapé devant la télé. Je finis par m'allonger pour suivre l'épisode de *New York, section criminelle*. Ça me rappelle des souvenirs, Mona adorait cette série, et on la regardait souvent ensemble.

Je lève les yeux vers son fauteuil que j'ai gardé. Il est toujours à la même place, à côté du canapé. Elle me manque encore trop pour que les larmes ne montent pas immédiatement à mes yeux. En plus de me sentir seule, je dois gérer son absence... *Allez, reprends-toi, bécasse !* je l'entends me dire. Je sais qu'elle m'insulterait si elle me voyait comme ça.

Je bondis du canapé comme un chat sauvage quand des coups retentissent à la porte de l'appartement. *Ne me dites pas que...*

En trois grandes enjambées, j'ai l'œil sur le judas. C'est bien ce que je pensais : Max !

— Célia ! Ouvre !

Je reste cachée derrière ma porte close tandis que lui frappe encore une fois.

— Tu peux toujours courir, Max... je chuchote pour moi-même.

Il frappe encore, plus bruyamment. *Cet imbécile va réveiller Lou !*

*Eh merde, trop tard !* Je l'entends qui couine dans la chambre.

De nouveaux coups se font entendre.

— Célia !

*Raah ! Mais il fait chier, ce con !*

Je me fige, attendant de savoir si Lou va se rendormir, mais elle se met à hurler. *Je vais me le faire ! Est-ce qu'il sait la galère que c'est d'avoir le calme avec un bébé ?*

La maman révoltée que je suis ouvre la porte avec force et le fusille du regard.

— Voilà ! Tu as gagné, tu l'as réveillée ! je lance.

Il se fige net et recule comme si je pointais un fusil à pompe devant son nez.

— Tu veux quoi, à la fin ? j'ajoute.

Dans mon dos, Lou ne se calme pas. Je tourne aussitôt les talons pour aller la chercher.

— Euh... Je peux entrer ? Max marmonne dans mon dos.

— Bah oui, maintenant que tu es là !

Je retrouve une Lou rouge comme une tomate. Les poings fermés, les sourcils froncés et les jambes tendues. Mon Baby Random est vraiment très en colère. Je l'attrape pour la bercer contre moi avant qu'elle n'explose et qu'elle ne répande du ketchup partout sur les murs. Elle se calme, et moi, c'est l'odeur dans sa couche qui me calme. Eh bah, c'est officiel, Max fait chier ma fille, et dans le sens littéral du terme.

Je retourne dans le salon, le Français est planté dans l'entrée, comme un type qui ne sait pas trop comment s'y prendre. Il me ferait presque de la peine, si sa bonne femme ne m'avait pas rabaissée comme elle l'a fait tout à l'heure.

— J'ai frappé en face d'abord... il dit tout bas.

— Hmm. Ferme la porte, s'il te plaît, je lâche.

Il s'active à m'obéir. *Eh bah... Si c'est pas la réaction d'un mec qui a merdé, ça...*

Je dépose Lou sur la serviette posée sur la table basse. J'ai encore du mal à me faire à l'idée que j'ai une pièce juste pour elle.

Max s'approche avec la bouche entrouverte, les yeux rivés sur Lou qui râle.

J'attrape une couche propre, et mes gestes automatisés font le reste tout seuls. Max reste silencieux non loin de là, les bras dans le dos. On croirait que c'est la première fois qu'il voit un bébé. Lou le regarde, d'ailleurs, comme si c'était la première fois qu'elle voyait un autre être humain que moi. *Tu me diras, elle n'a pas vu grand monde jusque-là !*

— Elle... Elle ressemble beaucoup à son père... il marmonne.

Je fronce les sourcils en déboutonnant le body.

— Et je dois le prendre comment ? je demande.

— Ah ! Euh... comme un compliment ! Elle est... vraiment belle, comme sa mère...

Je détourne vite le regard. *Merde, je ne l'ai pas vu venir !* En plus, il a chuchoté la fin de sa phrase, comme s'il ne voulait pas la laisser sortir.

Je secoue la tête et me concentre sur Lou qui vient d'attraper sa couche propre pour l'examiner sous tous les angles. À mon avis, elle envisage de la mettre à la bouche.

J'ouvre la couche qui trône sur son petit cul et...

— Oh mon Dieu ! Mais qu'est-ce que tu lui donnes à manger ? s'exclame Max en reculant de deux bons pas.

Apparemment, ça semble plaire à Lou parce qu'elle explose de rire en le regardant. Il a une main sur le nez. Le rire de ma fille attire automatiquement le mien. Merde, c'est vrai qu'elle a particulièrement le cul pourri, ce soir. Ça doit être les compotes de Léo.

— On dirait qu'elle ne digère pas très bien les compotes de sa nounou... je fais.

— Putain, elle est trop mignonne pour sortir un truc pareil, lance Max, la voix obstruée par sa main.

J'explose de rire en m'activant pour la nettoyer. On est tous les deux, olfactivement parlant, soulagés quand je plie la couche sale et que je l'enfonce dans la petite poubelle à côté de la table. Max a au moins un point commun avec Roman...

— C'est bon ? il demande.

Je me surprends à glousser.

— Ouais, la petite Lou est toute propre, je réponds en soulevant la chose qui me sert de bébé.

Elle rit et m'attrape le nez.

— Oui, tu puais, Baby !

J'essaie de lui manger les mains, et elle se marre encore plus. Je crois que l'entendre rire me ferait même oublier le reste du monde.

Sans un mot de plus, je disparaissais dans la chambre pour la recoucher. Elle ronchonne un peu mais dès que son doudou est près de sa tête, elle l'attrape et se calme. Elle va vite se rendormir.

Je ressors de la chambre en marche arrière pour lui faire un dernier coucou avant de pousser la porte. Quelle débile je fais ! Mais peu importe, j'ai le droit d'être gaga avec mon bébé. J'ai même le droit d'être Lady Gaga avec mon bébé, si je veux !

Je fais demi-tour, Max m'observe avec un drôle d'air. *Bon, maintenant qu'il est là, autant entrer dans le vif du sujet !*

— Alors ? je demande.

Il secoue la tête comme s'il se reconnectait au présent.

— Alors quoi ?

*Alors, t'es un gros connard ou pas ? Et moi une pauvre fille ou non ?*

— Ta femme, des smoothies et ma fierté, ça ne te dit rien ? je lance.

Je vais à la cuisine. *Un thé me réchauffera, ou je m'en servirai pour lui brûler le visage si ce qu'il dit ne me plaît pas.* D'ailleurs, il me suit, sans savoir quel est mon plan de secours.

— C'est juste un gros malentendu... il soupire dans mon dos.

J'attrape une tasse.

— Du thé ? je demande sans me retourner.

— Non, merci... Célia, je te jure que jamais, pas à un seul instant, tu n'as été ma maîtresse... Je... suis désolé que ma femme t'ait mise si mal à l'aise, mais tu n'étais pas obligée de balancer qu'on avait baisé dans toutes les pièces de la maison... Elle a passé l'après-midi à tout désinfecter...

Je lâche un ricanement. *Bien fait pour sa gueule !*

Je remplis ma tasse d'eau et je la glisse dans le micro-ondes puis je me tourne doucement vers lui.

— Je suis pas une... Enfin, merde, t'as bien vu comment elle me

regardait, j'ai réagi normalement. Et puis, j'y suis pour rien si tu as fait n'importe quoi, Max.

Il serre les dents et baisse les yeux. C'est moi ou il est encore plus musclé qu'avant ? *Non, non, stop ! N'importe quoi, Célia ! Avec lui, c'est mort de chez mort, et même décomposé, en poussière. Enterré, disparu, oublié.*

— Elle m'avait quitté et... toi... *Ah d'accord, c'est encore pire que ce que je pensais...* Il ouvre la bouche pour continuer, mais je le coupe.

— Et moi, j'étais baisable, alors tu t'es dit : « Tiens, en attendant que ma femme revienne, je vais me taper Célia ! »

— Non, putain ! il réplique aussitôt en s'approchant d'un pas. Célia, je ne veux pas revenir là-dessus, bordel, mais crois-moi, à aucun moment je n'ai pris à la légère notre relation. J'ai juste...

Il s'arrête encore, comme s'il cherchait ses mots.

— T'as juste pris du bon temps... Dire que je m'en voulais de t'avoir fait autant de mal avec mon bébé... Si j'avais su, j'aurais plus dormi pendant ma grossesse et moins pleuré.

Il me fusille du regard, et un silence se fait. Le micro-ondes sonne plusieurs fois.

Je tourne le dos à Max pour récupérer ma tasse. Je l'entends soupirer.

— Qu'est-ce que je peux dire pour que tu me crois ?

*Aucune idée...* Mon cœur s'écrase quand même dans ma poitrine, et des sentiments que je pensais morts depuis un moment reviennent me faire mal. Certes, c'est juste le souvenir de ce que j'ai pu ressentir pour Max avant que tout ne parte de travers, mais c'est douloureux tout de même de voir tout ce gâchis.

— Célia...

Il me supplie presque de l'aider.

J'attrape le sachet de thé et le trempe dans l'eau fumante sans me retourner.

— Je... J'étais amoureux de toi, putain !

*Aïe ! Une boule se forme dans ma gorge. Autant que je ne dise rien...*

— Et je le suis toujours, il termine.

*Voilà le coup fatal !* Une larme coule sur ma joue. Pourquoi ? En l'honneur de tous ces sentiments gâchés et perdus.

Je l'entends soupirer dans mon dos. Je ne dis rien, je ne peux pas. J'essuie ma joue.

— Rien n'est simple pour moi non plus... il commence. Et je ne veux pas qu'en plus tu penses que j'ai été le pire des enfoirés avec toi ! Parce que c'est loin d'être le cas. Tu as fait partie de ma vie comme personne et... je ne regrette pas une seconde d'avoir fait partie de la tienne, même si c'était trop court...

— Baisse d'un ton, tu vas encore réveiller ma fille.

C'est tout ce qui sort d'entre mes lèvres. Il me parle de choses importantes pour que je puisse faire le deuil de notre histoire, et moi, je pense à Lou qui dort. Est-ce que je suis devenue insensible ?

— Pardon, je...

— Ce que tu dis n'a aucun sens, tu t'en rends compte ? j'envoie plus froidement.

*Pourquoi se remettre avec elle s'il est amoureux de moi ?*

— Quoi ?

— Alors, tu t'es remis avec ta femme, et c'est tant mieux pour vous. Mais tu te pointes chez ton ex-maîtresse pour lui avouer que t'es encore amoureux ? Tu ne vois rien qui cloche, là ? Pourquoi te remettre avec elle, dans ce cas-là ? T'en as pas marre de faire n'importe quoi ?

Il ouvre la bouche, la referme et prend de l'air.

— Tu... tu ne voulais pas de moi... Elle est revenue, et j'ai décidé de me laisser porter. Juste pour être heureux à nouveau.

Je fronce les sourcils.

— Pourquoi elle pense que je suis la salope de l'histoire ? Cet après-midi, ta femme a sali ma réputation, Max. Et tu n'imagines pas à quel point ça m'a



blessée.

— Si, je comprends et...

La vibration de mon portable sur la table basse lui coupe la parole. Je laisse ma tasse fumante en plan pour aller voir de quoi il s'agit.

Quand je me pointe, je n'ai même pas besoin de prendre l'appareil pour voir qui m'appelle. Tout mon corps s'arrête et, encore une fois, mon cœur se ratatine jusqu'à presque disparaître. *Non... Ce n'est pas possible !*

Je reçois un appel de « Daddy Random », alias Roman Weiss. Le portable s'arrête de vibrer, et l'écran s'éteint. Mais ça ne m'apporte aucun soulagement.

— Je... vais y aller, OK ? glisse Max dans mon dos.

Je me redresse pour le regarder.

— Ça va ? il me demande.

J'ai dû changer de couleur. Autant Max me fait rougir de colère, autant Roman a dû me faire pâlir à vitesse grand V.

— Ouais...

Le portable vibre encore, et je constate alors un phénomène étrange : les téléphones vibrent toujours plus longtemps quand on ne veut pas répondre. Lorsqu'on voudrait répondre et qu'on est loin, ça sonne trois secondes, et quand on veut filtrer les appels, ça dure cinq longues minutes.

Quelques instants de calvaire plus tard, j'ai deux appels en absence de Daddy Random. Je songe soudain qu'il est peut-être lui aussi devant ma porte.

Je traverse la salle et je vais vérifier à l'œil-de-bœuf : personne sur le palier, à part mon vieux canapé qui vit là maintenant et prend presque toute la place. Max m'observe en silence. Je vais aussi regarder par la fenêtre : pas de grosse berline noire aux vitres teintées garée dans la rue. *On se calme, tout va bien. Ces deux appels n'étaient qu'un hasard.*

— Célia ? appelle Max.

— Excuse-moi, rien qu'un petit coup de stress...

Je vais attraper mon portable qui vibre encore, mais pour un simple message cette fois.

— Bon... J'y vais, me coupe Max.

— OK...

Je laisse de côté le téléphone pour le regarder. Mauvaise idée, son regard triste me retourne le bide. Il vient de me faire une nouvelle déclaration, et je n'ai pas réagi. Encore une fois. Je n'y arrive pas.

Il finit par tourner les talons. Sa grande carrure va ouvrir la porte, et je le suis de près.

Il s'arrête sur le palier et se tourne vers moi. La seconde suivante, il me serre contre lui. Là non plus, je n'arrive pas à réagir.

— Prends soin de toi et de ton bébé, OK ? il me chuchote à l'oreille.

Il se redresse et coupe le lien tactile entre nous avec un malaise étouffant.

— Je suis content que tu sois avec elle et... tu es une maman parfaite, n'en doute pas.

Je retiens la boule dans ma gorge. Son portable sonne. Il le cherche dans ses poches, alors j'en profite pour regarder le mien. J'ouvre le SMS que j'ai reçu. Envoyé par Roman, bien sûr.

**\*\* Je vais te rappeler une dernière fois pour que tu me dises qui est le type qui est chez toi en ce moment. Je te conseille de répondre, Célia. \*\***

Mon cœur loupe plusieurs marches et dégringole jusque dans mes talons.  
*Mais comment il sait ça ?*

## 28

### CÉLIA

---

Le regard figé sur mon écran, je lis et relis à toute vitesse le SMS de Roman. *Célia, reste zen surtout !*

— Euh... Je dois vraiment y aller, marmonne Max.

Je me reconnecte plus vite que mon ombre à la réalité. *Oui, oui, dégage, avant que l'autre ne se pointe !* Je ne suis pas du tout prête et je pense que je ne le serai jamais pour un affrontement ultime, en mode triangle des Bermudes : Roman, Célia, Max et, en son centre, une Lou remplisseuse de couches...

— Ouais... À bientôt, alors... je marmonne en essayant de regarder plus bas dans les escaliers.

Max suit mon regard. *Si Roman se pointe, on est mal...*

D'ailleurs, mon portable vibre de nouveau dans ma paume. Oh non ! Je le sens mal, très mal même. *Il m'appelle encore ?*

Max regarde l'appareil en fronçant les sourcils.

— Réponds, il dit. Je dois filer...

Il force un sourire à s'afficher sur son visage et s'en va rapidement.

*Et s'ils se croisent en bas, je fais quoi ?* Je n'ai rien à me reprocher, mais je ne suis pas assez forte pour les avoir tous les deux ici.

Je fais glisser le téléphone vert sur l'écran tactile et je porte l'appareil à mon oreille en fermant ma porte. *Comment sait-il que j'avais du monde chez moi ?*

— Quoi ? je lance froidement.

— Célia.

Sa voix résonne dans mon crâne. Je serre les dents pour retenir mes larmes. Cette action n'a aucun sens, mais si ça fonctionne, tant mieux. Roman ne mérite pas que mon cœur s'affole comme ça pour lui... Mais tant que mon cerveau et ma raison restent en état de marche, tout ira bien.

— Qui est chez toi ? il demande aussitôt sur un ton glacial.

— Pardon ? Comment tu sais qu'il y a quelqu'un chez moi ?

— Je le sais, c'est tout ! Mais il me manque une information. Qui est-ce, Célia ?

Je soupire. Hors de question que je lui dise que c'est Max. On ne remue pas un couteau plein d'huile dans une plaie en feu ! Bref, en gros, on ne jette pas d'huile sur le feu, et on ne remue pas le couteau dans la plaie. Roman est le couteau, Max, l'huile, et moi... la plaie.

— Célia...

*Ça sonne comme une menace ou je rêve ?* Que va-t-il faire si je ne réponds pas ? Me gronder ?

— Tu sais que tu es bien trop riche pour être un psychopathe voyeur ? j'envoie.

*Oups, voilà que je parle sans réfléchir !* Il rit. *Il rit ?*

Je vais encore regarder par la fenêtre. Toujours personne. La rue est déserte.

— Être fou, ça n'a pas de prix, réplique le millionnaire.

Je ne peux retenir un sourire. Il a raison, même le plus fauché des types peut être un grand malade du contrôle, comme lui.

— Tu souris... il souffle.

Quoi ? Je tire les rideaux devant moi avec force et je vais faire pareil avec l'autre fenêtre.

— Non. Certainement pas. Bon, à part ça, tu ne demandes pas de nouvelles de ton enfant ? je rétorque.

Silence radio. *D'accord...*

— Allô ? je finis par demander.

— Qui est chez toi ? il lâche froidement.

— Lou ! Tu sais, ton bébé, qui dort paisiblement, mais tu t'en fous, on dirait...

— Célia... il soupire. C'est qui, ce type ?

— J'ai une vie privée, et rien dans le contrat que tu m'as fait signer ne m'oblige à t'en parler, Roman.

— Je vais faire modifier ce contrat immédiatement, il réplique du tac au tac. Célia, je suis sur un autre continent. Donc trop loin pour venir. Mais si je le pouvais, crois-moi, je serais devant toi. Dis-moi qui est chez toi, bordel !

Ça y est, il m'énerve ! Pour qui il se prend ? Et c'est quoi, cette menace pourrie de faire modifier le contrat. Et encore plus rageant, Monsieur est trop loin pour être là ! *Si tu le voulais, tu serais là, avec nous, abruti !*

Je prends une grande inspiration avant de répondre.

— Ne m'appelle plus pour me dire des conneries pareilles, s'il te plaît ! Tu viendrais vraiment ? Ou le bébé dont *je* m'occupe H24 te fout trop les jetons ? La dernière fois que tu es venu, tu as réussi à me prouver que tu n'es toujours pas à la hauteur, alors occupe-toi juste de ta petite personne plutôt que d'essayer de contrôler le peu de vie qu'il me reste !

*Non, Célia, ne pleure pas ! C'est bien fait pour sa gueule ! Il mérite de se prendre tout ça en pleine face. Aux dernières nouvelles, c'est toi qui galères, pas lui !*

— Tu ne sais pas ce que je suis en train de faire pour pouvoir être à la hauteur...

Sa voix est basse, sérieuse et... triste. J'essaie de me dire que ça ne fait rien, mais... *Non, Célia, pas de pitié, merde !*

Je ravale la boule de tristesse qui me grimpe dans la gorge pour ne laisser place qu'à la Célia rigide et forte.

— Je me fous de ce que tu fais dans ton coin, Roman. Le bébé est ici, pas à l'autre bout de la planète !

— Je fais ce que je peux au vu de la situation, Célia. Alors, ne m'en demande pas trop d'un coup, il ajoute sur un ton plus amer.

— Mais je ne te demande rien, je rétorque froidement. Ni de te prendre pour mon mec, et encore moins d'être le père de ma fille. On fera sans toi. C'est déjà ce qu'on fait, non ? Fais ta vie, je fais la mienne et j'invite qui je veux chez moi. Tu n'as pas ton mot à dire, Roman Weiss.

Un silence s'installe quelques secondes avant qu'il réponde :

— Ce n'est pas toi qui décides, Célia. Tu suis mes règles ou tu apprendras à tes dépens que j'obtiens toujours ce que je veux.

Et voilà, les larmes coulent, et cette impression oppressante que je ne contrôle absolument rien me happe de nouveau.

— Si moi je ne suis pas à la hauteur, toi, tu ne fais pas le poids, il ajoute. Maintenant, va te coucher, il me semble que tu travailles demain, il ordonne.

De rage, j'essuie mes larmes. Ma respiration s'accélère à cause de la colère et de la peine qui montent en moi. Comment peut-il savoir que je bosse demain ?

— Roman ! Tu me fais suivre ?

— Au revoir, Célia.

— Roman ! Ne raccroche pas ! je m'exclame.

Mes larmes se ressentent dans ma voix, mais ça n'a aucun effet sur lui. Il me raccroche au nez sans aucune pitié. J'ai beau essayer, il est plus fort que moi à ce jeu-là !

— Mais quel connard !

Je balance le téléphone sur le canapé, mais il rebondit par terre.

Je soupire bruyamment et je vais regarder par la fenêtre. Je sonde la rue des yeux, je ne vois rien d'anormal par rapport à d'habitude : pas de voiture étrange ou de type qui tourne autour de l'immeuble, rien. Comment sait-il ? Avec toute la thune qu'il a, il a largement les moyens de payer un mec pour me suivre à la trace. Je vais être sur mes gardes maintenant. Je ne le laisserai pas tout contrôler comme ça.

Je reste un moment à regarder dehors puis je me lasse et je vais me coucher avec ce sentiment que les emmerdes ne font que commencer.

Je mets mon réveil sur mon portable et je le laisse non loin avant de poser une main sur le petit ventre de ma fille qui bouge au fil de ses douces respirations. Je la regarde tout simplement au travers des barreaux de son lit.

Les larmes me montent aux yeux. *Il a raison, je ne fais pas le poids...* S'il veut me l'enlever, il le pourra sans peine. Je suis vraiment conne d'avoir signé cette merde de contrat. Mais c'est trop tard, et maintenant, je dois faire avec. Ce n'est pas en me brouillant avec Roman que je vais arranger les choses.

Je repense à notre conversation. J'ai dit que Lou n'avait pas besoin de papa. Mais pourquoi j'ai dit ça ? Bien sûr qu'elle a besoin de son papa ! Moi, j'ai eu besoin du mien, et ce sera pareil pour elle, même si c'est un pur connard.

J'essuie mes larmes silencieuses et je reprends mon portable. Je n'aurais pas supporté que lui me dise la même chose. Je serais sortie de mes gonds, j'aurais pleuré et hurlé. Lui est resté calme. Menaçant, mais calme.

Je me perds dans mes pensées. Lou respire paisiblement. Je la prends en photo avec son pouce dans la bouche et j'envoie le résultat à Daddy Random avec la légende « Elle a plus besoin d'un père que moi de n'importe qui ».

Je ferme les yeux pour me donner du courage et je laisse mon pouce appuyer sur « Envoyer ».

J'espère qu'il comprendra mes excuses car je ne pourrai pas faire mieux...

J'attends une réponse en regardant le téléphone, mais je finis par m'endormir, terrassée par ma journée.



## 29

### CÉLIA

---

Je me réveille avant que mon portable sonne. Lou dort encore, alors je me lève doucement et je vais préparer ses vêtements et la couche propre pour après le bain. Puis soudain, je percute : je ne me suis pas levée cette nuit !

Je me précipite vers son lit et je pose ma main sur son ventre. Je ne sens pas sa respiration. La peur m'envoie une décharge d'adrénaline qui arrête mon cœur, et la panique qui m'étreint m'empêche de respirer.

— Lou ! je m'exclame.

Elle se réveille en sursaut et se met aussitôt à pleurer. *Quelle conne je suis ! Elle dormait, et moi, je lui crie dessus !* Mais j'ai eu peur à en avoir les mains qui tremblent !

— Oh ! Excuse-moi, mon bébé... Maman t'a fait peur, désolée, je couine, les larmes aux yeux.

Mon cœur bat la chamade. Elle a fait sa première nuit complète, et moi, je panique ! C'est un coup à ce qu'elle me fasse la misère pour toutes les nuits à venir, ça !

Je l'attrape aussi vite que possible pour la serrer contre moi. Elle a eu peur, elle aussi. Avec une mère comme moi, j'aurais peur aussi.

Je la câline pour la calmer et pour me rassurer. Elle va bien, elle grandit, c'est tout.

Après un instant, elle arrête de pleurer. Je vais faire couler de l'eau dans la bassine qui me sert de baignoire pour bébés. Je la déshabille sur le lit, et elle râle au moindre mouvement. La faute à qui ? À moi et ce réveil un peu trop violent.

Je lui donne rapidement son bain et, une fois qu'elle est habillée, je vais vite lui préparer son biberon parce qu'elle commence à s'impatiser. Je lui donne en regardant la chaîne musicale et, une fois chose faite, je lui fais faire son rot. Cette routine semble enfin ancrée dans mon esprit parce que je fais toutes ces choses sans réfléchir.

Elle est bien installée dans le lit en face de la salle de bain pour que je puisse la voir à tout instant quand je vais prendre ma douche rapidement.

\*  
\*   \*

— Bien dormi ? T'as une sale mine... me dit Léo à peine je passe la porte de chez elle.

J'ai attrapé mon métro de justesse et j'ai couru jusque chez Yoni et Léo.

— Oui, mais elle a fait sa nuit ! je lâche, encore sur le cul.

Léo fronce les sourcils et penche la tête en me faisant entrer dans le salon. Lou remue des jambes, toute contente d'être là.

— Oh génial ! Une vraie nuit pour la belle Lou, alors, lance Léo en attrapant ma fille.

— Oui, dernier biberon vers vingt-deux heures, je crois, et dodo jusqu'à ce matin sans interruption.

— Tu dois être contente, elle me dit en souriant.

— Bah, en fait, j'ai eu peur. Et la pauvre, je l'ai réveillée en sursaut parce que je croyais qu'elle ne respirait plus... j'avoue, honteuse, d'être une si mauvaise mère.

Yoni qui arrive pour me faire la bise explose de rire, et Léo me caresse le dos gentiment.

— Ça fait toujours drôle la première fois, on s'en veut presque de dormir ! Yoni lance.

— C'est exactement ça !

Je dépose un baiser sur le front de Lou qui papote dans sa langue incompréhensible dans les bras de Léo. Elle en profite pour attraper mes cheveux dans sa petite main.

— Aïe ! Lou, laisse mes cheveux ! je dis en riant.

Elle sourit, et je dois détacher ses petits doigts un par un de sa prise.

— Sacrée poigne ! j'ajoute.

\*

\*   \*

Je profite d'un moment de calme dans le fourgon de Yoni en direction de la marina pour vérifier mon téléphone. *Pas de réponse...*

Je refuse de l'admettre, mais je n'ai pas arrêté d'y penser depuis le réveil.

Je reste devant l'écran de mon portable plusieurs secondes, mais aucun message n'arrive. Je soupire et le fourre dans mon sac. Apparemment, Roman n'a pas compris mes excuses. *J'aurai essayé...*

On arrive vite à la marina, et la journée démarre rapidement. Le beau temps est encore au rendez-vous et les touristes aussi.

En milieu de journée, Léo m'appelle pour me dire que tout va bien et que Lou s'amuse beaucoup avec ses presque cousins. Ça me redonne le sourire pour l'après-midi. Par chance, je n'ai pas de visite surprise contrairement à la veille, mais je remarque quand même un type d'une quarantaine d'années qui passe plusieurs fois devant le stand. Si ça se trouve, il me suit. Et la nana là-bas, assise sur le banc depuis une heure, aussi. Et les deux ados qui passent en me reluquant sont peut-être embauchés par Roman !

Je secoue la tête pour arrêter ma parano. Peut-être que Roman est mis au courant autrement. Mais comment ? Comment peut-il savoir qu'un homme était chez moi hier soir alors qu'il est à l'autre bout de cette planète ?

Un client me fait sortir de mes pensées.

\*  
\*   \*

Les quinze jours suivants passent rapidement. Je finis par arrêter de surveiller les gens à chacune de mes sorties. Yoni me paye chaque semaine, ce qui me permet d'assurer le quotidien, mais ça ne me sort pas des problèmes d'argent non plus. La banque me harcèle, et je l'ignore. Bref, on joue au chat et à la souris.

Je termine de découper de la pomme. Sur un conseil de Léo, je commence à diversifier l'alimentation de Lou. Après les compotes et les petits pots de légumes, on passe aux fruits.

— Aaahmababababmama !

— Oui, oui, j'arrive !

*Voilà qu'elle m'embrouille, en plus !*

Munie du petit bol en plastique que ma fille adore jeter par terre, je vais la rejoindre dans le salon. Depuis que Mademoiselle trône dans sa chaise haute, elle semble balancer des ordres en veux-tu en voilà. Elle crie et remue les bras quand elle me voit. Son sourire attire le mien. Je lui donne le bol avec les deux morceaux de pomme, et mon portable sonne. Je préfère rester à côté d'elle alors je ne décroche pas. Ça doit être Léo, j'ai peut-être oublié quelque chose chez elle. De toute façon, j'y retourne demain, après les vaccins de Lou.

Après un long instant, il n'y a plus de morceaux de pomme, et Lou se fait les dents sur le bol... Je la laisse s'amuser avant d'aller écouter le message vocal que j'ai reçu après l'appel de tout à l'heure.

— Célia, c'est Antonia... J'espère que tout va bien pour vous. Rappelle-moi, si tu veux. Au revoir.

*Antonia ?* Je n'ai pas eu de nouvelles de mon frère depuis qu'il a découvert la naissance de Lou, et là, c'est sa femme qui me contacte.

Je prends mon courage à deux mains et je compose son numéro. Si c'était Sam qui m'avait appelée, je n'aurais jamais donné suite. Ça sonne plusieurs fois, puis j'entends que ça décroche.

— Allô ?

*Respire, Célia !*

— Antonia ? Euh, c'est Célia... je souffle.

*Pourquoi je suis timide comme ça ?* Ça m'exaspère. En même temps, nous ne nous sommes jamais vues.

— Oh ! Célia, comment tu vas ?

— Bien, merci. Et toi ?

— Ça pourrait aller mieux... Et la petite, comment se porte-t-elle ?

— Très bien. Elle grandit très vite et fait ses nuits depuis peu, je réponds, plus par automatisme qu'autre chose.

— Génial ! Je suis contente que tu l'aies gardée avec toi. C'est ta fille et... Elle s'interrompt. Il me semble qu'elle retient un sanglot avant de reprendre.

— Je me serais sentie mal si nous te l'avions prise. Mais Samuel ne comprend pas. On a passé beaucoup de temps à se disputer à cause de ça.

Sam est une tête de nœud. Et quand il l'a décidé, il peut être vraiment insupportable. J'ai du respect pour Antonia qui le supporte à longueur de journée.

— Je suis désolée... Je sais que ça a dû être une déception pour vous, mais je n'ai pas...

— Ne t'excuse pas ! C'est ton bébé. C'est avec toi qu'elle doit être ! Ton frère est comme ta mère, il est trop borné. Je n'ai pas arrêté de lui dire de t'appeler pour s'excuser, mais il préfère m'envoyer voir ailleurs.

*Mince...* Je ne m'étais pas rendu compte que leur couple souffrirait de ma décision. Brusquement, je me sens coupable.

— Je vais essayer de l'appeler, si tu veux. Je ne veux pas que votre mariage en souffre, je couine.

Silence. *Oups !*

— C'est trop tard... On s'est séparés il y a plusieurs semaines déjà. Mais ce n'est pas de ta faute. Je voulais juste m'excuser. Je me sens coupable de tout ce qui s'est passé, parce que je n'arrêtais pas de demander un bébé à ton frère...

Je reste silencieuse une seconde.

— Je suis désolée... C'est à cause de moi que vous n'êtes plus ensemble. Je vais l'appeler demain et...

— Je ne sais pas s'il va te répondre, mais si tu arrives à le débloquent, tant mieux.

— Et pour le restaurant ? Vous faites comment ?

— Pour l'instant, on fait en sorte de ne pas trop se croiser, mais c'est compliqué.

— Merde.

— Ne t'en fais pas trop pour nous. Occupe-toi bien de ta petite. Je passerai sûrement vous voir en septembre, je dois aller chez ma cousine à côté de Chicago.

— Avec plaisir !

— Bien. Je te laisse.

— Oui, merci d'avoir appelé...

— À bientôt, Célia.

On raccroche.

*Mon frère a carrément quitté sa femme et il ne m'a pas appelée...*

# 30

## CÉLIA

---

Lou n'aime pas le médecin. Et moi non plus. Quarante dollars pour faire hurler mon bébé avec une piqûre dans la cuisse... Bravo !

Après cette escroquerie utile au bien-être de Lou, je vais la déposer chez Yoni et Léo, puis, comme tous les jours de semaine, on part vendre des smoothies sur la marina.

\*

\*   \*

Lorsqu'on rentre chez eux le soir venu, Léo me propose tout de suite de rester manger avec eux. J'accepte immédiatement tellement je n'ai pas envie d'aller m'enfermer dans mon appartement pour finir devant la télé à ruminer le fait que Roman ne m'ait jamais répondu et que Mona ne reviendra pas d'entre les morts pour m'aider. Il y a bien Béni, mais le pauvre vieux a enchaîné une grippe et d'autres problèmes de santé, alors je le laisse tranquille.

Les garçons de Léo et Yoni jouent avec Lou, qui lance des éclats de rire adorables dans tout le salon. On les regarde tous les trois depuis la table de la

salle à manger.

— Ça fait plus de quinze jours qu'on fait un super chiffre, Célia ! Je crois que tu nous portes chance, Yoni me dit en me resserrant du soda.

— Mmh... Je ne sais pas si ce n'est pas le soleil, plutôt, je marmonne, la bouche pleine.

— Laisse-le croire que c'est un truc mystique ! Léo lance en riant.

Je pouffe en attrapant mon verre.

— Et au fait, comment vous faites pour vous en sortir ? Avec les trois enfants ? Tu ne bosses pas, Léo ?

— On a un petit business qui tourne bien, du coup, je n'ai pas besoin de travailler, elle me répond, l'air de rien.

— Un business ? Quel genre ?

Ils se regardent une seconde sans dire un mot. Je hausse les sourcils.  
*C'est quoi, ce business mystérieux ?*

— Disons qu'on rend quelques services par-ci par-là et que ça paye plutôt bien, Léo m'explique.

— Des services ? Merde, vous êtes quoi, une mafia de hippies ? Vous n'êtes quand même pas dans une secte ? je lance.

Ils rient tandis que Yoni se roule une cigarette.

— Non ! En fait, c'est Léo qui s'en charge, en général. Un petit aller-retour au point de rendez-vous, une ou deux fois dans le mois, et hop ! Deux mille.

J'avale de travers ma gorgée de vin. *Mais de quoi il parle ?*

— Deux mille... Comment ça ? je lance en essuyant mon menton.

Ils explosent de rire.

— Deux mille dollars.

— Je ne vois pas comment on peut se faire deux mille dollars en deux fois, je marmonne.

— Chaque échange rapporte mille dollars. On préfère généralement n'en faire qu'un par mois, mais ça nous est arrivé d'en faire deux dans les



moments de galère.

— Et ça consiste en quoi exactement ? je demande.

— En fait, tu contactes un type qui informe un autre type qui te contacte à son tour... Il te dit où tu dois aller. Ensuite, tu vois ce qu'ils te disent... Puis ils te payent en liquide dans la journée.

— C'est presque trop facile... Laissez-moi deviner, ce n'est pas trop légal ! je marmonne le nez dans mon verre.

Un silence s'installe. Je relève les yeux sur eux, et ils me regardent, l'air amusé.

— Légal ? Qui sait, hein ? lance Léo.

Je vide mon verre cul sec, gênée. J'ai l'impression d'être complice de leur truc louche. Mais je suis qui pour les juger ? Aujourd'hui, si je survis, c'est grâce à eux.

— Est-ce que tu voudrais faire un échange ? Yoni lance d'un coup. Ils nous ont demandé d'en faire un autre ce mois-ci, mais comme on te l'a dit, on préfère les espacer.

*Moi vivante, jamais !* Mais je n'ose pas refuser d'emblée. Et s'ils le prenaient mal au point de me priver de nourrice pour Lou ? Et de boulot !

— Je ne sais pas... je couine. C'est vraiment louche, comme truc, non ?

— Pas du tout ! ils s'exclament ensemble.

— Et on doit faire quoi exactement ?

— Livrer un paquet. Un petit truc, en général.

*Droque. Emmerdes. Flics. Trafic.* Voilà les quatre mots qui clignotent en gros dans mon esprit.

— C'est quoi, dans les paquets ? je demande.

— On n'a jamais demandé. Et c'est leur première règle à respecter : on ne demande pas ce qu'il y a dans le paquet. On le prend et on va le donner, c'est tout.

— Ah.

En d'autres mots, ils font les mules pour mille dollars. Je suis tellement dans la merde que j'ai presque envie de me laisser dire que ce serait cool d'essayer, mais le simple fait de savoir que Roman me fait peut-être suivre me coupe immédiatement l'envie de faire n'importe quel truc illégal. Je paye même le métro à chaque fois, au cas où.

— Tu en fais un, et ça te fera mille dollars. En plus de ta paie, tu seras tranquille pour plusieurs semaines, ajoute Léo.

— C'est vrai que ça fait rêver...

J'imagine tout ce que je pourrais nous offrir avec mille dollars nets d'impôts en plus de mon salaire...

— Prends le temps de réfléchir et tu nous en reparles si t'es intéressée, Yoni me dit en se levant.

— OK. C'est vrai que c'est tentant ! je soupire en m'adossant au canapé. Mais... je crois que je vais me contenter de ce que j'ai pour l'instant...

Je regarde Lou plus loin dans le transat.

— Elle s'est endormie, je dis en me levant pour aller la coucher plus confortablement dans le petit lit d'appoint dont se sert Léo quand elle la garde.

Quand je reviens dans le salon, Léo débarrasse la table.

— Je vais passer un coup de téléphone, j'arrive.

Elle me sourit, et je file sur la terrasse. Yoni a mis des pots partout avec des bambous et d'autres variétés de plantes. C'est une véritable mini-forêt. Et actuellement, dans le noir, c'est un peu flippant.

Je prends mon téléphone et j'appelle Sam. *Allez, Célia, c'est le moment...*

Je prends plusieurs grandes inspirations avant de réussir à poser le portable sur mon oreille. Ça sonne, et je tombe sur le répondeur. Je raccroche et j'essaie de rappeler aussitôt. Ça sonne une fois et ça coupe directement. *OK... Il me filtre, ce con !* Ça fait naître assez de colère en moi pour que j'insiste.

— Salut, ici Sam, laissez un message.

*Vite ! Parle, Célia ! J'ouvre la bouche sans réfléchir et je me lance.*

— Sam... C'est Célia... Je... j'espère que tout va bien.

Voilà, je ne sais pas quoi dire de plus. En fait, je ne sais même pas pourquoi je l'appelle. Qu'est-ce que j'ai à lui dire. Mon silence d'une seconde me semble durer des heures.

— Si tu veux, tu peux m'envoyer un message et euh... pour donner des nouvelles. J'ai eu Antonia... Ne fais pas comme maman, tu vas la perdre...

Et ce à cause de moi et de Lou. Mais ça, je le garde pour moi.

Un autre silence s'installe.

— Bon... À bientôt, Sam. On t'embrasse.

Je raccroche. « *On t'embrasse* » ? *Pourquoi j'ai dit ça* ? Il va croire que je le nargue exprès.

Je m'active à verrouiller l'écran du téléphone pour oublier ce moment de solitude.

J'ai fait un pas vers lui, et ce sera sûrement le seul que je ferai.

— Aah ! Putain ! J'entends droit devant moi, dans l'obscurité de la terrasse.

Je sursaute et je distingue les plantes bouger juste devant moi. Je recule jusqu'à buter sur le rebord de la porte-fenêtre, et Yoni déboule devant moi, des feuilles coincées dans ses dreadlocks.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? je lui demande.

— Houhou ! On est bons ! Les dieux sont avec nous ce soir ! il lance en levant un petit seau en plastique au-dessus de sa tête.

On entre dans l'appartement. Léo termine de débarrasser la table, et Yoni pose le seau en la regardant avec cet air qu'ont les gosses devant une belle moto. Il s'assied cérémonieusement par terre devant la table basse du salon.

— Qu'est-ce que c'est ? je demande en venant m'installer à côté de lui.

— C'est ma récolte perso ! il répond en penchant le petit seau en plastique vers moi.

Je fronce les sourcils, et l'odeur me vient au nez.

— Merde, c'est de l'herbe ! je m'exclame, amusée. Tu fais pousser ça sur ta terrasse ?

— Sur *ma* terrasse ! coupe Léo depuis la cuisine. Tous les ans, c'est la même histoire. Il pourrit mes plants de tomate avec ses pieds de cannabis... Mais regarde-le, on croirait un gosse le jour de Noël !

Je ris en le regardant manipuler, avec la précaution qu'on prendrait pour de la porcelaine fine, ses petites têtes d'herbe. Il prend de tout petits ciseaux et les taille avec délicatesse.

— Attends, ma petite. Je te fais une belle coupe, et tu vas sécher pour être encore meilleure, il murmure à la fleur qu'il tient dans la main.

— Ah ! Ça doit sécher ? je demande

— Oui, c'est mieux ! Tu veux goûter ? Il m'en reste de l'année dernière.

— Moi, je veux bien que tu roules un truc, chéri, lance Léo en venant nous rejoindre. C'est mérité, après la journée que m'ont fait passer tes gamins !

Elle se laisse tomber dans le canapé en face de nous. Yoni se lève et attrape une petite boîte en bois sculpté qui était posée en hauteur sur une étagère. Elle termine sur la table basse. Il en sort des feuilles à rouler et une autre tête de cannabis effectivement plus sèche que celles qu'il a ramenées de la terrasse à l'instant. Il entame ensuite un rituel que je connais bien. Nick le faisait si souvent que je serais capable de rouler moi-même sans jamais m'être entraînée.

Quelques minutes plus tard, Léo allume le joint après avoir ouvert la fenêtre de la cuisine qui donne sur la rue.

— Alors, tu en veux ? elle me demande.

Je regarde le joint. Je tends la main quand un flash soudain nous interrompt.

— Merde ! Yoni ! Le pervers d'en face est encore en train de nous flasher ! Léo s'exclame.

— Quoi ? Ferme les rideaux et allez fumer de l'autre côté, il envoie de plus loin dans l'appartement.

# 31

## CÉLIA

---

J'ouvre les yeux d'un coup. Les garçons de Yoni viennent d'allumer la télé et ont mis le son à fond. Le fait que je sois sur le canapé de leur appartement en train de dormir ne semble pas les déranger plus que ça puisqu'ils me sautent dessus. J'en attrape un au pif et le chatouille. Il explose de rire.

— Ah ! Célia, Lou est réveillée aussi ! lance l'autre.

Je me lève et je vais la récupérer. Léo m'a presque obligée à dormir chez eux. Il était tard quand on a arrêté de discuter, et je n'ai pas eu la force de réveiller Lou qui dormait profondément. On a discuté une bonne partie de la nuit entre adultes, et j'ai préféré dormir sur place.

Le temps que je lui donne son biberon et que je change sa couche, Yoni se lève à son tour. Lou et moi filons rapidement. Notre appartement a besoin d'un gros rangement d'urgence.

On rentre en métro aérien, comme toujours. Le soleil fait plaisir à voir.

Une fois à la maison, je m'occupe de Lou. Sur un conseil de Léo, qui m'a dit que Lou commençait à se retourner toute seule, je lui installe une épaisse couverture par terre plutôt que la mettre dans sa chaise haute et je lui laisse

des jouets à portée de main. Je la pose sur le ventre. Il paraît que ça peut l'aider, et elle a l'air d'apprécier. Elle essaie d'attraper les jouets et, quand elle en tient enfin un, elle le met à la bouche et le tourne dans tous les sens. C'est un truc de bébé : toucher, goûter, puis jeter et pleurer.

De mon côté, je m'active pour prendre une douche et me refaire une tête potable. Je ne comprends pas que Lou n'ait pas peur de moi...

Ensuite, je m'attelle au ménage. *Mais d'où vient tout ce bordel ?* C'est moi qui vis ici ? Peut-être que quelqu'un vient squatter quand je ne suis pas là et qu'il en fout partout ! Oui, c'est la seule explication logique !

En fin d'après-midi, je me jette dans le canapé, fière d'avoir tout nettoyé, rangé et trié. Même les tenues de Lou sont prévues pour la semaine qui arrive.

Je m'apprête à allumer la télé quand mon téléphone sonne. C'est un numéro inconnu. Je fronce les sourcils et je ne réponds pas. Ça rappelle encore une fois, mais je ne réponds toujours pas. Si la personne ne laisse pas de message, c'est que ça ne doit pas être important. Et si c'est Roman, tant pis pour moi.

Je mets mon téléphone en vibreur et je passe à autre chose. Enfin, j'essaie, jusqu'à ce que Lou s'occupe de me remettre les idées en place en râlant. Comme si elle me disait : « Oh ! C'est bon, môman, on n'a pas besoin de ce gland ! » Et elle aurait bien raison. On s'en sort très bien toutes les deux.

Je joue donc avec elle. Elle me surprend un peu plus chaque jour.

Aux alentours de vingt et une heures, Lou ronfle, et moi, je retrouve le canapé et la télé. Si Mona était encore là, elle nous aurait collé un épisode vu et revu des *Experts*. Je zappe et je tombe justement sur la série. Mon cerveau accaparé, je ne vois pas le temps passer.

Trois coups frappés contre ma porte me sortent de ma léthargie. Je me redresse d'un bond puis je ne bouge plus, comme si ça changeait quelque chose. *Quelle heure il est ?*

Mon portable affiche deux messages et vingt-trois heures.  
J'ouvre les messages.

**\*\* C'est Max... Je peux passer ? \*\***

Ça frappe de nouveau contre ma porte. J'ouvre le second SMS en me levant du canapé.

**\*\* J'ai une galère... J'espère que je ne te dérangerai pas \*\***

Je vais jeter un regard par l'œil-de-bœuf sur la porte. C'est bien Max. Je le vois relever le poing pour frapper de nouveau. J'ouvre avant qu'il fasse encore du bruit.

Il relève la tête, surpris mais content.

— Je... j'te dérange ? il demande.

— Euh... Non, mais qu'est-ce que...

— Je suis désolé... Elle m'a mis dehors et... Je ne sais pas trop où dormir... il soupire.

*Dans un hôtel, par exemple ! Ou dans ton café ! Ou dans ta voiture !*

Un silence s'installe. *Qu'est-ce que je fais ? Je le vire ? Je le laisse entrer ?*

Face à mon silence, il fronce les sourcils et recule de quelques pas.

— Excuse-moi, je ne sais pas pourquoi je...

— C'est bon, vas-y, entre... Tu pourras squatter le canapé de Mona, j'envoie.

*Ma bonté me perdra !*

Il esquisse un léger sourire, et je le laisse entrer avant de refermer la porte.



On se retrouve vite au salon. Max s'assied timidement sur le bord du canapé et regarde la couverture de Lou étalée par terre avec ses jouets.

— Elle dort ? il me demande en chuchotant.

— Ouais... Tu veux boire un truc ?

— Non, merci... Et merci de m'avoir ouvert ta porte... En fait, je... J'aurais pu aller n'importe où ailleurs mais... c'est ici que j'avais envie d'être.

Je hausse les épaules et je bats en retraite vers la cuisine. Dans un réflexe bizarre, exactement comme la dernière fois, je me prépare un thé. L'eau dans la tasse finit dans le micro-ondes, et le sachet attend entre mes doigts.

— T'es sûr que tu ne veux ri...

— Non, c'est bon.

*Oh purée ! Il est juste derrière moi !* Je n'ai pas le temps de penser plus que je sens son corps s'approcher dangereusement du mien. Son torse touche mon dos, et son ombre me recouvre. Il appuie ses mains sur le rebord du plan de travail, de chaque côté de moi. Je suis prisonnière. *Mais à quoi il joue ?*

— Max, tu...

— Tu me manques...

Ses mains bougent et viennent m'enlacer. Il est tout contre moi, et son nez arrive doucement dans mon cou pour prendre autant d'air qu'il semble pouvoir. Il ne bouge plus et me serre juste contre lui tendrement. Je ne sais pas pourquoi, des larmes me montent aux yeux. J'entends le micro-ondes sonner plus loin mais je ne bouge pas. Les mains de Max sont sur mes hanches, ses bras croisés sur mon ventre. Il se redresse doucement.

— Excuse-moi... il murmure. J'en avais trop envie.

Je l'entends repartir au salon et distingue le bruit du canapé quand il s'affale dessus. Moi, pendant ce temps-là, je n'ai pas bougé. Je finis par récupérer ma tasse fumante, puis je me rends compte que le sachet de thé est tombé au sol. Je le ramasse, le secoue et je retourne dans le salon. Le fauteuil de Mona m'accueille, et ma tasse brûlante termine sur la tablette à côté.

J'ose un regard vers le Français affalé là. Il regarde la télé sans un mot. Je fais de même. Un autre épisode des *Experts* passe avant que Max se redresse. Ma tasse est vide, et je me suis emmitouflée dans un plaid.

— Les toilettes sont où ?

— Euh... Dans la salle de bain.

Je montre la direction de la chambre principale. Il faut passer par là pour atteindre la salle de bain. Max se lève.

— Je vais te montrer... parce que Lou dort, et si on allume la lumière... Euh...

— Oui, pas de problème.

Il me suit en silence à travers le salon. Je pousse la porte de la chambre. Lou est éclairée par le rayon de lumière une seconde, puis nous entrons. Je fais signe à Max d'éviter les trucs par terre mais trop tard, il trébuche et se rattrape sur moi. On se retrouve vite dans la salle de bain.

— Merde... Je l'ai pas réveillée, j'espère... il chuchote.

— Non, c'est bon...

Je m'apprête à m'en aller, mais il m'arrête.

— Attends, tu dois rester là, il me dit.

— Quoi ? T'es malade !

Il se marre doucement.

— Pas pour me regarder pisser, Célia ! Pour m'aider à repartir après. Je ne connais pas cet appart.

*Ah oui, bien sûr !*

— Je t'attends derrière la porte.

Il me sourit, et je le laisse pour qu'il fasse ce qu'il a à faire.

Un instant plus tard, j'entends l'eau dans le lavabo, puis il ouvre un peu la porte, éteint la lumière, et je le sens m'attraper une main. Ses doigts sont encore mouillés. Enfin, c'est l'excuse que je trouve pour expliquer que ce contact me dérange.

Je fais un pas, puis un deuxième dans le noir, et on finit par quitter la chambre sans réveiller Lou. Arrivé dans le salon, il ne lâche pas ma main. Je ne sais pas trop pourquoi je me tourne pour le regarder, mais la manière dont il me scrute me fait rougir tout de suite. Il profite de cette faille pour me tirer d'un coup sec vers lui et écraser sa bouche sur la mienne. Devant la porte de la chambre où dort ma fille. Le flash-back que ça provoque me choque. Roman et moi, au même endroit, il y a quelques semaines.

Je repousse Max aussitôt. *Je ne peux pas...* J'ai cru en avoir envie, mais en réalité, je veux juste qu'il arrête.

Il se recule en essuyant ses lèvres.

— Pardon... Je sais pas ce...

— Je vais me coucher et euh... Enfin... Tu peux quand même dormir là si tu veux... Mais ne refais jamais ça.

Ma voix s'éteint doucement. Il se force à sourire et rejoint le canapé en marche arrière. Moi, je récupère mon portable et je me faufile dans ma chambre.

Le lendemain, je me réveille avant Lou et je passe plusieurs minutes à la regarder pour chasser de mon esprit Max qui doit encore être sur mon canapé. Je reste le plus de temps possible enfermée dans la chambre.

Lorsque Lou émerge et réclame vivement son premier biberon, je déboule dans le salon avec un nœud au ventre. Mais Max n'est plus là. Quand est-il parti ? Je ne l'ai pas entendu... Bref, c'était très bizarre, mais heureusement, c'est terminé. Et la prochaine fois, je ne lui ouvrirai pas la porte.

En début d'après-midi, je me rends au market. Ça reste quand même le moins cher du coin. En entrant, je regarde tout de suite si le caissier dragueur est dans le coin. Ouf, il n'est pas là.

Lorsque j'ai terminé mon ravitaillement, la caissière louche sur Lou avec un sourire.

— Oh ! Votre bébé a de très beaux yeux.

— Merci, je réponds en lui tendant quelques billets.

Elle me rend la monnaie, et je fuis le magasin. Je sors aussi vite que si j'avais braqué l'endroit.

Des éclats de voix m’alertent quand je tourne dans l’allée piétonne. Je lève la tête et je m’immobilise immédiatement. Plusieurs mecs sont en train d’en passer un autre à tabac en plein milieu du passage. Je tourne aussitôt les talons pour protéger Lou, mais je me retrouve face à un type immense.

— Tu vas où, toi ? il grogne. On t’attendait justement.

— Je m’en vais, je marmonne en essayant de le contourner.

Il me bloque en faisant non de la tête.

— Oh ! Calvin ! C’est pas elle, ta nana ? il braille vers les hommes derrière moi.

Il me fait signe de me retourner, et j’approche avec ma poussette en enfonçant mes paumes dans le guidon. Je fais volte-face doucement, les jambes déjà tremblantes et les poumons écrasés. *Comment j’en suis arrivée là ?*

— Je ne veux pas d’ennuis, je couine tandis que le type passe un bras autour de mes épaules.

— Alors, traîne avec les bonnes personnes, il me répond.

On s’approche doucement des autres, et je vois avec horreur que c’est le caissier qui est en train de se faire tabasser. Les types s’arrêtent quand on arrive.

— Hé ! Mec, là, c’est toi, mais la prochaine fois, on s’occupe de ta nana et de son bâtard de bébé, compris ?

*Quoi ?* Je ne sais pas pourquoi, je cherche le regard de Calvin qui est appuyé contre le mur. Il tourne la tête vers moi et ferme les yeux avant de cracher du sang par terre. Une boule se forme dans ma gorge et me fait monter les larmes aux yeux.

— T’as compris, tête de nœud ! s’énervé le type qui me tient les épaules.

Je sursaute avec force, et le caissier fait oui de la tête sans nous regarder.

Celui qui me retient s’approche, m’oblige à tourner la tête pour le regarder en attrapant le bas de mon visage et me dit tout bas :

— Et toi, pouffiasse, n’oublie pas ma face, OK ? On sait qui tu es.

— Y a les keufs, s'affole l'un des mecs.

— T'as une semaine, lance celui qui me retenait, à Calvin, en me lâchant pour s'en aller. Sinon, on les trouvera, elle et son bébé !

En quelques secondes, on se retrouve seuls dans la ruelle. Mon cœur bat la chamade à m'en filer la gerbe, et j'ai les mains qui tremblent en attrapant Lou dans sa poussette. Calvin se redresse difficilement. Ils ne l'ont pas raté, il pisse le sang.

— T'as entendu ? T'as une semaine pour trouver la thune de ton enculé de mec. Soit trois mille dollars ! Maintenant, rentre chez toi, il me dit sèchement.

Je m'en vais. À toutes jambes. En poussant la poussette devant moi.

À la sortie de la ruelle, je retrouve le soleil. Un type en costume est planté là. Je lui passe à côté sans trop le voir. Je comprends juste qu'il n'a rien à voir avec ceux qui viennent de me menacer.

— Tout va bien, mademoiselle ? il lance.

— Euh... oui, oui, je lâche sans m'arrêter.

Je crois que je n'ai jamais fait aussi vite le trajet jusqu'à chez moi. J'ai fermé la porte à double tour avant de bloquer une chaise derrière celle-ci. C'est terminé, je fuis ce quartier jusqu'à la fin de mes jours. Tant pis, j'irai de l'autre côté de la ville, là où ça coûte plus cher. Mais je ne veux plus jamais me retrouver dans une situation pareille.

\*

\* \*

Quelques jours passent, et une pression infernale pèse sur mes épaules. La menace des types de la ruelle ne me quitte pas. Je deviens paranoïaque. Est-ce que ces mecs qui traînent en bas étaient déjà là avant ou est-ce qu'ils sont là pour moi ?

Mon portable sonne. Je sursaute. *Merde, il n'est pas en vibreur, celui-là ?* Je l'attrape rapidement. *Pourquoi est-ce que je me précipite sur ce truc ?* Je n'en sais rien. Et quand mes yeux croisent les lettres D.A.D.D.Y et R.A.N.D.O.M, mon cœur n'explose pas dans ma poitrine, il se tire carrément une balle. L'effet du coup doit se répercuter jusque dans mes jambes parce qu'elles se mettent à trembler d'un coup.

Mes doigts vont d'eux-mêmes toucher la notification. Le message s'affiche et me saute à la gorge.

*\*\*... \*\**

*Euh... Trois petits points ? Ou trois gros coups de poing dans le ventre.*

Je ne respire plus. Je fixe du regard ces trois petits énormes foutus points sans broncher.

Plusieurs longues secondes passent, et, d'un coup, le silence de mort dans ma tête se brise pour laisser place à un bordel de questions en tous genres. *Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? Est-ce qu'il sait pour Max l'autre soir ? Mais comment ? Max m'a embrassée, mais il faisait sombre et... N'importe quoi ! Roman n'était pas là, il ne sait pas. C'est certainement un hasard ! Est-ce que ce n'est pas plutôt en rapport avec l'incident du caissier aujourd'hui ? Oh non ! Si ça s'trouve, il était...*

Je relève le nez droit devant moi. *Ça suffit, Célia. Arrête de cogiter comme ça, ça ne mène à rien.* Le mieux, c'est de ne pas répondre et d'ignorer ses trois foutus petits points.

Mon regard se perd dans le vide avant de se poser de nouveau sur le message. Je soupire en faisant non de la tête. *Est-ce que ce type se fout de moi ? Sérieusement, il me laisse un pauvre message quand il disparaît après son séjour à Londres, et maintenant, il m'envoie ces trois petits points ?*

Mes pouces rageurs commencent à taper une réponse, mais mon cerveau les arrête avant d'envoyer :

**\*\* ??! Comment ça, trois petits points, connard ? Tu vas bien aller te fai... \*\***

J'efface ces mots aussi vite que je les ai écrits. Je m'étais pourtant juré de ne plus laisser Roman Weiss m'atteindre. Alors, pourquoi j'ai le sentiment qu'à chaque fois qu'il tente quelque chose, il parvient à aller encore plus loin ?

Mon portable termine loin de mes pouces. Lou, qui dort dans son lit à côté de moi, me remet les idées en place. Peu importe ce que peut faire Roman, mon unique horizon, c'est ma fille.

\*  
\*   \*

Lou se met à pleurer et me fait me redresser d'un bond sur mon matelas. *Mais qu'est-ce qu'elle a ?*

D'un très bref coup d'œil, je comprends ce qu'il se passe. Elle est sur le ventre avec un bras coincé sous elle. Je suis debout dans la seconde et je vais la prendre.

— Oh ! Mon pauvre Baby Random ! Tu as tenté une figure artistique... Et tout comme ta mère, tu n'es pas douée...

Elle se calme vite tandis que, de mon côté, c'est moins rapide. J'ai eu peur. Les cris qu'elle a poussés m'ont retourné le bide. Maintenant, je sais faire la différence entre un cri de faim et un autre de douleur. Je lui masse l'épaule qui était complètement tordue tout en la berçant et en chuchotant.

— La prochaine fois, tu vas y arriver, Lou ! Regarde, maman arrive très bien à rouler dans son lit !



Je regarde le fameux lit et me dis que si elle avait été à côté de moi, ça aurait pu être grave.

— Et merci, papa, pour ce super lit qui nous empêche de tomber... je soupire.

Comme je n'ai pas envie de retrouver mon bébé coincé sur le ventre à hurler, je fais en sorte de toujours l'avoir à l'œil. Comme ça, si elle tente quelque chose d'artistique, je peux surveiller et venir l'aider avant qu'elle se traumatise. Je deviens une maman vigile de première catégorie. Plus rien ne m'échappe. Pas le moindre filet de bave, ni le petit pet de 9 h 12, et encore moins le crêpage de chignon avec son panda vers 10 h 18. Bon, c'est peut-être un peu trop, d'autant qu'elle ne fait que se retrouver sur le ventre pour rester coincée dans cette position. Mais on ne sait jamais. Qu'elle me fasse l'exploit de sauter la barrière de son lit, et je suis prête à la rattraper au vol. Même d'ici, sous le jet de la douche, je suis préparée.

\*

\* \*

— Onze heures cinq, c'est l'heure de la couche pleine de merde, je raconte. C'est bien, ma fille. Le timing est parfait. C'est un horaire tout à fait en adéquation avec ce qu'il y a au fond de ta couche.

Lou écoute avec attention et me répond même en souriant.

— Oh, oh ! Petite chose, ne bouge pas trop. Il ne faudrait pas que ce timing parfait se transforme en catastrophe ! j’envoie en lui attrapant les pieds.

Elle se met à rire. J’ai conscience qu’elle ne comprend pas un mot de ce que je raconte. Même un adulte ne comprendrait pas, en fait. Mais elle adore quand je lui parle, et moi aussi. Et puis, autant la mettre tout de suite au parfum pour cet horaire. S’il est 11 h 05, c’est mauvais présage !

— On va dire à Léo de se calmer sur les compotes... C’est radioactif, ce que tu rejettes, bébé.

Je suis coupée par la vibration de mon portable. Ce n’est pas le bon moment, qui que ça puisse être !

Je termine avec Lou et je vais ensuite vérifier qui a essayé de m’appeler. *Béni* ? Je le rappelle aussitôt en surveillant Lou dans sa chaise haute. Elle envoie ses pieds dans son portique et fait résonner les petites chansons pour bébés.

— Coucou, mes petites chéries ! envoie joyeusement le petit vieux. Je pensais aller voir Mona, vous voulez venir ?

— Avec plaisir, il fait un super temps, en plus. Et avec la poussette, on peut tranquillement y aller à pied. Tu te sens d’attaque ?

— Tout à fait ! J’ai pris mes anti-inflammatoires il y a une heure ! Je peux aller à New York à pied, si l’envie m’en prend, il s’exclame. On passera prendre des fleurs, tu veux bien ?

— Oui, j’ai un peu d’argent, en plus, grâce à mon petit boulot.

Il ricane dans l’appareil.

— De l’argent ? Pour des fleurs ? Depuis quand on doit payer pour ça ?

\*

\* \*

On se retrouve sur le trottoir après manger. J’arrive avant le petit vieux qui, je l’espère, ne s’est pas endormi. Je lance un coup d’œil partout autour de

moi. Il y a un type assis là, sur les marches d'un autre perron, à deux immeubles d'ici. Il me regarde bizarrement, et son look de racaille ne me rassure pas. Et si c'était un des types qui en a après Calvin ?

— Hé ! Regarde ce que j'ai déniché pour notre petite Lou ! lance soudain la voix de Béni.

Je décolle mon regard de ce type louche pour voir mon petit vieux préféré donner à Lou une peluche violette en forme de chat. Lou l'attrape aussitôt pour la retourner dans tous les sens.

— Ah ! Je crois qu'elle l'adore, j'envoie.

Béni affiche un sourire jusqu'aux oreilles. C'est un papi comblé !

On se met aussitôt en route. Moins je traîne dans le coin, mieux je me porte.

Le trajet se fait doucement, à la vitesse du petit vieux. Qui demande expressément à pousser la poussette de Lou. Ça me fait tout drôle de n'avoir rien devant moi. J'ai l'impression de me balader à poil, soudain. J'ai déjà tellement l'habitude que Lou soit mon quotidien que je ne sais pas quoi faire de mes bras maintenant qu'ils retrouvent leur liberté. *Mais qu'est-ce que j'en faisais avant ?*

\*

\*   \*

Béni a failli se faire mordre par un chien en arrachant les fleurs dans un parc privé. Je l'ai vu revenir en cavalant. Ce petit vieux afro-américain courant avec des fleurs à la main en criant « Les chiens n'aiment pas les Noirs, Célia ! » m'a valu un fou rire d'une bonne dizaine de minutes. C'était grandiose.

Je ne me suis calmée qu'une fois arrivée au cimetière. Ça me fait plus de bien que j'aurais pu le croire de revenir voir Mona.

Les fleurs sont très jolies. Béni a trouvé dans une poubelle une espèce de vase dont le bord est cassé. Il demande au jardinier du cimetière de le remplir

d'eau. Vu d'ici, personne ne pourra dire que ce sont des fleurs de contrebande.

— Tu vois, pas besoin de dépenser un dollar, il lâche devant son œuvre.

— Tu assures, Béni !

— J'ai dépensé un dollar pour le jouet de Lou, par contre. Elle mérite le meilleur !

Il me vole un petit rire. Ouf ! Une seconde, j'ai cru que la peluche sur laquelle Lou bavouille depuis tout à l'heure venait d'une poubelle !

\*  
\*   \*

Yoni est un ange. Samedi, il m'a donné le double de ma paie habituelle en me disant que j'avais bossé comme une dingue et qu'il me donnait une semaine de congé.

Ça aurait pu être idyllique si Lou dormait la nuit. Je ne sais pas ce qu'elle a, elle faisait ses nuits, et d'un coup, elle se réveille plusieurs fois en pleurant.

J'attrape mon portable pour demander son avis à Léo. Ça sonne, et elle décroche rapidement :

— Hey la vacancière !

— Salut, j'ai besoin de ton savoir, j'annonce tout de suite.

— Ah ! Dis-moi.

— Lou ne dort plus la nuit. Elle se réveille, elle pleure... Je la câline, et ça s'arrête. Tu crois qu'elle fait des cauchemars ?

— Hmm... Non, non, elle fait autre chose, je pense. Elle a cinq mois et des brouettes... À mon avis, c'est les dents !

Je cligne des yeux et me tourne vers Lou, occupée à manger un jouet en plastique. Elle bave autant que le bouledogue de mon ancien proprio.

— Déjà ?

— Eh oui, tu vas voir la vitesse à laquelle ça va !

— Mais qu'est-ce que je dois faire ?

— Pas grand-chose, tu peux lui donner du Doliprane pour la nuit. Si tu as une pharmacie pas loin, va leur demander ce qu'ils ont pour ça. Ça peut la soulager. Et donne-lui des tas de trucs à ronger.

— Je comprends mieux pourquoi elle bave, d'un coup. C'est donc pas la rage... Léo explose de rire.

— Tant que ce n'est pas blanc et mousseux, ce ne sont que les dents !

Je regarde l'heure sur la vieille pendule de la cuisine que Mona elle-même avait dû installer. Elle a la forme d'un chat noir dont la queue fait balancier.

— Je vais filer à la pharmacie avant qu'il soit trop tard. Un grand merci pour ton aide !

— Pas de quoi, ma belle ! On se voit la semaine prochaine. Kiffez bien vos petites vacances entre mère et fille !

— Sans problème ! Bisous.

Je raccroche et m'approche de Lou. Elle ne s'arrête pas de mâchonner son jouet.

— Bébé Lou, bonne nouvelle ! Pas besoin d'un vaccin contre la rage, tu as juste une dent qui pousse !

Ma fille se met à gigoter joyeusement. Je ne perds pas de temps. Je nous prépare, et on file avec notre super poussette trouver la pharmacie du bloc voisin.

\*  
\*   \*

On remonte la rue et, à peine arrivées au feu, Lou déclenche la sirène d'alarme. Je sors aussitôt mon arme secrète, un gâteau. Je m'arrête et vais me mettre accroupie devant elle. Elle s'arrête, les joues luisantes de vraies fausses larmes. Je lève le gâteau entre nous. Léo m'a conseillé une super marque pas trop chère que les tout-petits peuvent grignoter sans souci. Mon bébé tend les bras et les jambes en grognant.

Je lui donne le gâteau et dépose un baiser sur son front. Elle est déjà occupée à faire passer son trésor de main en main, puis dans la bouche, et de nouveau dans chacune de ses mains. On dirait qu'elle s'entraîne à le faire disparaître. Mon bébé se prend pour un magicien.

Je me redresse avec le sourire. Je crois que je ne me lasserai jamais de l'observer se développer.

— Célia ?

Je sursaute en faisant volte-face. *Merde, encore lui ?*

— Calvin ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai reçu ça... et je voulais voir si t'allais bien.

Il regarde partout autour de lui avant de sortir son portable de sa poche. Il semble fouiller dans l'appareil, puis il me le montre, d'une main tremblante. Je tombe nez à nez avec une photo. De moi, Lou dans sa poussette et Béni qui marche à côté de nous. Mes yeux passent rapidement sur les quelques mots qui accompagnent ce cliché : « Quatre jours... »

*C'était tout à l'heure, lorsque nous sommes allés au cimetière !* Alors, le type que j'ai vu était bien l'un d'eux.

Je lève le nez autour de nous. L'idée de fuir le quartier pour ne plus jamais revenir est tentante.

— J'ai réussi à avoir quelques jours de plus, mais...

— Et qu'est-ce que tu veux que je fasse pour toi, au juste ? J'ai réellement l'air d'avoir de l'argent ? Je galère déjà à nourrir ma fille !

— Je sais, je... je ne te demande rien. Mais le père, il... il est bourré de fric, non ? Il peut nous aider !

Mon souffle se raccourcit. Demander de l'argent à Roman ? Mon contrat me l'interdit.

— Je ne peux pas faire ça, j'envoie.

Calvin, qui a toujours le visage tuméfié, ferme les yeux une seconde et soupire.

— S’il te plaît, j’ai pas trois mille dollars, je les aurai jamais ! Je peux peut-être trouver cinq cents au maximum. Lui, il... Si ça se trouve, c’est rien pour lui ! Ou au moins une partie, ça les fera patienter !

Je fais non de la tête.

— C’est pas aussi simple. Regarde où je vis avec ma fille, tu penses vraiment qu’il me donne de l’argent comme ça ?

Son visage perd ses quelques couleurs.

— Essaie... Parle-lui de toute cette merde ! J’ai vraiment peur qu’ils s’en prennent à toi et au bébé !

— Je vais voir... je souffle.

La seconde suivante, je bouge avec Lou. Fuir me semble plus simple que de prendre une vraie décision.

— Attends. Tu peux me joindre quand tu veux...

Il me glisse un papier dans la main, regarde autour de lui et s’en va en vitesse de son côté. Je fais de même du mien.

\*  
\*   \*

J’ai dépensé cinquante dollars pour Lou à la pharmacie. Des petits jouets à mettre au frigo pour qu’elle les mâchouille ensuite, de quoi soulager sa douleur, de nouveaux biberons et d’autres bricoles. Je m’en veux d’avoir laissé autant d’argent partir, mais j’en ai un peu en ce moment, et Lou en a besoin. Je préfère encore les dépenser là-dedans que de m’acheter des fringues comme beaucoup de nanas de mon âge. Mon bien-être passe par celui de Lou. Si Mona m’entendait penser, je crois qu’elle aimerait. Quant à l’affaire de Calvin et Nick... Que me dirait-elle de faire ? *D’appeler Roman au plus vite, bécasse !*

De retour à la maison, après avoir scruté tout ce que je pouvais sur mon trajet, je m’occupe de Lou, ce qui me prend une bonne partie du reste de la journée. Entre son linge, le mien et le ménage de l’appartement, sans oublier



les habituels biberons et couches, je ne me pose dans le canapé du bonheur que lorsque Lou dort profondément.

Avec la télé en sourdine, je vais vérifier si j'ai bien fermé la porte d'entrée. Et comme je suis un peu beaucoup parano, je coince une chaise contre la poignée. On ne sait jamais.

Le canapé m'accueille de nouveau. Il me réceptionne, plutôt, quand je me laisse tomber sur lui, un peu comme dans ces exercices de confiance des groupes d'entraide.

J'attrape mon portable et trouve le contact de Roman, qui est toujours sous le nom de Daddy Random.

La photo montrée par Calvin n'a pas quitté mon esprit de la journée. Ces mecs savent où j'habite, ils me surveillent. Je suis toute seule, il pourrait m'arriver n'importe quoi. Et quand je me mets à imaginer qu'ils s'en prennent à Lou, mon cœur se débat douloureusement. J'ai peur.

Mon pouce frôle à peine le téléphone vert, mais c'est comme si j'avais écrasé mon poing dessus. Aussitôt, l'écran d'appel se met en route, et avec lui, une pression étouffante m'assaille.

Je porte l'appareil à mon oreille. Ça ne sonne pas. Une voix résonne.

— Le numéro que vous demandez n'est pas disponible.

Ce n'est pas la première fois que je me casse le nez sur cette annonce. La dernière fois, c'était lorsque j'ai voulu demander son aide à Roman à propos de l'adoption. Encore une fois, je me retrouve face à un mur.

Je raccroche et regarde l'écran sur lequel une goutte tombe. J'aurais préféré que le plafond ait une fuite plutôt que d'admettre qu'encore une fois, Roman m'atteint en plein cœur. Même sans rien faire.

Soudain, quelque chose me revient en tête. Et si Roman Weiss n'avait pas les moyens de m'aider ? Je sais qu'il a demandé de l'argent à je ne sais qui pour payer la chambre de Lou. Et s'il avait disparu pour ça, justement ?

Je délaisse mon salon pour aller retrouver mon lit. Quand, en temps normal, j'aurais fini recroquevillée sur moi-même, maintenant, pour

encaisser, je passe un peu de temps à regarder Lou dormir. Ça va peut-être m'aider à trouver une autre solution.

# 34

## CÉLIA

---

Lou a très bien dormi, et on sent la différence. Elle est moins grognon et plus souriante, mais bave toujours autant. Quand elle est prête après le biberon du matin, je lui donne le jouet que j'ai mis au frigo hier. Elle le porte aussitôt à sa bouche. Visiblement, ça soulage les douleurs des poussées dentaires.

Dès qu'elle est assez absorbée par son activité, je file à la cuisine pour nettoyer son biberon et voir ce qu'elle va manger ce midi comme petit pot.

Je n'ai pas les yeux en face des trous, pour ma part. Je suis de mauvaise humeur, et chaque truc que j'entreprends se passe mal. Le stress me noue le ventre, rend mes bras mous et mon esprit dispersé. Je me suis réveillée plusieurs fois cette nuit, et, entre deux sursauts, mon sommeil a été rythmé par des cauchemars. C'est officiel, je panique. Mais je le fais seulement dans le dos de Lou.

Très tôt, ce matin, j'ai eu une idée. Une très mauvaise idée, mais c'est la seule solution que j'ai trouvée après des heures d'angoisse.

Je rince le biberon encore une fois. *Mince, ça ne fait pas déjà trois fois ?*

Je secoue la tête tandis que Lou gazouille tranquillement dans sa chaise haute dans mon dos. Je termine, pose le biberon et la tétine à côté de l'évier et je vise mon portable qui se trouve sur le plan de travail plus loin. Je l'ai jeté là parce que ça me prenait la tête de me dire que ma seule et unique solution pour trouver de l'argent, et ainsi mettre fin à tout ça, est dans cet appareil.

— Mamamammamama !

Lou me fait sursauter. Je me tourne vers elle, elle observe son nouveau jouet en chantant. Elle arrive à me tirer un sourire. *Bon, allez, Célia, tente l'affaire. Tu n'as pas d'autre choix, de toute façon !*

Je vais attraper mon portable. Dans le répertoire qui ne contient pas grand monde, je passe devant le contact de Roman pour arriver à celui de Léo.

J'ouvre la messagerie, et mes pouces bloquent. Je fronce les sourcils quand quelques questions de dernière minute déboulent en moi avant que je me lance. Je vais chercher le bout de papier que j'ai reçu hier de la main de Calvin et je lui envoie un SMS.

**\*\* Et s'il suffisait d'appeler les flics ? \*\***

J'envoie.

J'attends.

C'est long.

Puis mon portable vibre.

**\*\* Célia ? \*\***

**\*\* Oui \*\***

Encore un peu d'attente.

**\*\* Tu veux que je termine en taule ou quoi ? Et toi aussi ?  
Comment t'expliques aux keufs qu'on doit de l'oseille à des  
dealers ? \*\***

Je relis le message plusieurs fois en me mordant les lèvres. Ma solution de remplacement vient de tomber à l'eau.

Je réponds :

**\*\* Ouais... \*\***

**\*\* Tu as vu avec le papa ? \*\***

*Que faire ? Lui dire que je n'ai même pas réussi à le joindre ? Quitter tout de suite la ville ?*

Je vais regarder par la fenêtre, un type est assis en face, sur le perron de Béni. Il est juste là, en train de fumer je ne sais quoi, mais c'est suffisant pour faire monter encore la pression d'un cran en moi.

Je réponds à Calvin :

**\*\* C'est en cours... On attend de voir, OK ?\*\***

**\*\* Dis-lui que ça urge, sérieux \*\***

*Va te faire foutre, abruti ! Si tu ne m'avais jamais parlé, je ne serais pas dans cette merde-là !*

Je retourne sur le contact de Léo et j'ouvre de nouveau la messagerie.

**\*\* Salut, dis-moi, tu te souviens des « heures supp » dont vous m'avez parlé avec Yoni ? \*\***

J'hésite avant d'envoyer. Ces quelques longues secondes me laissent le temps de mesurer l'ampleur de mon geste. Je dois reprendre mon souffle, et

mon pouce fébrile touche l'icône « Envoyer ».

# 35

## CÉLIA

---

Je n'ai pas l'impression d'avoir dormi depuis ce week-end. Lou et moi sommes prêtes dans l'entrée de notre appartement. Mes mains tremblent sur la barre de la poussette de Lou. *Calme-toi, Célia.*

Je descends et, arrivée sur le trottoir, mon portable vibre dans ma poche. C'est un SMS de Léo.

**\*\* On est en route, pique-nique OK, bébé OK, soleil presque OK ! À tout à l'heure \*\***

Je fronce les sourcils en lisant entre les lignes. Avec Léo, on doit se retrouver au parc comme prévu, au stand de hot-dogs bleu, mais ce n'est pas un vrai pique-nique. Je vais échanger un sac de drogue contre de l'argent. Du moins, je suis certaine que c'est de la drogue, même si personne ne me l'a jamais confirmé.

Je relève le nez en filant le long des immeubles pour rejoindre le point de rendez-vous tout en lui répondant :

**\*\* Top ! On part aussi. \*\***

J'envoie. Je range mon portable et avance plus vite.

*Célia, qu'est-ce que tu es en train de faire ?*

Quarante minutes de trajet entre métro aérien et marche, un biberon rapide entre deux, et nous arrivons, Lou et moi. Je me sens de plus en plus mal. La température monte, ce qui ne m'aide pas vraiment. Je parcours les allées de l'endroit. C'est la première fois que je viens ici. Je dois trouver le stand de hot-dogs bleu.

Après avoir cherché pendant cinq bonnes minutes, je trouve enfin notre point de rendez-vous. Il y a déjà la queue. Je me mets au bout de celle-ci, comme prévu. Léo ne devrait plus tarder. Lou s'est endormie, certainement bercée par la longue marche que je viens de faire.

J'essaie de ne pas penser au pire pendant que j'attends et d'ignorer mes paumes soudain moites, mes jambes un peu plus molles que d'habitude et la sueur qui coule sur mon front.

Mon tour arrive au stand de hot-dogs. Le type qui le tient, visiblement mexicain, me fait un signe de tête pour me demander ce que je veux.

— Bonjour, euh... Je suis là pour le hot-dog aux herbes, j'annonce.

Son regard change aussitôt. Il me fait un sourire. Et je me dis que cette espèce de mot de passe est vraiment ridicule. *Un hot-dog aux herbes...*

— OK ! Hey, no stress, *linda* ! Célia, c'est ça ?

Je me force à sourire.

Il prépare deux vrais hot-dogs et deux boissons et me demande même si je veux des glaçons. J'accepte. Il fourre le tout dans un sac en papier qu'il sort de sous le comptoir de son stand et me le donne.

— Sept dollars cinquante, s'il vous plaît !

J'hésite puis comprends qu'il faut vraiment que je paye. Mes gestes sont maladroits à souhait, mais j'arrive à lui donner quelques billets. Il garde la



monnaie, ce con. Je me vois prendre le sac comme au ralenti et passer les anses autour de mon poignet.

— Bon appétit, *linda*, envoie le vendeur.

Enfin, « dealer » serait sûrement un meilleur terme.

Je tourne les talons avec ma poussette en mains et la pression au ventre. Je dois reprendre mon souffle quelques mètres plus loin. Je me dirige à l'opposé du parc. L'ambiance est détendue. Des jeunes traînent, certainement entre deux cours, des couples amoureux déambulent main dans la main, des parents jouent avec leurs enfants. Et moi, je fais la mule pour régler un problème avec un autre encore plus gros.

J'aperçois Léo installée sur une couverture après un petit moment de marche. Elle est juste avec son petit dernier. Lou et moi les rejoignons.

— Hey ! Salut, vous deux ! elle s'exclame. Oh mince, elle roupille, la petite merveille, elle chuchote.

Je laisse Lou dans sa poussette et prends place près de mon amie. Elle prend le sac de hot-dogs comme si de rien n'était, fouille dedans et étale la nourriture sur la couverture.

— Ça a été ? elle demande.

— Ouais... Je suis pas bien, je l'avoue.

Elle attrape un des hot-dogs et me le donne.

— Mange, tu as fait la moitié du job, et tu assures ! elle dit en regardant dans le sac. C'est cool de faire ça à deux. Habituellement, ça me prend quatre fois plus de temps de faire les allers-retours.

Elle croque ensuite dans son hot-dog.

— Ouais... J'ai juste hâte qu'on en finisse !

Elle recrache son hot-dog dans l'emballage.

— Suffit de demander ! Rapporte cette merde à son vendeur ! elle envoie.

Elle me reprend mon sandwich des mains, attrape un sac identique au mien et balance notre repas dedans avec dégoût.

— Tu lui ramènes ça, c'est sa part. J'ai déjà mis nos parts de côté ! Laisse

Lou ici, je la surveille, elle ajoute avec un clin d'œil.

Je souffle un coup et prends le sac. Je fais le chemin dans l'autre sens, retrouve le stand. Le mec me voit venir, il prend le sac immédiatement.

— Ah ! Désolé, me dites rien, je me suis trompé de sauce ?

— C'est ça, je réponds.

J'essaie de suivre les conseils de Léo et de ne pas regarder partout autour de moi. Mais le type là-bas me regarde bizarrement, non ? Et pourquoi celui-ci passe aussi près ?

Le mec du stand regarde dans le sac, me fait un sourire et un clin d'œil et me prépare deux autres hot-dogs.

Quand je reviens vers Léo, je la vois glisser quelque chose dans le panier de la poussette, sous Lou. Je retourne m'installer à côté d'elle. Je berce bêtement mon bébé. Ou je berce l'argent sale qui roupille sous elle.

— Respire, Célia, on est au top ! Et honnêtement, je préfère ce fonctionnement-là. Bon, cette fois, on mange pour de vrai.

— J'ai plus faim, j'envoie.

Léo prend un des deux hot-dogs que j'ai posés sur la couverture, le déballe et croque dedans, comme si de rien n'était. Comme si nous ne venions pas d'enfreindre je ne sais combien de lois, qu'elles soient d'État, morales ou éthiques.

\*

\*   \*

Près d'une heure après, je quitte le parc. J'attrape mon portable sans m'arrêter de marcher et j'envoie un SMS à Calvin :

**\*\* Retrouve-moi en bas de chez moi \*\***

Il ne répond que lorsque j'arrive sur le quai du métro. L'ascenseur était en panne, les escaliers m'ont mis un coup. C'est que bébé Lou commence à peser et, avec la poussette, c'est encore pire.

Le train qui arrive à peine nous sommes en haut m'empêche de regarder tout de suite le message de réponse. Dans le wagon, ce n'est pas mieux. Il n'y a pas de place assise, et Lou décide que c'est le moment de piquer une crise. Je délaisse mon téléphone pour l'instant. Dans une petite heure, mon cauchemar s'arrêtera enfin. Calvin et les types louchent disparaîtront de ma vie. Avec Léo, nous avons accepté de transporter plus de marchandise, pour deux mille dollars chacune. J'ajouterai toutes les économies de mon travail, soit 500 dollars, et Calvin complétera le tout !

# 36

## CÉLIA

---

Alors que je suis sur le trajet du retour, au coin d'un feu, j'aperçois une voiture sombre. Est-ce que c'est Roman ? Je secoue la tête. Le véhicule démarre rapidement et disparaît la seconde suivante. Toute cette histoire me rend complètement parano. Vivement que je balance le colis entre les mains de Calvin. *Mince, d'ailleurs, je n'ai pas encore regardé mon portable qui a vibré.*

Arrivée dans ma rue, le premier truc que je vois, c'est un type assis sur les marches de mon perron. J'ai un sérieux coup de pression jusqu'à ce que je reconnaisse Calvin. *Enfin la fin de mon calvaire !*

J'active le pas et, très vite, je m'arrête devant lui. Il relève le nez et se redresse aussitôt.

— Célia, qu'est-ce qu'il se passe ? il envoie aussitôt. Tu ne répondais plus, il s'affole.

— Ça va, t'inquiète pas... Je n'ai pas pu regarder mon portable dans le métro à cause de la petite.

Lou s'est endormie. Je mets le frein sur la poussette et me penche pour atteindre le panier en dessous. J'entends une voiture se garer sur le trottoir

d'en face, des gamins rire de je ne sais quoi, et mes doigts se referment sur le paquet laissé là par Léo. Comment le monde peut-il continuer de tourner alors que je suis en train de faire n'importe quoi ?

Je me redresse devant Calvin, qui fixe ce que je lui tends.

— Qu'est-ce que c'est ? il demande, incertain.

— De quoi nous sortir de la merde dans laquelle Nick nous a laissés, j'explique.

Comme il ne réagit pas, je lui colle le paquet enveloppé de kraft contre le torse pour qu'il le prenne au plus vite. Une très courte seconde plus tard, il jette un coup d'œil à l'intérieur, ouvre de grands yeux, puis remballle le sachet et l'enfonce dans sa poche arrière en cherchant quelque'un du regard.

Ce n'est que maintenant que je repère un type appuyé contre un mur à plusieurs perrons d'ici. Calvin lui fait un signe de tête, et l'autre acquiesce avant de regarder autour de lui en vitesse et de filer. En face de moi, Calvin souffle tout l'air de ses poumons. Ses épaules semblent s'affaïsser.

— Tu peux respirer, Célia, ton mec a assuré.

— Ça vient pas de lui... Et il manque cinq cents, que tu devras te débrouiller à trouver, car je ne peux pas faire mieux ! Bref, je ne veux plus jamais te revoir ici ni ailleurs...

Il me fait un sourire et hausse les épaules avant de littéralement se jeter sur moi pour me prendre dans ses bras. Il dépose même un baiser dans mon cou.

— Pas de souci, je vais les trouver. C'est dommage que tu ne veuilles plus me voir parce que je te trou...

Il s'arrête net, détourne la tête derrière moi et me lâche aussitôt pour reculer. Son air qui change du tout au tout me fait paniquer. Sans lâcher la poussette, je fais volte-face. Mon regard tombe sur une voiture bien trop luxueuse pour se trouver garée là par hasard. Mon stress remonte en flèche. *C'est Roman ? Bordel, et s'il avait vu ce que je viens de faire ?* Les risques

que je viens de prendre me sautent à la gorge, comme si Roman serrait lui-même ses doigts sur ma trachée.

— Bouge d'ici, rentre chez toi ! envoie Calvin qui part en courant.

J'ai à peine le temps d'attraper la poussette pour monter les marches qu'il est déjà loin. Je pousse d'un coup de pied la porte du hall et lance un dernier regard vers la voiture. Pas de Roman. Pire que ça. Un type est assis côté passager avec un téléobjectif et me mitraille.

J'ai le sentiment de mettre trop de temps à me cacher dans mon hall brusquement empli par les pleurs de Lou. *Depuis quand sont-ils là ? Est-ce qu'ils m'ont suivie toute la journée ?*

J'ai les larmes aux yeux. Lou pleure si fort que ça doit résonner dans tout l'immeuble. Je laisse la poussette sur place, prends mon bébé et nos sacs et monte presque en courant jusqu'à chez nous. Je nous enferme immédiatement après avoir passé le seuil de la porte et je coince la chaise derrière la poignée. *C'était quoi, ça ? La police ? Non, ils nous auraient arrêtés...*

Tremblante, je vais poser Lou dans sa chaise haute. Je lui donne des jouets sans y prêter attention. Elle pleure trop fort pour que je me concentre. Je tourne en rond et vais vérifier la porte, elle est bien fermée. *Est-ce que je dois appeler la police ? Qui sont ces types ?*

Je vais récupérer Lou qui ne se calme pas pour la bercer. Je l'ai réveillée de la pire des façons.

— Chut, mon bébé ! Je suis désolée... Quelle mauvaise maman je fais... Tout ça, c'est n'importe quoi, je murmure.

Ses sanglots cessent peu à peu.

Je tente tant bien que mal de reprendre les choses en main. Je vais changer sa couche et, quand je regarde l'heure, je suis tellement paniquée que je ne sais plus si elle a faim ou non.

Je la repose dans sa chaise haute pour tourner de nouveau en rond. Je lui prépare un biberon, mais elle n'en veut pas. *Mais qu'est-ce que je fabrique ?*

Je finis par aller me passer de l'eau sur le visage dans la salle de bain. Je me regarde dans le miroir. *Célia, reprends-toi, bon sang !* Je ferme les yeux et respire un bon coup.

Je reviens dans le salon en m'essuyant le visage. Mes yeux ne sont pas secs, mais les larmes ne coulent plus sur mes joues. Lou semble apaisée, et je retrouve mes esprits.

Mon portable, qui vibre dans mon sac, attire mon attention. Je vais le chercher et je me laisse tomber dans le canapé de Mona. Mes jambes ne me portent plus. Je tire Lou à côté de moi et je regarde mon téléphone. J'ai cinq nouveaux messages. Ça doit être ceux de Calvin. Je déverrouille l'écran et clique sur la notification. Le menu de la messagerie s'ouvre. Mon cœur manque un battement. J'ai trois messages de Calvin dont je n'ai pas encore enregistré le numéro, et les deux autres sont de Roman.

Je dois relever le nez pour respirer avant de me lancer. J'ouvre ceux de Calvin en premier. Il me répond d'abord qu'il arrive, puis qu'il est devant chez moi. Le dernier SMS dit :

**\*\* C'était pas des flics, ni les mecs de l'oseille. C'est bizarre, fais attention. \*\***

Impossible de reprendre mon souffle. Ce que je viens de lire me fait encore plus paniquer que mon expédition du jour. Parce que la seule option qui m'apparaît pour justifier les hasards qui s'enchaînent me terrifie.

Fébrile, j'ouvre les messages de Roman. L'un d'entre eux est une photo. Je me vois chez Léo et Yoni, à travers leur fenêtre, avec le joint de l'autre fois... La photo a l'air d'avoir été prise depuis l'immeuble d'en face. Je fais immédiatement le lien avec l'histoire du pervers que m'a racontée Léo. Je repense à ce flash dans la nuit auquel je n'ai pas porté grande attention sur le coup. *Bordel !*

Mes yeux passent sur le message qu'a envoyé Roman après la photo :

**\*\* Unique avertissement, Célia. Encore un délire de ce genre et tu perds la garde du bébé. \*\***

Mon pouls s'accélère comme si j'avais tapé un sprint. Je résiste bêtement pour ne pas effrayer Lou, mais en quelques secondes, je pleure pour de bon. Le silence, partout autour de moi, me fout les jetons.

Je quitte le canapé et parcours mon salon de long en large. Puis les deux fenêtres qui donnent sur la rue attirent mon attention, et je fais subitement le lien entre la venue de Max la première fois et l'embrouille avec Roman et ses SMS.

En deux enjambées paniquées, je m'approche et scrute dehors. Je ne cherche plus dans la rue en contrebas mais en face de moi, dans l'immeuble de Béni. Et il ne me faut que quelques courtes secondes pour trouver ce que je cherche. Je découvre deux hommes, munis de jumelles et d'un gros appareil photo pointé droit sur moi. Ce sont certainement les mêmes mecs que dans la voiture.

Je ferme brusquement les rideaux pour leur boucher la vue. Voilà comment Roman a su que quelqu'un était chez moi... Une autre salve de larmes me prend.

Je m'empare de nouveau de mon portable pour relire son dernier SMS. L'idée qu'il me prenne Lou me paralyse. Je n'ai jamais été aussi mal. *Qu'est-ce que je dois faire ?*

Je lis et relis son message sans trouver la solution. L'idée de l'appeler directement pour lui expliquer ce qui s'est passé aujourd'hui me traverse l'esprit. Il a mis un certain temps avant d'être au courant pour le joint, semble-t-il. Peut-être que ce sera pareil cette fois ! Je devrais tenter un coup



de fil immédiatement, avant qu'il ne reçoive des photos qui lui feront croire au pire, sans aucun doute.

Je prends le peu de courage qui me reste et j'essaie. Mais je n'y arrive pas. Mon pouce reste coincé sur son contact sans réussir à atteindre le téléphone vert qui déclencherait l'appel. *Et si mon numéro était encore bloqué ? Et s'il répondait ?*

J'ai si peur qu'il me la prenne. Je ne le supporterai pas. *Autant qu'il me tue tout de suite...*

Cinq jours et toujours rien. Pas de nouvelles de Roman. Je n'ai jamais réussi à l'appeler alors je vis dans une angoisse constante. Les types sont toujours en face, je les ai encore vus ce matin. Cette fois, c'est certain, ils sont là pour moi, et c'est Roman qui les envoie. Pourquoi seraient-ils là, sinon ? Je pense que j'atteins des niveaux de stress record. Ce qui se manifeste principalement par des larmes.

Je ne dors plus que d'un œil, je suis épuisée tant physiquement que nerveusement. Et c'est Lou qui en pâtit. Elle n'est pas aussi bien qu'il y a quelques jours. Elle pleure pour un rien et ne veut pas rester loin de moi plus d'une minute. Je dois me reprendre. Et le seul moyen de réussir à respirer enfin comme il faut, c'est d'appeler Roman pour lui expliquer la situation.

Lou est allongée sur deux couvertures étalées directement sur le sol du salon. Elle ne gazouille pas. Elle attrape ses peluches et jouets à tour de rôle et râle quand ils ont roulé trop loin. Je suis debout à côté d'elle, portable en main. Je m'accroupis pour lui ramener ses jouets. Elle me sourit, mais je suis si mal que j'arrive à peine à lui répondre. J'embrasse son front et me relève pour faire quelques pas.

Je cherche le contact de Roman dans mon téléphone. *Allez, Célia, tu peux le faire...* Mon pouce frôle la touche d'appel et, difficilement, je pose l'appareil sur mon oreille. J'ai déjà une boule dans la gorge et j'ai beau avaler ma salive, elle ne me quitte pas.

Ça sonne une première fois, mon cœur bondit. *Au moins, cette fois, ça ne m'annonce pas que le numéro n'est pas disponible !* Roman a dû débloquer mon contact. Ça sonne une deuxième fois, et mon cœur recommence. Puis ça décroche d'un coup.

— Célia, tranche la voix froide de Roman.

Je prends une grande inspiration. Son ton autoritaire vient de me vider du peu de courage que j'avais emmagasiné. Un silence se fait, lourd et étouffant.

— Célia ? il répète moins sèchement.

*Et voilà, je pleure.*

— Célia, c'est toi ?

— Oui... Je... Excuse-moi de te déranger, je...

— Qu'est-ce qu'il se passe ? il me coupe avec un ton inquiet.

*Rien et tout...*

Je reprends mon souffle en regardant Lou par terre qui mordille un jouet.

— Je n'ai pas eu le choix... je finis par réussir à dire, la voix tremblante.

Un autre silence se fait. Je l'entends respirer plutôt fort au bout du fil.

— De fumer un joint et boire pendant qu'elle dormait juste à côté ? il finit par balancer.

Il parle de la photo qu'il m'a envoyée par SMS... Alors il ne sait pas encore pour le reste. Je vais devoir le lui dire moi-même.

— Non, ça... je... Je sais que je n'aurais pas dû, mais moi, je n'ai pas fumé et...

*Eh merde, je n'arrive plus à parler sans hoqueter !* C'est un cauchemar. Pourquoi je n'arrive pas à lui expliquer simplement les choses ? Peut-être parce qu'elles ne sont pas simples ! J'ai l'impression de revenir au moment

où lui annoncer qu'il était le père de mon futur enfant me semblait impossible. Sauf que mon aveu actuel est encore plus douloureux.

— Tu as fait autre chose ? il me demande, glacial.

Je reprends mon souffle, mais plus aucun mot ne veut franchir mes lèvres.

— Célia ? Où est le bébé ? il ajoute, paniqué.

Aussitôt, je me tourne vers Lou, comme pour m'assurer qu'elle est bien là.

— Euh... là, à côté de moi. Elle va bien...

— Ok. Alors, tout va bien.

— Oui... Tout va bien, je souffle.

Un nouveau silence se fait.

— Célia, arrête de paniquer. On ne va pas te l'enlever pour un joint... il me dit plus doucement.

— Oui...

— Ne recommence pas. Ça m'a mis hors de moi, prévient tout de même le papa.

— D'accord... Je suis désolée.

Je l'entends prendre une grande inspiration.

— Bon, euh... Tu ne manques de rien ?

Je serre les dents, imaginant dans quel état vont le mettre les photos qu'il va bientôt voir. Si un joint que je n'ai même pas touché le met déjà hors de lui... va-t-il débouler en furie pour me hurler dessus ? Je l'aurais bien mérité.

— Célia ?

— Oui... Non, Lou a tout ce qu'il faut, j'arrive à dire.

— Et toi ?

— Moi, c'est pas grave...

— Si ! Tout autant qu'elle, il coupe comme si c'était une évidence.

Encore un silence.

*Pourquoi faut-il que ça tourne toujours mal dans ma vie ?*

Entendre Roman se préoccuper de moi accentue ma culpabilité.

— Roman, je... J'ai fait une connerie, je lâche d'un coup.

Les mots sont sortis tout seuls et me transpercent le ventre de peur.

Roman ne réagit pas tout de suite.

— Quoi ? Comment ça ?

— P... Promets-moi de... de ne pas me la prendre, s'il te plaît...

Ma voix est si basse que c'est presque un murmure. Et si tremblante que je doute qu'il ait bien saisi.

— Célia, qu'est-ce que tu as fait ? il lance, plus impatient.

— J'ai eu des problèmes... On va bien, mais...

— Mais quoi ? C'est quoi, Célia ? Parle, ça m'énerve !

Je me laisse glisser jusque par terre et je m'adosse à l'accoudoir du canapé, à côté de la couverture où Lou est en train de jouer tranquillement.

J'essaie de reprendre mon souffle, mais rien ne vient, et Roman perd patience.

— Célia ! il crie dans le téléphone pour me faire réagir.

— Je n'ai pas eu le choix... Je voulais pas, mais...

— De quoi tu parles, bordel ? il hurle brusquement.

— J'ai fait quelque chose de mal. Je n'ai pas eu le choix, je te le jure. J'ai eu peur pour Lou ! Ils nous ont menacées, et prises en photo aussi, et...

— Quoi ? Je ne comprends rien. Quand ? C'était quand ?

— Il y a quelques jours...

— Et qu'est-ce que tu as fait exactement ?

Je reprends mon souffle et je lâche :

— Je... J'ai transporté de la drogue. Enfin, je n'en suis pas certaine, mais je crois que c'était ça...

Long silence.

— Quoi ? Putain, tu te fous de moi ? Dis-moi que tu te fous de moi, Célia !

Je grimace tant il hurle dans le téléphone. Des sanglots silencieux me prennent.

— Ne crie pas... S'il te plaît, j'articule difficilement.

— Pourquoi t'as fait ça ? Pas pour de l'argent, quand même ? il enchaîne.

— Si...

— Mais putain, pourquoi tu ne m'as pas appelé ? Ou pourquoi tu n'es pas allée voir les flics ? me coupe Roman.

— J'ai essayé de t'appeler ! Mais tu bloques mon numéro quand ça t'arrange ! C'était urgent, Roman. Et tu n'étais pas là pour nous !

Lou se met à pleurer parce que je hurle dans le téléphone. Elle hurle aussi, mais de peur. Roman ne dit plus rien, je l'entends souffler à plusieurs reprises.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelé tout de suite, Célia ? il me demande plus calmement.

— Parce que j'ai eu peur que tu me la prennes... je souffle.

— Et qu'est-ce que tu crois qu'il va se passer, maintenant ? il coupe. Tu as signé un contrat, bordel de merde ! il crie.

Même mes sanglots s'arrêtent lorsque j'entends cette réponse. Je crois que ce que je ressens est au-delà de la peine, au-delà de la douleur et de l'angoisse. Je n'ai jamais éprouvé une pareille terreur.

— Roman, ne fais pas ça, je t'en supplie... Laisse-la-moi, je ferai tout ce que tu veux... mais ne la prends pas... je pleure dans le téléphone.

Je l'entends soupirer bruyamment à l'autre bout du fil.

— Tu ne comprends pas... Ce n'est pas moi qui décide. Je suis pieds et poings liés, je ne peux rien faire ! Ce n'est pas moi qui te fais suivre, c'est mon père ! Et s'il apprend ce qu'il s'est passé, il n'hésitera pas une seconde... Je ne contrôle rien de tout ce putain de merdier. Ce contrat me bloque moi aussi dans mes faits et gestes, Célia...

Il s'interrompt, me laissant perdue dans le silence. *C'est son père qui me fait suivre...* Ce n'est pas lui... Ce qui est encore pire. Je sens mon monde

s'effondrer autour de moi. Lou pleure toujours sur sa couverture. Je n'ose même plus la regarder... J'aurais peut-être dû la faire adopter par mon frère car je suis, de toute évidence, la pire mère qu'elle ait pu avoir.

— Tu as été suivie ? me demande Roman après un moment.

— Je crois... Mais je n'en suis pas sûre. Il y a deux types dans l'immeuble en face de chez moi. Mais je ne les ai remarqués que quand tu m'as envoyé le message pour le joint...

— Eh merde... Bon, tu fermes ta porte à clef et tu ne laisses entrer personne. Si quelqu'un débarque, tu m'appelles immédiatement. Compris ? Je vais voir ce que je peux faire.

— Oui...

Ma voix n'est plus qu'un murmure, mais il a déjà raccroché.

Je jette le téléphone à l'autre bout de la pièce. Il éclate, et la batterie se retrouve plus loin. J'essuie rapidement mes larmes et je vais prendre Lou dans mes bras pour qu'elle arrête de pleurer. Elle semble terrifiée.

Je la berce quelques instants, et elle se calme, le nez dans mon cou et ses larmes qui s'estompent dans mon haut.

\*  
\*   \*

La soirée passe sans que je parvienne à arrêter mes larmes. Je les chasse régulièrement d'un revers de la main en luttant pour ne pas me mettre à sangloter.

Je suis dans mon lit depuis un long moment, et Lou dort déjà. Je tire sur son lit pour le coller au mien puis je passe ma main entre les barreaux en bois et je touche la sienne. Elle serre mon doigt dans les siens sans même s'en rendre compte. Mes larmes redoublent et me brûlent la peau.

S'ils me la prennent, où va-t-elle aller ? Et qu'est-ce que je vais devenir ? Je ne peux pas imaginer ma vie sans elle... Elle ne peut pas être loin de moi, ça nous briserait le cœur à toutes les deux.

Ce matin, Lou a ouvert les yeux pendant que je prenais ma douche. J'ai tenté en vain de détendre les courbatures que je ressens après être restée crispée toute la nuit, mais l'eau chaude n'a eu aucun effet. Je ne me relâcherai pas avant d'être certaine de ne pas être privée de ma fille.

J'arrive dans la chambre en me frottant les cheveux avec une serviette. Lou joue tranquillement. Elle porte son regard sur moi, m'offre un grand sourire et crie de joie. Je balance la serviette pour aller la prendre dans mes bras. Elle me fait aussitôt un câlin.

Je la garde avec moi pour aller lui faire son biberon du matin.

Je suis en train de le secouer quand des coups rapides sont frappés à la porte. Mon cœur s'arrête immédiatement. Avant même que j'aie bougé, ça frappe de nouveau. Encore plus précipitamment.

Je cherche à aspirer de l'air en vain et sens ma tête qui tourne. Je suis proche de défaillir. J'ai ce genre de très mauvais pressentiment qui m'électrise plusieurs longues secondes.

Je m'avance doucement vers la porte d'entrée, Lou plantée sur ma hanche. Je regarde par le judas et distingue le père de Roman, accompagné de



plusieurs personnes. Il se tient en personne sur le palier miteux de mon immeuble.

*Mon téléphone ! Je dois appeler Roman !*

Ça frappe encore une fois, de manière sèche. Je retourne dans la cuisine et pose le biberon. Mes mains tremblent sans discontinuer. Heureusement, malgré son vol plané dans l'appartement, mon téléphone n'est pas cassé. Il m'a suffi de remonter la batterie pour qu'il fonctionne de nouveau. C'est l'avantage d'avoir un vieux modèle qui résiste à tout.

Lou, toujours dans mes bras, me regarde bizarrement.

La sonnette de l'appartement retentit avec force.

J'appelle Roman. Ça sonne plusieurs fois, puis je tombe sur le répondeur. Je réessaie aussitôt, ça sonne encore, et il décroche enfin.

— Quoi ? il lance aussitôt d'une voix endormie.

— Ton père est devant ma porte... je dis la voix tremblante.

— Oh putain...

— Qu'est-ce que je fais ? je demande, les larmes déboulant de nouveau sur mes joues.

— Il va falloir que tu lui ouvres...

*Ouvrir à son père ? Hors de question !*

— Quoi ? Non ! Il est avec des gens, je réplique.

— Célia, ouvre avant qu'il fasse venir les flics. Fais-moi confiance et fais ce qu'il te dit, OK ?

Je lâche un sanglot incontrôlable.

— Non... Roman, s'il te plaît... Je...

— Va ouvrir cette putain de porte, et je m'occupe du reste, il m'ordonne, énervé. Si tu n'ouvres pas, ce sera pire, crois-moi. Alors, va ouvrir maintenant !

Je laisse un silence et je vais ouvrir, d'un pas lourd, sans enlever le téléphone de mon oreille. Lou me regarde bizarrement. Elle a peur parce que

j'ai peur...

La porte s'ouvre sur le père de Roman. Il est grand et si imposant que je n'arrive même pas à le regarder sans ciller.

— Bonjour, mademoiselle Fowell. Vous savez pourquoi je suis ici, il dit.

— Putain... soupire Roman à mon oreille.

Je ne réponds pas. Je n'y arrive pas. Tout se bloque en moi. Lou les regarde sans comprendre. Moi, j'ai compris et j'essaie de refermer la porte, c'est plus fort que moi. Sans que je l'y invite, Monsieur Weiss père entre chez moi en m'obligeant à me pousser pour lui dégager le passage.

Une femme et deux hommes – dont je ne distingue même pas bien les visages tant les larmes coulent de mes paupières – le suivent de près en regardant partout autour d'eux.

— Avez-vous votre exemplaire du contrat que vous avez signé avec mon fils ? il me demande une fois arrivé au milieu du salon.

*Il n'a même pas regardé Lou...*

Je referme la porte doucement. Je ne sais pas pourquoi je suis aussi calme. Pour elle, certainement. Pour qu'elle n'ait pas peur davantage. Pour qu'elle ne pleure pas...

Je n'arrive plus à faire un pas devant l'autre, mais je ne peux pas m'écrouler parce que Lou est là, dans mes bras. Si je tiens debout, c'est grâce à elle.

— Célia... Tu m'entends ? me dit doucement Roman à l'oreille.

— Oui... je réponds en tournant le dos à son père.

— Laisse-les faire ce qu'ils ont à faire... Ils ne la garderont pas plus d'une semaine, je te le promets. Je m'en occupe...

— Non, même ça, je ne peux pas... Roman, tu ne te rends pas com...

— Tu n'as pas le choix, il me coupe froidement.

— On a toujours le choix... C'est toi qui m'as dit ça un jour.

— Pas là. Je fais tout ce que je peux pour que ça dure le moins longtemps possible, mais c'est inévitable, Célia, il réplique. Je te l'ai dit, je suis bloqué moi aussi.

— Raccrochez, mademoiselle Fowell, s'il vous plaît, vient me couper le père de Roman en essayant de me prendre le téléphone.

Je l'évite d'un geste brusque.

— Fais ce qu'il te dit, me souffle Roman.

— Roman... Je t'en supplie. Pense à elle... S'il te plaît... Je l'entends prendre une grande inspiration brusque.

— Rappelle-moi quand ils sont partis, il ajoute.

Je dégage le téléphone de mon oreille. En fait, il n'en a rien à foutre de sa fille. *Je le hais.*

— Avez-vous votre exemplaire du contrat que vous avez signé ? me redemande le père.

Il se passe quelques secondes, les plus douloureuses de ma vie, puis je me dirige vers l'étagère où est rangé ce satané bout de papier. Je jette mon portable sur la table basse au passage et je vais chercher le contrat dans une pile de prospectus. Je fais tomber tout un tas de trucs au passage.

Quand je l'ai trouvé, je lui tends. Lou n'en rate pas une miette. C'est de sa vie dont il s'agit...

— Merci, mademoiselle Fowell.

Il le parcourt, s'arrête sur la troisième page et me le rend.

— Lisez-moi l'article 3-B, s'il vous plaît, il ordonne froidement.

Je fais non de la tête. Si je parle, je fonds en larmes.

— Lisez.

Son regard menaçant m'impose d'obéir. Je tends une main tremblante vers le papier et je commence à lire ce que j'ai déjà lu il y a quelques mois. Ce que j'aurais dû apprendre par cœur.

— Mademoiselle Fowell... s'engage à avoir une hygiène de vie respectable... Je m'interromps pour essuyer mes larmes.

— ...et à tenir éloigné d'elle et de son enfant toute activité illégale.

Je m'arrête là. C'est déjà trop. Je n'y arrive pas, je ne peux pas.

— La suite ! lâche le père de Roman.

— Dans le cas où la mère, Mademoiselle Célia Fowell, se trouverait être impliquée dans quelque affaire judiciaire, cette dernière se verrait retirer la garde de l'enfant, Lou-Mona Weiss-Fowell, j'articule avant de fondre en larmes. Cette dernière sera alors remise à son père, monsieur Roman Weiss, et en l'absence de ce dernier, aux autorités compétentes.

Je ferme les yeux pour pleurer en silence. Ils ne la prendront pas. Je refuse. *Je vais lui faire bouffer son papier de merde, à ce vieux riche !*

— Regardez ceci, s'il vous plaît, il me dit.

Je rouvre les yeux et j'essuie mes larmes d'un revers de manche. Il me tend des photos. Je me vois dans le parc avec la poussette. Puis quand Léo dépose le paquet de billets sous ma poussette. Puis quand je le remets à Calvin. *Un parfait scénario...*

— Si vous opposez une résistance à l'exécution de ce contrat, et ainsi au placement de cet enfant, je serai dans l'obligation de contacter les services de police de la ville et vous devrez répondre de ces photos devant la justice... À vous de voir. Il vaudrait certainement mieux pour elle que tout se passe en douceur. Vous voir crier ne ferait que la traumatiser davantage, non ?

Je lâche un sanglot en regardant Lou. Il joue sur la corde sensible, je m'en rends bien compte, mais ça marche. Je ne veux pas que Lou ait peur. Je ne veux pas qu'elle me voie hurler que je les hais tous. Je ne veux pas qu'elle me voie aussi faible que je le suis.

— Elle n'a pas mangé, je tente, comme dans un espoir insensé que cela puisse changer quelque chose à la situation.

— Alors, prenez le temps de lui donner son biberon avant que madame Victor, ici présente, ne la prenne en charge.

Je ne réponds pas. Je vais récupérer son biberon dans la cuisine avant d'aller m'asseoir sur mon lit, dans la chambre. Je regarde par la fenêtre en me demandant si je pourrais m'enfuir par là avec Lou, mais j'écarte vite cette idée. C'est trop dangereux.

Lou essaie d'attraper son biberon. Je teste la température et remarque quelque chose : une dent, minuscule et parfaitement blanche, pointe le bout de son nez sur sa gencive du bas. J'avale ma salive. Alors que j'aurais dû me réjouir, ça me brise encore un peu plus.

Je lui donne son biberon, et elle se met aussitôt à téter. De mon côté, je pleure en silence. Je la regarde. Pour que mes larmes ne l'atteignent pas, je les essuie régulièrement avec mon épaule. Je la serre contre moi avec douceur. Je me penche pour déposer un baiser sur son front. *Ils ne peuvent pas me la prendre !*

Son biberon arrive déjà à sa fin. Elle ouvre les yeux et me regarde avant de pousser la tétine en souriant, laissant son petit bout de dent briller. Je pose le biberon sur le lit à côté de moi.

— Maman... mamama... elle lance en attrapant mes cheveux.

— Oui... C'est maman... je chuchote en pleurant.

Elle emmêle ses doigts dans une mèche de mes cheveux et tire dessus pour les mettre dans sa bouche.

— Mademoiselle. S'il vous plaît, dit la femme qui accompagne le père de Roman en entrant dans la chambre.

— Allez vous faire foutre, je coupe sans même la regarder.

Elle soupire. Je pleure. Lou m'admire.

— Mademoiselle, plus vous résisterez, plus ce sera dur pour vous et pour l'enfant, la femme intervient.

Je prends une grande inspiration, mais ça ne suffit pas à me donner le courage nécessaire pour abandonner mon enfant. Que cela soit pour une

semaine, un mois ou une année n’y change rien.

La femme se rapproche de moi et me prend Lou des bras doucement. Ma fille ne me lâche pas les cheveux et tend les bras vers moi. Je détache ses petits doigts de moi délicatement, la main tremblante et le corps parcouru de spasmes à cause des flots de larmes que je retiens difficilement.

Je me retrouve vite seule dans la chambre. Dans un silence de mort. Je reste sans bouger, à pleurer, incapable d’encaisser ça.

— Elle restera dans une structure d’accueil le temps que mon fils revienne de son voyage d’affaires. J’estime que vous êtes tous les deux responsables de ces événements. Et comme j’ai laissé à Roman sa chance de me prouver qu’il est capable de se prendre en main, je vais vous laisser à vous aussi une seule chance de vous remettre sur la bonne voie, mademoiselle Fowell.

Il me tend une carte. Je l’ignore. Il la pose à côté du biberon sur le lit.

— Rendez-vous à cette adresse dans une semaine. Sans faute. Reprenez-vous en main et faites le tri dans les personnes qui vous entourent...

Je serre les dents en regardant mes bras vides. *Putain, Lou !*

— Ne laissez pas passer votre chance. Il n’y en aura pas d’autre.

Il tourne les talons, et j’entends la porte claquer. Je sursaute et je me lève comme soutenue par des fils invisibles. *Non... Ils ont pris Lou. Pourquoi je les ai laissés faire ça ?*

Je traverse mon appartement en courant, je déboule dans les escaliers que je descends en sautant plusieurs marches. Je l’entends hurler de peur en bas. *Mais qu’est-ce que j’ai fait ?*

— Lou ! je hurle à mon tour.

Je déboule dans le hall en suivant sa voix. Je la vois à peine disparaître dans une voiture, dans les bras de cette inconnue. Elle s’époumone, repousse la femme et tourne la tête pour me regarder.

— Lou ! je crie le plus fort possible.

La voiture démarre rapidement. Je cours, mais je ne la rattrape pas. Mon cœur se brise pour la première fois. Je pensais que Roman l'avait déjà fendu, mais c'était sans connaître la douleur que je ressens à présent. C'est aussi insoutenable physiquement que psychologiquement, comme si on m'avait arraché ce qui me fait vivre.

J'ai comme déconnecté du réel. Tout ce que je vois, c'est qu'elle n'est pas là. Ça tourne en boucle dans mon crâne : ses hurlements, mon impuissance. Je mérite tout ça, en fait. Si j'avais été plus forte, ils ne me l'auraient pas prise. J'aurais dû me battre, ne pas les laisser faire... Comment je peux laisser un morceau de papier contrôler ma vie ?

Mon portable sonne de nouveau. Daddy Random s'affiche, encore. *Tout ça, c'est de sa faute...* Je décroche et porte l'appareil à mon oreille.

— Célia ?

Sa voix est basse. Si je ne le connaissais pas, je dirais qu'elle est teintée de timidité, mais je sais que c'est autre chose, sans comprendre quoi.

— Une semaine, ce sera trop long... je chuchote.

— Je... je fais tout ce que je peux, il dit après un instant de silence.

Je ne réponds pas. J'en suis incapable.

J'ai mis du temps avant de remonter chez moi. Une fois de retour dans mon appartement, je me suis écroulée derrière ma porte d'entrée sans réussir à aller plus loin. J'y suis toujours. Depuis des heures, peut-être.



— Célia... Je suis désolé... Ne pleure pas, s'il te plaît. Si je pouvais être là, je...

— Tu l'aurais empêché de la prendre ? je coupe.

— J'aurais... Oui, j'aurais fait ce qu'il faut.

Je ferme les yeux pour en chasser les larmes brûlantes.

— Ils m'ont pris ma fille, Roman... je murmure.

— Tu vas la retrouver très vite. Profites-en pour faire une pause et te reposer, d'accord ?

— C'est pour elle que je me lève le matin... Si elle n'est plus là, je n'ai pas de raison d'être là, je dis dans un souffle.

— Si ! Tu m'as moi aussi...

*J'en ricane. Quel connard présomptueux !*

— Non ! Tu ne voulais pas de nous, je te rappelle. Et je suis à peu près certaine que tu te fous de savoir ce qu'elle ressent.

— Je... Si, bien sûr. Je... m'inquiète pour elle. Pour toi aussi, mais je... je ne sais pas comment m'y prendre... pour l'instant. Laisse-moi du temps...

— Du temps ? Je n'en ai pas eu, moi ! Ils l'ont prise alors qu'elle hurlait, Roman ! Elle avait peur !

Il laisse un silence. Je n'entends même pas un souffle, rien.

— Je vais raccrocher, tu me dégoûtes.

— Non, Célia, attends !

— Va récupérer ma fille. Sinon, ne m'appelle pas. Je... je te hais tellement...

— Célia, je... Désolé. Je... je ne veux pas tout ça et...

— Au revoir.

— Célia, non !

Je raccroche et je laisse tomber le téléphone par terre. Je ferme les yeux. J'ai envie de vomir, de pleurer, de hurler, de tout exploser autour de moi... mais rien ne vient. Je reste prostrée sans réussir à contrôler la tempête en moi... J'ai perdu la seule chose qui comptait dans ma vie : ma fille.

# 40

## ROMAN

---

— Célia, non !

Je l'entends pleurer. Et je ne peux rien faire...

Elle me raccroche au nez. Je prends une grande inspiration

Elle me hait... Je n'étais pas prêt à encaisser ça. J'ai essayé d'appeler mon père toute la nuit pour éviter qu'il lui prenne le bébé. Il n'a pas répondu, l'enfoiré. Il devait se douter de la raison pour laquelle, d'un coup, je ne faisais plus le mort.

Je quitte le lit et je vais me passer de l'eau sur le visage. J'ai dormi à peine deux heures. Et après ça, je ne suis pas près de me rendormir. Je reprends mon téléphone et j'appelle Jess. Ça sonne longtemps, puis elle finit par répondre.

— Je ne bosse pas la nuit... elle dit, la voix dans le brouillard.

— T'as des clopes ?

— Oui, monsieur.

— J'arrive.

— Hmm...

Je raccroche et je quitte ma chambre d'hôtel pour rejoindre la sienne.

Je traverse le couloir et fais face aux regards désapprobateurs des gens que je croise. Apparemment, ce n'est pas très bien vu, ici, en Asie, de se balader torse nu en pleine nuit dans un hôtel. Sans en tenir compte, je glisse la carte de ma chambre dans la poche de mon jogging. Je frappe doucement à la porte de Jess.

Elle ouvre quelques secondes plus tard et fait déjà demi-tour vers son lit. Elle porte une petite chemise de nuit en satin foncé.

— Dans mon sac, les clopes, elle me dit en se rallongeant dans son lit.

— Merci, je souffle en me dirigeant vers son sac.

Je trouve les clopes et le briquet. Je vais à la fenêtre, je l'ouvre et j'allume la clope. Je fume en silence.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— J'ai eu Célia... Mon père lui a pris le bébé...

Je l'entends se redresser d'un bond derrière moi.

— Quoi ? Oh mon Dieu ! La pauvre... Comment elle va ?

— Mal... Elle n'arrêtait pas de pleurer... Elle a dit que... qu'elle me haïssait.

— Sans rire ? Et ça vous étonne, on dirait, elle balance.

Elle arrive à côté de moi et me regarde de haut en bas.

— Quoi ?

— Vous vous êtes baladé comme ça dans le couloir ?

— Il semblerait...

Elle pouffe et prend une clope à son tour. Je lui tends le briquet.

— Ne la laisse pas seule...

Jess est toujours de bon conseil. C'est une femme, après tout, elle sait de quoi elle parle. Et les nanas, c'est son rayon.

— Elle m'a raccroché au nez... Je ne peux pas la forcer à communiquer. Je ne suis pas en position d'exiger quoi que ce soit d'elle... Et tu sais que... Bref, qu'avec elle, c'est compliqué pour moi...

— Quand je vous disais que l'amour, ça ne se contrôle pas...

— Ouais... T'as aussi oublié de me dire que c'était une torture quand on ne peut pas le laisser vivre...

Elle ne répond rien. On fume en regardant la vue dégagée qu'offre la ville de nuit.

— La pauvre, elle soupire plus tard. Elle doit être complètement perdue. Au fait, qu'est-ce qu'elle a fait pour que ton père s'en mêle ? Encore un joint ?

Je tire une grande taffe sur la clope. *Si seulement ça avait été un joint...*

— Je ne sais pas trop... Elle a transporté de la drogue, je crois... Je ne comprends pas comment elle s'est retrouvée dans une merde pareille... Elle m'a dit qu'elle n'avait pas eu le choix. J'attends des nouvelles de mon père pour en savoir plus, je...

— Tu as l'air complètement paumé, ouais... Jess termine.

Je cligne des yeux sans la regarder. *Chialer devant son assistante, ça, ce n'est pas pro, mec !* Jess a la décence de ne rien dire. Elle fume sans me regarder.

— Je suis un tel connard...

— Tu fais ce que tu peux, surtout...

Je tire sur la clope et je l'écrase sur le bord de la fenêtre.

— Et ça me rend dingue de voir à quel point je ne sers à rien, j'envoie.

— Hey, t'oublies pourquoi on est ici ? Pourquoi t'as accepté de les laisser à Chicago ? C'est pour elle que tu fais tout ça. Mais tout ne dépend pas de ta volonté, ça va devoir entrer dans ton crâne à un moment donné.

— Mais Célia se fout pas mal de savoir ce que je fais dans son dos pour faire fermer la gueule de mon père et garder mon putain d'héritage. Elle ne sait pas que je fais tout ça pour qu'elles ne manquent de rien plus tard avec Lou. Tout ce qu'elle voit, c'est qu'elle n'a plus sa fille avec elle et que c'est de ma faute !

Jess lève les mains face à moi.

— Alors, fais en sorte qu'elle retrouve sa fille au plus vite au lieu de culpabiliser inutilement. Sinon, tu vas la perdre, pour toujours. Et je sais que ce n'est pas ce que tu veux.

Je me frotte le visage avant de souffler avec force.

— Ouais... Il faut que je joigne mon père. Il va mettre ma fille dans un centre social, je ne peux pas supporter ça, j'envoie.

— Tu veux faire venir le bébé ici ?

— Non, à moins que tu veuilles t'en occuper ? Moi, j'en suis incapable, pour le moment.

— Ah non, ces petites choses, ce n'est pas dans mes cordes, elle dit aussitôt en écrasant sa clope à son tour.

— Je te prends tes clopes, j'ai des coups de fil à passer.

— Ok, elle dit en se jetant dans son lit.

— Désolé de t'avoir réveillée.

— Pas de souci, boss. À demain.

— À demain, Jess. Merci.

Je quitte sa chambre et je rejoins la mienne. J'appelle mon père, mais il ne répond toujours pas. Je lui envoie donc un mail où je lui demande de me rappeler rapidement et j'attends. Mais rien ne se passe.

Je fume plusieurs clopes avant de trouver un sommeil approximatif.

\*

\* \*

— Boss...

J'ouvre les yeux. Jess est assise sur le bord du lit. Elle me tend mon téléphone. Je me redresse et je le prends. J'ai un appel en cours de mon père.

— Allô ?

— Fils. Tu voulais que je te rappelle ?

Jess s'éclipse discrètement tandis que je termine de m'asseoir sur le lit.

— Papa, qu'est-ce qu'il se passe ?

— Tu n'es pas déjà au courant ? Il me semble que tu étais au téléphone avec mademoiselle Fowell tout à l'heure...

Je soupire. *Il se fout de moi ?*

— Papa, arrête ton ironie, tu veux. Où est ma fille ?

— Dans un endroit où ils s'occupent très bien des enfants de son âge.

— Pour combien de temps ?

— Jusqu'à ce que tu reviennes, bien sûr. N'as-tu pas lu le contrat ?

— Mais je ne rentre que dans six mois ! Il est hors de question que ma fille reste loin de sa mère aussi longtemps !

— J'ai d'autres projets pour elle.

— Pour ? Célia ?

— Oui. Elle a rendez-vous à la tour Weiss dans une semaine. Je vais lui proposer un emploi.

— Quoi ?

— Elle aussi va devoir me prouver qu'elle est capable d'avoir des responsabilités, Roman.

— C'est déjà assez compliqué pour elle, tu ne peux pas la laisser tranquille ? je lance.

— Tais-toi, il me coupe. C'est la réputation de Weiss Corp. qu'elle aurait pu mettre à mal avec ses conneries. Est-ce que tu as conscience qu'elle pourrait remettre en cause la vie de milliers de personnes avec ses décisions ? Si demain l'entreprise est entachée, ce sont des lettres de licenciement que tu signeras à tour de bras. Maintenant, arrête de me harceler de coups de téléphone, ça ne sert à rien. Ma décision est prise, elle ne récupérera pas ce bébé. Et de ton côté, n'oublie pas le contrat que tu as signé quand tu m'as demandé de l'aide à la naissance de l'enfant, sinon, tu perdras aussi tes droits parentaux et ton héritage. Compris ?

Je serre les dents de rage. *Il me tient. Quel connard !*

— Tu as de la chance.

— De la chance ?

— Que je sois loin.

— Sinon ? Tu m'aurais collé ton poing en plein visage, Roman ? C'est moi qui ai le contrôle de toute cette situation, pas toi. Obéis et tout se passera bien. Et j'oubliais : tu n'es pas censé être en contact avec mademoiselle Fowell. C'est dans ton contrat. Il me semble t'avoir déjà prévenu.

— Ce qui se passe entre nous ne te regarde pas.

— Comment peut-il se passer quelque chose entre vous ? Tu es à l'autre bout de la planète, il s'exclame en riant. De qui te moques-tu ? Son portable est sous surveillance, je sais que vous n'avez aucun contact... Un SMS... Une photo envoyée... C'est ça, une relation, pour toi, fils ? Tu t'accroches à bien peu, mon garçon. Elle ne t'aime pas, combien de fois je dois te le dire ? Elle voulait un enfant d'un type plein aux as qu'elle pourrait détrousser facilement. Elle a essayé, ça n'a pas fonctionné, et elle en paye le prix aujourd'hui. Cette enfant ne mérite pas d'hériter de tout ce que *j'ai* bâti. Elle n'est pas une Weiss, et tu ferais mieux de l'oublier. Tu as bien mieux à faire de ton existence.

— Va te faire foutre, je lâche froidement avant de raccrocher.

Je jette le téléphone plus loin et je me lève avec rage pour rejoindre la salle de bain. Je résiste un moment, mais mon poing termine quand même dans le mur. Le carreau dans lequel j'ai frappé explose et je laisse du sang couler. Je me hais et je hais encore plus mon père. Comment pourrais-je être un bon père alors que j'ai ça comme exemple sous le nez depuis ma naissance ?

*Je ne suis pas lui... Je ne suis pas lui...*

Je suis à bord du taxi avec Jess et une traductrice. Je ronge mon frein. Mon père m'a mis d'une humeur massacrante. Je vérifie mes mails toutes les deux minutes. J'ai chaud, et un rien pourrait me faire exploser. Comme les embouteillages du centre de Shanghai dans lesquels nous sommes coincés depuis trente minutes, par exemple.

— Bon, alors ? Jess finit par chuchoter en me balançant un petit coup de coude.

Je l'ignore. Si j'ouvre la bouche, je vais hurler. Je n'arrête pas de penser à Célia. Que fait-elle en ce moment ? J'espère qu'elle ne pleure plus... Car l'entendre dans cet état est une torture. Encore plus quand j'en suis responsable.

On avance lentement. Une autre demi-heure passe. Je manque de faire un meurtre quand le chauffeur me balance un sourire dans le rétro.

— On n'irait pas plus vite à pied ? Et virez-moi ce connard de chauffeur, il est censé connaître le trafic de son putain de pays, non ?

Jess sursaute, la traductrice qui est assise côté passager à l'avant aussi, et, pour une fois, elle ne traduit pas ce qui sort de ma bouche.



— On va descendre, Roman, ordonne Jess.

Elle détache sa ceinture et me pousse à sortir de la caisse. La pollution de ce bled me brûle les poumons, mais je prends quand même une grande bouffée d'air humide et chaud.

— Tiens.

Jess me tend une clope. *J'ai les mains qui tremblent ou je rêve ?* D'aussi loin que je me souviens, je n'ai pas été aussi mal.

— Il va falloir te reprendre, là ! Tu ne peux pas exploser comme ça sans prévenir, merde ! Tu es en train de perdre le contrôle, et je refuse que tu m'entraînes dans ta chute ! Je te rappelle qu'on joue tous les deux notre carrière sur ce coup !

Quand Jess m'embrouille en me tutoyant, c'est la merde.

— C'est bon, c'est pas comme si on était en pleine réunion non plus, j'envoie.

Elle souffle et secoue de la tête.

— Fumez plus vite, monsieur Weiss. On est déjà en retard.

Cette nana est incroyable.

\*

\* \*

De retour à l'hôtel après la pire journée que j'ai pu passer ici, j'arrache presque mes fringues pour me foutre à l'aise. Je n'ai reçu ni le mail de mon père, ni des nouvelles de ma fille et encore moins de Célia.

Je vais prendre une douche, le climat humide de ce pays va terminer de me rendre dingue.

Quand je quitte la douche, j'entends mon portable vibrer. Je m'active pour aller le récupérer. Mon père vient de m'envoyer les photos compromettantes qu'il détient sur Célia. Je vais enfin découvrir l'ampleur de la galère dans laquelle nous sommes.

Encore à poil, je fais défiler tous les clichés en pièce jointe. Je compose le numéro de Célia pour qu'elle m'explique elle-même ce que je suis en train de découvrir.

\*  
\*   \*

J'ai appelé huit fois, elle n'a pas répondu. J'ai eu le temps d'allumer mon ordinateur pour avoir le mail sous les yeux. J'essaie encore une fois et, si elle ne décroche pas, j'envoie quelqu'un chez elle. Je presse avec force mon pouce sur ce putain de téléphone vert et je pose le portable sur mon oreille. *Allez, Célia !*

— Quoi...

Sa voix est enrouée, ce qui estompe ma colère immédiatement.

— Célia... Pourquoi tu ne répondais pas ?

— Tu as des nouvelles de ma fille ?

— Oui. Elle... elle va bien.

*Menteur, tu n'en sais rien.*

J'entends Célia fondre en larmes. Je ferme les yeux et les rouvre sur les photos qui défilent sur l'écran de mon ordinateur devant moi.

— Mais je ne t'appelais pas que pour ça.

— Ah ? Et pour quoi d'autre ? C'est Lou, le sujet du moment, tu te souviens, non ?

— Oui, bien sûr, mais je veux qu'on parle de ce que tu as fait, je lâche.

— Ah... elle souffle.

— Tu avais le bébé avec toi... T'es complètement inconsciente, ma parole, je coupe, les yeux fixés sur ma fille dans la poussette.

Célia laisse un silence pesant occuper la ligne pendant quelques longues secondes puis elle murmure :

— Je n'ai pas eu le choix... Je te l'ai déjà dit.

— Tu le connais d'où, ce mec ? je coupe.

— Ce mec ? Quel mec ? elle demande aussitôt.

— Calvin Donovan, le type dont tu sembles très proche sur ces photos.

— Euh... du *market* où je vais pour Lou, mais on se connaît à peine.

*Putain, voilà pourquoi son visage ne m'est pas inconnu !*

— Ce n'est pas ce que disent les photos... je grogne. Comment t'as pu faire ça devant notre fille ? Est-ce qu'il t'a baisée alors qu'elle dormait dans l'autre pièce ?

Je regrette déjà ces mots. Mais c'est plus fort que moi. Plus je regarde les photos, plus je comprends qu'ils se connaissent bien et qu'elle me ment. Ils ont été pris en photo ensemble plusieurs fois.

— Quoi ? Roman, je ne le connais pas, ce mec ! Qu'est-ce que tu racontes ? Tu penses vraiment que j'ai le temps pour ça ?

— Ne me mens pas ! De toute façon, au point où tu en es, autant que tu me dises tout ce qu'il y a à savoir, je réplique froidement.

— Mais tu es sérieux, là ? Roman, tu... Je... Putain, tu te rends compte du mal que tu me fais en pensant un truc pareil ? Mon quotidien, c'est Lou et rien d'autre ! Je ne le reverrai jamais, ce mec !

— Est-ce que tu te demandes ce que moi, je ressens, Célia ? Tu n'es pas toute seule à avoir eu ce bébé, je te rappelle. Et regarde où on en est à cause de toi ! Ma fille est loin de sa mère parce que tu te tapes un dealer !

— Je ne me tape personne ! elle crie.

— Alors explique-moi comment tu te retrouves à faire la mule ! Pourquoi, bordel ?

Silence. Elle ne dit plus rien. Moi non plus. J'ai besoin de respirer. J'ai trop mal de la savoir avec un autre que moi.

Je respire au maximum et je baisse les yeux sur le mail tandis qu'elle reprend doucement :

— C'est compliqué... Je... Le mec avec qui je vivais avant avait des dettes auprès de types louches et... ils m'ont retrouvée. Calvin, le caissier du supermarché, était aussi dans le truc. J'ai juste fait en sorte qu'ils ne s'en prennent pas à Lou, Roman... J'ai essayé de t'appeler d'abord...

Elle s'arrête là pour pleurer. J'ai trop la rage pour que ça me touche un tant soit peu. Enfin, c'est ce que j'essaie de me faire croire parce qu'une boule se forme dans ma gorge et que mes paupières sont alourdies par de fines larmes.

Je lis rapidement le dossier et plus précisément la fiche sur le gamin.

— Tu aurais tout fait pour la protéger toi aussi... elle souffle.

*Touché !* Mais elle se fout de moi. J'ai reçu des photos de mon père ces derniers mois. Et elle n'a jamais voulu me dire qui était chez elle quand je lui ai demandé. C'était lui, j'en suis sûr.

— C'est lui l'homme qui a été chez toi deux fois de suite ?

— Non ! C'était Max, elle me répond, du tac au tac.

*Quoi ? Le Français ? Ils sont encore en contact ?*

C'est elle qui brise le silence qui s'installe de nouveau.

— C'était vraiment lui. Tu n'as qu'à le lui demander. On s'est croisés à la marina d'abord... avec sa femme... Elle m'a embrouillée, alors il est juste venu s'excuser. Et la seconde fois, il était un peu bourré... Il s'était pris la tête avec elle, justement. Il a dormi sur le canapé et il n'était plus là quand je me suis réveillée avec Lou...

— Pourquoi tu laisses ce connard entrer chez toi ? je demande.

— Je ne sais pas... Pour la même raison que je t'aurais laissé entrer toi si tu avais été mal... elle souffle d'une voix tremblante. Je l'ai déjà fait, d'ailleurs...

Je soupire. *Touché de nouveau...*

— Comment je pourrais te croire, Célia ?

— Je ne te mens pas. Quel intérêt aurais-je à le faire ? Je veux récupérer Lou, c'est tout. Je... Roman, je ne supporte pas l'idée qu'elle soit loin de moi... J'ai besoin d'elle, et elle... elle aussi, elle a besoin de moi... Elle est si petite, comment elle peut comprendre tout ça sans être terrifiée ? Je vais la récupérer, hein ? Vite ?

Je me hais d'avance pour ce que je vais prononcer.

— Non. Mon père m’a envoyé tout le dossier, et c’est beaucoup plus grave que je le pensais... Tu as participé à un trafic de drogue, avec notre fille... Elle est sur toutes les photos... Crois-moi, tu vas devoir attendre beaucoup plus longtemps qu’une semaine pour espérer la revoir.

Elle se met à sangloter.

— Maintenant, je vais t’expliquer ce que tu vas faire.

— Roman, je... elle commence.

Une porte de sortie vient de germer brusquement dans mon esprit embrumé. C’est quitte ou double... De toute façon, pour le bébé, je n’ai pas le choix. Espérons que je ne perde pas Célia pour récupérer Lou.

— Tais-toi et écoute-moi. Tu vas faire tout ce que mon père te demande. Tu changes de numéro demain. Dans ton répertoire, je ne veux voir que mon numéro. Tu as interdiction définitive de revoir Yoni Joseph et Léonie Joseph et d’inviter qui que ce soit chez toi. Tu ne vois personne. Tu sors de chez toi seulement pour te rendre au rendez-vous de mon père. Si tu respectes consciencieusement tout ça, tu auras peut-être une chance de revoir Lou avant ses 18 ans.

Je sais que je suis un vrai connard. Mais si on veut coincer mon père, on va devoir en passer par là.

— Attends ! Je...

— Écoute-moi, je n’ai pas fini. Lundi prochain, tu as un rendez-vous. Si tu n’y vas pas ou que tu es en retard, tout le dossier que j’ai sous les yeux finira chez les flics, et je te laisserai te démerder toute seule. Compris ?

— Oui... elle souffle.

— Est-ce que je peux te faire confiance ?

— Je n’ai pas le choix, de toute façon.

— À toi de voir si tu veux revoir ta fille ou pas. Qu’on soit bien clairs, tu ne pourras jamais récupérer la garde et l’autorité parentale. Mais si tu retrouves une ligne de conduite exemplaire, tu pourras la revoir tous les jours tant que tu seras sur la bonne voie.

Elle ne dit plus rien, et moi, je préférerais me foutre en l'air avec ma caisse plutôt que d'être celui qui continue de la briser.

J'ai voulu lancer mon portable le plus loin possible, comme si ça pouvait changer quelque chose ou faire disparaître cette discussion douloureuse de ma mémoire. Mais mes forces m'ont abandonnée sur les derniers mots de Roman. Impossible de les ignorer ou de faire semblant qu'ils ne m'atteignent pas. Ils tournent en boucle dans ma tête, comme une tornade contre laquelle je ne peux pas lutter et qui me torture un peu plus chaque seconde.

La chute que je viens de vivre est trop violente pour que j'arrive à me relever. Il a dit que je ne la reverrais pas avant longtemps alors qu'il m'avait parlé d'une semaine... Ces quelques jours me paraissent déjà insurmontables, je ne tiendrai pas le coup plus longtemps.

J'attrape mes genoux pour les serrer contre moi et je ferme les yeux. Moi qui attendais son soutien, il a finalement confirmé une évidence que j'aurais dû comprendre bien plus tôt : je suis seule, face à eux et leur pouvoir.

Je serre les dents et avale ma salive, mais la crise de larmes que j'essaie d'endiguer est plus forte que ma volonté. C'est comme si ma tête allait exploser, comme si tout ce que j'ai accumulé de peur et de désespoir au cours de ses derniers mois essayait de m'étouffer.

Je me redresse difficilement du canapé. Ma bouche, contrairement à mes joues, est sèche et ma gorge me brûle. Je pousse sur mes jambes et me lève. Tout mon corps est douloureux et chaque pas jusqu'à la cuisine me donne un peu plus le tournis. J'ai les mains qui tremblent, même le verre que j'attrape sur le plan de travail me semble lourd. Je le remplis et bois quelques gorgées d'eau.

Mon regard tombe sur le biberon de Lou qui attend là. Alors que d'autres larmes dévalent mes joues, et sans savoir pourquoi, j'attrape ce biberon pour le passer sous l'eau. Je lave chaque élément un par un, lentement, et les repose ensuite sur l'étendoir.

Je range ensuite la boîte de lait à sa place, nettoie les petites cuillères souples que Lou adore mordiller et les met à sécher, puis j'attends.

Je reste figée devant les affaires de ma fille qui ne me servent plus à rien, en laissant couler les larmes jusqu'à ce qu'elles quittent ma peau pour le plan de travail où je suis appuyée.

Est-ce que ce mal de crâne va cesser et mon esprit se calmer ?

Je ferme les yeux, prise d'un vertige, et porte mes paumes froides sur mon front. Je dois faire cesser ce truc qui frappe contre mes tempes. Je quitte la cuisine pour le salon. Mes pieds évitent le tapis d'éveil de Lou qui est toujours à terre. J'aurai peut-être la force de le ramasser demain. Ou plus tard encore.

Je déboule dans la salle de bain et, derrière le miroir, je trouve ma réserve de médicaments. Mes jambes faibles m'empêchent de faire un choix. Lequel serait le plus approprié pour faire passer cette migraine ?

Dans le doute, je les prends tous. Je vais retrouver le canapé, épuisée par mon court trajet.

Les boîtes de cachets tombent dans tous les sens quand je les lâche sur la table basse. Doucement je les aligne, les unes à côté des autres. Les fesses au bord du canapé et les genoux serrés, je regarde tous ces noms de



médicaments défiler sous mes yeux. Celui-ci arrêtera ma migraine, mais cet autre-là, me fera dormir... J'essuie mes joues. Et si je prenais les deux ? Est-ce que je dormirais mieux ? Et celui-ci est contre le stress, si je l'ajoute aussi, je trouverais peut-être la paix.

Je tends la main, puis m'arrête. Je me frotte le visage. Que me dirait de faire Mona ? Aucune idée. Et elle ne reviendra jamais pour répondre à cette question !

Tout ce que je veux, c'est que cette douleur insupportable s'en aille... Et par là, je ne pense pas tant à ma tête qu'à mon cœur qui se meurt sans ma fille.

J'attrape une boîte. Puis une autre. Et enfin celle pour le stress.

# 43

## ROMAN

---

— Les dividendes sont certes intéressants sur ce marché, sauf que lorsque nous nous penchons davantage sur les prévisions, on remarque que, dans six mois, ils auront réduit de moitié !

Monsieur Chang me coupe encore la parole. Je ne comprends évidemment rien de ce qu'il débite en chinois. Je regarde ma traductrice. Elle l'écoute encore et se tourne vers moi.

— Il dit que si vous vous basez toujours sur des prévisions mathématiques, vous n'irez nulle part dans la vie. Regardez le bourdon... elle commence.

Je la coupe.

— J'ai déjà entendu cette histoire de bourdon deux cents fois depuis que je suis arrivé. Les statistiques sont un plan sur l'avenir, j'y ferai forcément référence.

— Vous voulez que je lui traduise ça ? elle me demande avec une once de peur dans la voix.

— Oui, mais ne le vexez pas.

Elle traduit, et l'homme sourit. Elle est douée. Un peu trop collante, mais douée. Il lui répond encore un truc à rallonge que je n'écoute pas. Je n'ai

aucune nouvelle de Célia, ce qui me pourrit un peu plus l'humeur chaque jour.

C'est lundi à Chicago aujourd'hui. Elle doit se rendre à la tour Weiss pour voir mon père. Je n'ai aucune envie de la savoir là-bas et encore moins de la laisser entre les mains de mon paternel.

Si je pouvais remonter le temps jusqu'au jour où j'ai compris que ce bébé était le mien, je ferais différemment. J'avouerais à Célia qu'elle hante mon esprit depuis le jour où je suis tombé sur elle dans ce café, même si son visage était abîmé et que ses cheveux ne cachaient rien de ce qu'elle devait subir chez elle. Je lui dirais que je n'ai jamais aimé les viennoiseries mais que j'achetais tous les jours la même chose juste pour qu'elle s'occupe de moi. J'étais prêt à tout pour pouvoir la voir quelques secondes. Mais la machine à remonter le temps n'a pas encore été inventée, et, dans la réalité, j'ai tout fait foirer. À trop la désirer, j'ai fait n'importe quoi.

— Il dit que si vous tenez à vous baser sur des statistiques, il tient à vous présenter les siennes. Elles ont été faites par les meilleurs mathématiciens du pays.

La traductrice me coupe dans ma réflexion. Je relève le nez rapidement. Merde, je n'ai rien suivi. Mais quelle importance ? Que mon père me vire, qu'il me ruine... j'ai tout perdu en perdant mes chances de retrouver Célia un jour.

— Très bien. Avec plaisir, je lâche.

Elle traduit et s'ensuit une discussion emmerdante sur les chiffres. Puis, après un moment, l'homme fait signe à sa secrétaire, qui se lève plus vite que son ombre. Je profite de cette petite pause pour regarder mon téléphone qui vient de vibrer. J'espère avoir des nouvelles de Célia. Même un SMS d'insultes m'irait. Mais c'est un message de mon père. Je l'ouvre et le survole rapidement.

**\*\* Fils, mademoiselle Fowell ne s'est pas présentée au RDV. Je suis désolé de constater que j'avais encore raison... \*\***

Je serre les dents et je me lève d'un bond de ma chaise.

— Excusez-moi, j'ai une urgence. Je reviens.

La traductrice traduit rapidement, et je sors de la salle de réunion.

J'essaie d'appeler Célia. *Mais qu'est-ce qu'elle fout ?* Je tombe sur le répondeur directement, ça va me rendre dingue. Je fais les cent pas. Pourquoi elle n'y est pas allée ?

J'essaie d'appeler Pullman, mais il ne répond pas non plus. C'est bizarre, il répond toujours. J'essaie plusieurs fois encore, mais ça sonne toujours jusqu'au répondeur. *Ok, respire, Roman, elle a peut-être oublié ! Non, elle n'aurait jamais oublié, elle sait que c'est sa seule chance de récupérer Lou !*

— Monsieur ? Monsieur Chang s'impatiente, me dit la traductrice en déboulant de nulle part.

Je retourne dans la salle de réunion à reculons.

Je me penche pendant plus d'une heure sur les fameuses statistiques, mais je vérifie mon portable toutes les deux minutes. Nous parvenons enfin à un accord, et le contrat est signé et certifié conforme.

Je m'apprête à fuir à l'hôtel pour harceler Célia et Pullman, mais Chang m'invite à manger. Impossible de refuser, il le prendrait mal et pourrait annuler notre accord. *Fait chier !* J'accepte, et on se met tous en route pour un restaurant dans un hôtel de luxe.

Après trois apéritifs costauds, la nourriture arrive enfin. Je jette des coups d'œil réguliers sur mon téléphone. Rien. Pullman ne rappelle pas, ni Célia. Mon état de stress bat des records. Pourquoi Pullman ne se manifeste-t-il pas ? Ça doit faire plus de deux heures que j'ai essayé de le joindre.

J'essaie de me mêler aux conversations autour de la table, mais rien à faire, mon esprit tout entier est tourné vers Célia et Pullman, que j'essaie

d'appeler discrètement plusieurs fois. Personne ne répond.

Une autre heure passe, et, brusquement, alors que je me sers un autre verre de saké, mon téléphone vibre dans ma poche. C'est Célia. Soulagé, je décroche en fuyant la table, sous le regard choqué des Chinois. Je les emmerde, Célia passe avant eux.

— Célia, pourquoi tu ne répondais pas ?

— ...

— Célia ?

— C'est Max Blanchard.

*Quoi ? Mais...*

— Qu'est-ce que tu fous avec son portable ? Elle est où ? j'envoie.

— Elle... Elle a pris des cachets... Je...

— Quoi ?

— Tu es tranquille, maintenant. C'est ce que tu voulais, non ? La détruire. Bravo, tu as réussi.

Et il raccroche sans plus de cérémonie.

Je fixe mon téléphone sans comprendre ce qui vient de se passer. *Elle... Non, elle n'a pas pu...*

Mon cœur implose. La douleur me cloue plusieurs longues secondes sur place.

J'attrape avec précipitation mon bagage à main et le balance sur le lit. Jess l'évite de peu.

— Roman...

— Pousse-toi.

Les bras croisés sur sa poitrine, elle obtempère, non sans me lancer un regard noir. Je vais jusqu'à l'armoire, je prends les premiers trucs qui passent sans même regarder ce que je fais et je vais tout jeter dans la petite valise. Jess m'observe en silence. Je file à la salle de bain et réitère mon manège. De retour dans la chambre, Jess grogne. J'évite de la regarder, elle est folle de rage.

— Roman, tu es en train de réagir sur un coup de tête ! Tu ne veux pas te poser cinq minutes pour qu'on en parle ?

J'arrache le chargeur de mon portable du mur pour l'envoyer directement rejoindre mes vêtements.

— Roman ! Jess s'énervé.

Si je continue de l'ignorer, elle va laisser exploser sa colère. Je m'arrête devant le lit. *Respire, Roman...* J'essaie, mais l'air est et reste définitivement bloqué dans mes poumons. À partir du moment où ce connard de Français

m'a appelé pour lâcher sa bombe, tout est devenu clair en moi : j'arrête tout ça. Je suis trop loin d'elle. D'elles.

— Tu as appelé monsieur Pullman ? Jess demande plus doucement.

— Il ne répond pas. Jess, arrête d'insister, je me casse d'ici.

— Que tu t'inquiètes pour elle, je peux comprendre... Mais que tu fasses n'importe quoi, ça, non !

— Tu t'en sortiras très bien sans moi, je te fais confiance, je coupe en fermant la valise. Je vais me démerder avec mon père.

— Je ne vais pas m'en sortir sans toi ! C'est toi qui marchandes avec les clients ! Comment tu peux foutre tout notre boulot en l'air aussi bêtement ? Et ton père va me virer. Je n'ai pas foutu dix ans de ma vie en l'air pour cette carrière pour te laisser tout flinguer, Weiss !

Je ne lui lance même pas un regard. Tout glisse sur moi, plus rien ne m'atteint.

— Roman !

Jess pleure. *Fait chier ! J'avale ma salive et me tourne vers elle. Je suis désolé, mais je ne peux pas faire autrement. Célia a besoin de moi.*

— Il ne te virera pas, Jess. Que ça lui plaise ou non, j'ai des parts dans cette putain de boîte. J'ai mon mot à dire !

— Tu... elle commence.

— Arrête d'insister, je me casse.

Elle serre les dents et fait non de la tête. J'attrape la valise, ma veste, mon portable et je quitte la chambre.

\*

\* \*

L'attente est insoutenable. Je suis assis dans l'avion, et une de mes jambes bouge avec frénésie. J'essaie de rappeler Pullman, mais il ne répond toujours pas. *Mais qu'est-ce qu'il fout ?*

— Monsieur Weiss, veuillez attacher votre ceinture, nous allons décoller, vient minauder l'hôtesse.

*Elle se fout de moi ?*

— Ça fait une heure que vous dites ça, et nous sommes encore là. J'attacherai cette merde quand cet avion bougera.

Elle ne cherche pas à discuter et disparaît rapidement. Les deux verres de ce scotch hors de prix que je viens de m'enfiler n'ont pas suffi à faire redescendre la pression qui me rend irascible. L'hôtesse vient de se prendre au visage un peu de ce qui se passe en moi.

Un moment passe, qui épuise ma patience au compte-gouttes, puis une vibration me fait relever le nez vers le hublot. Le jet est enfin prêt. J'attache ma ceinture quand ça se met à clignoter en face de moi et, deux minutes plus tard, l'avion avance de plus en plus vite sur la piste. *Putain, il était temps !*

Le décollage ne me fait ni chaud ni froid. Quand nous avons atteint la bonne altitude de vol, l'hôtesse se pointe avec le visage livide.

— Monsieur Weiss souhaiterait vous parler, monsieur... elle murmure, gênée.

*Mon père ?* Il est donc déjà au courant que je viens de flinguer notre accord. Je réfléchis rapidement et je refuse d'un signe de tête. L'hôtesse tourne les talons, fait deux pas puis revient aussitôt, l'air encore plus mal qu'il y a quelques secondes.

— Je... Je suis désolée, il a dit qu'il allait me virer si vous ne preniez pas cet appel...

Elle a les larmes aux yeux. J'évite de m'attarder sur elle, j'ai plus honte qu'autre chose d'avoir un père comme lui. J'attrape le téléphone, et elle disparaît rapidement en essuyant ses joues.

— Roman, mais qu'est-ce que tu fais ? j'entends dès que je pose le combiné sur mon oreille.

Je n'ai plus besoin de chercher du courage pour l'affronter, la haine que je lui voue fait le boulot.

— Je rentre à Chicago, je réponds.

— Et pourquoi ?



— J’ai un problème personnel.

Il rit. Le voilà encore en train de sous-estimer mes emmerdes. Qu’il ne s’étonne pas qu’ensuite, tout lui explose à la face.

— Un problème personnel, tu dis ? Et j’imagine que ça n’a aucun rapport avec le fait que la pauvre fille qui semble s’être accrochée à toi vient de faire une minable tentative de suicide !

Je ne suis même pas étonné qu’il soit au courant de ça aussi rapidement que moi. Le portable de Célia est sur écoute depuis des mois. Je pensais, par contre, avoir plus de temps devant moi pour agir.

— Je t’emmerde.

C’est tout ce que j’ai trouvé. Et pour une fois, je suis d’une honnêteté profonde avec mon géniteur.

— Tu sais ce que tu risques, Roman... Tu vas tout perdre, tu ne peux pas vivre sans argent, et *je* suis l’argent.

*Je peux vivre sans toi, connard !* Je raccroche.

Je ne tiens plus en place, alors je vais aux toilettes pour m’asperger le visage d’eau fraîche avant de casser tout ce qui me passe sous les poings. J’en mets tant qu’une bonne partie de ma chemise est trempée. Je l’ouvre mais je reste enfermé là pour reprendre mes esprits. Comment ce type arrive à me mettre autant hors de moi ? Après toutes ces années à apprendre à le connaître, je ne sais toujours pas prendre le dessus autrement qu’en perdant mon calme.

— Monsieur Weiss ?

Je sursaute. La pauvre hôtesse doit regretter d’avoir été la seule disponible ce soir pour prendre en charge le service du jet de la Weiss Corp.

— Monsieur Weiss... Vous avez un autre appel de votre père et...

— Dites-lui d’aller se faire foutre, bordel !

— Mais, je...

*Calme-toi, Roman, elle n’y est pour rien !*

Je souffle un coup, je me regarde dans le miroir une longue seconde et je

quitte les toilettes. Ma cravate était de trop, je la fourre dans la main de l'hôtesse et j'attrape de nouveau le téléphone qu'elle me tend.

Je raccroche avant même que mon père ait le temps de parler. L'hôtesse reprend le combiné. Moi, je vais directement dans le cockpit.

Derrière la petite porte que je passe en me penchant, je trouve John, le pilote.

— Weiss, qu'est-ce qu'il se passe avec le patron ? il me demande.

— Coupe les communications.

Il fronce les sourcils et pince les lèvres mais fait ce que je lui demande. Je tourne les talons.

— Attends, installe-toi. La vue est magnifique, on suit le soleil, il me dit.

J'hésite. À part sauter dans le vide sans parachute, rien ne pourra me détendre. Mais je me retrouve tout de même assis à côté de John. Je passe complètement à côté de la vue splendide qui s'offre à nous. Tout ce que j'ai en tête, c'est Célia et Lou.

\*

\* \*

Je crois que l'hôtesse les a tous prévenus que je suis d'une humeur massacrant aujourd'hui parce que personne ne me salue et personne ne m'emmerde avec des questions.

Je saute dans ma caisse qui a été amenée jusque sur la piste à ma demande. J'ai plus de vingt heures de vol dans la vue et je ne sais même plus depuis combien de temps je n'ai pas dormi, mais j'enfonce le bouton « Start and stop » sans me poser une seule question. Le moteur vrombit, j'empoigne le volant sport et, l'instant suivant, les pneus crissent sur le sol pour rejoindre la sortie. Je n'ai qu'une idée en tête : rejoindre les femmes de ma vie au plus vite.

Je me redresse doucement du canapé pour regarder autour de moi. Lou est partout : sa chaise haute, ses jouets qui traînent, les couches par-là, les lingettes par terre sur sa couverture parce qu'elle adore jouer avec l'emballage... Rien de tout ça n'atténue le manque.

Mon regard tombe sur autre chose sur ma table basse, et mon cœur loupe un battement. *Tiens, il est encore là, celui-là ?* Je bloque un instant sur le petit mot griffonné par Max après m'avoir découverte bloquée devant un tas de cachets étalés sur ma table basse tout à l'heure.

**« Tu seras toujours sa mère. Elle a besoin de toi, même de loin. »**

D'autres larmes arrivent et, très vite, coulent sur mes joues. D'un geste lent et fatigué, je les chasse de là. Je jure que je n'aurais jamais pris ces cachets, même s'il n'était pas entré à ce moment-là. Enfin, je crois que je ne les aurais pas pris. J'ai dû l'envisager pendant un moment puisqu'ils ont quitté l'armoire de ma salle de bain pour finir sur la table. Ce qui n'était qu'un mal de crâne persistant s'est visiblement transformé en question

existentielle sans que je m'en rende vraiment compte. Mais je ne pouvais pas faire ça à Lou.

Qu'est-ce que Max faisait ici ? Aucune idée. Il semble qu'il ait voulu me joindre et qu'il se soit inquiété parce que je ne répondais pas. Je ne sais même pas où j'ai laissé mon portable.

J'ai dû expliquer toute la situation à mon ancien patron, qui m'a répété je ne sais combien de fois que je n'étais pas seule dans cette merde et que je suis la seule famille que Lou n'aura jamais. Il a cent fois raison. Je m'en veux d'avoir perdu à ce point la bonne direction. Je ne sais même pas quand j'ai décroché. Reprendre le cours du temps est douloureux. C'est comme si je revivais les derniers jours une seconde fois. Y compris les menaces de Roman, qui m'a interdit de faire entrer qui que ce soit chez moi. J'espère que le peu de temps que Max est resté n'a pas aggravé mon cas.

Je baisse les yeux sur la table basse débarrassée de tous les comprimés. Max les a emportés. Il a même fouillé l'appartement après que je lui ai demandé de partir. Il m'a fait promettre de ne rien faire d'irréversible... J'ai promis. Je m'en veux déjà tellement d'y avoir seulement pensé.

Mon regard tombe sur le fauteuil de Mona. Comme si elle était toujours là, je la vois me fixer en biais. Je secoue la tête quand quelque chose me revient : un jour, elle m'a dit que, tant qu'on ne se bouge pas, rien ne vient tout seul à nous. Elle parlait de ma flemme à attraper la télécommande sur la table basse. Mais elle avait ajouté que, quoi qu'il m'arrive dans la vie, je pourrais repenser à cette règle.

Je respire un bon coup, je me redresse et repousse mes foutus cheveux de mon visage avant de virer ces larmes brûlantes de ma peau. *Alors, bouge-toi, bécasse ! Qu'est-ce que tu attends au juste ?* Oui, je dois bouger.

Je suis debout dans mon salon. Sortir de ma torpeur n'est pas simple, mais qui a dit que prendre des décisions n'était pas difficile ? Lou a besoin de moi, et je ne serai pas en paix tant que je n'aurai pas retrouvé ma fille. Je vais

jeter mes dernières forces dans le seul combat qui en vaille la peine. C'est ce que Mona me sommerait de faire.

Où est mon portable ? Et mon chargeur ?

Je vais me servir un verre d'eau glacial pour me réveiller.

\*  
\*   \*

Après je ne sais combien de temps de recherche sur le net, j'ai cinq noms sur ma liste. Cinq centres sociaux où ma fille peut se trouver. Il est presque quatre heures du matin. Mon insomnie ne passera pas, alors je serai devant le premier de la liste à l'ouverture.

\*  
\*   \*

Le bus est déjà là quand j'arrive dans la fraîcheur de la nuit. Je crois que c'est la première fois que j'en prends un aussi tôt. Je grimpe à bord. Quelques personnes mal réveillées sont là, blotties sur les banquettes usées. Je me trouve rapidement une place, et le bus prend la route.

\*  
\*   \*

— Mademoiselle ? On est arrivés.

Je sursaute. Merde, je me suis endormie sans m'en rendre compte. Me morfondre des jours durant m'a épuisée. La conductrice du bus est là, une Afro-Américaine trop serrée dans son uniforme bleu. Je me redresse, j'attrape mes quelques affaires et je quitte le bus. Heureusement que j'allais au terminus.

J'ai encore un peu de temps avant l'ouverture du premier centre social de ma liste, j'avise donc un café non loin de celui-ci. Je commande un grand cappuccino et un truc à manger. Je vais récupérer ma fille, et après, je

quitterai cette ville de merde. Nous irons vivre loin des Weiss. Peu importe où, mais le plus loin possible.

\*  
\*   \*

Je pousse sur la poignée en forme de grosse fraise. C'est décoré pour plaire aux enfants, avec des couleurs partout. Objectif joie et bonne humeur. Mais pour moi, ça ne change rien, ce lieu est un cauchemar.

J'ai le temps d'observer autour de moi un petit instant, puis une femme se pointe derrière le comptoir un peu plus loin. Une blonde trop maquillée.

— Bonjour, je peux vous aider ? elle me demande.

*J'espère que oui.*

— Bonjour, je suis la maman de Lou. Lou-Mona Weiss-Fowell, je viens la chercher et je... Elle fronce les sourcils, et je m'arrête là.

— De qui ?

— Lou-Mona Wei...

— Ah ! désolée, elle n'est pas ici, elle coupe.

Son ton froid et impatient me fout la pression. Bêtement, je lance un coup d'œil derrière elle, avec l'espoir de voir Lou arriver dans les bras d'une autre femme comme celle qui est en face de moi.

— Je n'ai personne sous ce nom-là.

Je sens les larmes me monter aux yeux, et la boule dans ma gorge vient de réapparaître. Hors de question de baisser déjà les bras ! Je vais la trouver. Je ravale l'orage en moi et je tente un sourire qu'elle ne me rend pas puis je m'en vais. Une fois sur le trottoir, je barre cet endroit de ma liste. *Allez, Célia, encore quatre chances de la retrouver !*

\*  
\*   \*

Je barre un quatrième nom sur ma liste. Mes mains tremblent. Lou n'est nulle part. Et c'est à croire que les connasses qui s'occupent des centres

sociaux de Chicago se sont passé le mot car ce sont toutes des garces mal aimables qui m'ont envoyé chier plus vite que mon ombre. La dernière m'a même menacée d'appeler la police si je ne partais pas tout de suite. Je lui ai montré mon majeur, mais j'ai quand même disparu à toute vitesse.

Je me plante au milieu de la rue, je regarde le dernier nom sur lequel je place tous mes espoirs de la trouver. J'ai beau me battre contre la douleur, elle revient toujours plus fort, et mes forces s'effritent un peu plus au fil de la journée. J'ai ce mauvais pressentiment qui me hurle que ça ne sert à rien que je me déplace parce qu'elle n'y sera pas. Tant pis, j'insiste. Je ne me le pardonnerais jamais sinon.

\*  
\*   \*

— Oui ? C'est pour ?

*Allez, Célia, courage !*

J'ai traversé la ville et je suis arrivée au dernier centre social juste lorsqu'ils fermaient les portes. Et me voilà devant une autre nana que ma détresse n'émeut pas.

— Je cherche ma fille.

Elle aussi fronce les sourcils, comme les autres. Elle tente quand même un sourire, mais je n'arrive pas à lui rendre.

— Elle s'appelle Lou...

— Lou, vous dites ?

*Putain, elle est ici ?* La nana doit sentir que je m'affole parce qu'elle paume dans la seconde son sourire et baisse les yeux sur l'ordinateur hors d'âge qui trône plus loin sur le comptoir.

— Donnez-moi votre nom, je vais regarder si je trouve... Ses doigts se dirigent vers le clavier, et moi, je lutte pour ne pas fondre en larmes.

— Lou-Mona Weiss-Fowell, j'envoie en m'approchant du comptoir.

Elle tape rapidement, fait un ou deux clics et relève le nez de son écran.  
*Alors ? Vite, merde !*

— Désolée... Je n'ai personne à ce nom ici... elle dit plus bas.

Je ne sais pas si mon cœur s'arrête ou s'il s'enflamme. En tout cas, j'ai le souffle coupé, et les larmes que j'essayais de retenir ne tardent pas à dévaler mes joues. La nana en face de moi se décompose.

— Vous avez essayé dans les autres centres de la ville ? elle me demande en me tendant un mouchoir.

— Ouais... Laissez tomber, je murmure.

*À quoi bon me ridiculiser plus longtemps sous son nez ?* Je prends le mouchoir et tourne vite les talons pour franchir la porte en sens inverse. Je la laisse claquer dans mon dos.

Je me laisse tomber sur le premier banc que je croise. Mon corps s'arrête là mais pas mes larmes. Elles m'ont suivie depuis ma sortie précipitée du centre et elles semblent provenir d'une source inépuisable. Certainement un puits dont on ne voit pas le fond même une fois qu'on a sauté dedans. Assise là au milieu de la vie active de la ville, je me sens, éteinte, vidée. Ça a commencé sur un banc, est-ce que ça finit sur celui-ci ? Je ferme les yeux. Ça ne soulage rien mais ça a au moins le mérite de m'enfermer dans une bulle. *Je suis désolée, ma fille, je n'ai plus la force. Je n'y arrive pas. Mes forces s'effritent à chaque bosse sur la route.*

J'écoute les voix de la rue autour de moi. Les bus qui freinent, les taxis qui klaxonnent, les gens qui vivent, pas un ne se rend compte que ma détresse est en train de m'achever. Je me sens minable, je suis réduite à moins que rien et plus impuissante qu'une merde sur un trottoir. *C'est vraiment tout ce dont je suis capable pour ma fille ? Chialer sur un banc dans une rue bondée ?* Je me déteste sans réussir à changer.

— Mademoiselle ?

Je ne réagis pas. *Qu'on me laisse avec ma douleur !*

— Mademoiselle Fowell ?

J'ouvre les yeux brusquement. *Comment connaît-il mon nom ? Ne me dites pas que c'est un homme de main des Weiss !*



Un type est planté devant moi. J’essuie mes yeux pour mieux le voir. Et voilà ! C’est le type qui est posté en face de chez moi depuis des mois. Mon sang ne fait qu’un tour et, par réflexe, j’essaie de partir. Il sent les Weiss à plein nez. J’ai à peine sauté du banc qu’il m’interpelle :

— Non, attendez, je veux juste vous aider, il me dit précipitamment.

— Laissez-moi tranquille.

J’essaie de tracer mon chemin, mais il se met sur ma route.

— Je vous laisse dans un instant, mais écoutez-moi avant, d’accord ?

Je fais non de la tête sans un mot. Je vais finir par hurler s’il ne me laisse pas en paix.

Je le contourne et je m’en vais pour de bon.

— J’ai un message de Roman, il balance dans mon dos.

*Et alors ? Je n’en ai rien à foutre de ce connard !*

Je ne m’arrête pas.

— C’est à propos de votre fille !

Je m’arrête net. Il me faut quelques lourdes secondes pour me retourner vers lui. *Roman, je te hais encore plus de jouer sur la corde sensible de Lou avec moi.*

Il me rejoint en quelques pas rapides. J’essuie mes yeux une nouvelle fois.

— Êtes-vous prête à écouter ce que j’ai à vous dire ?

J’avale la boule qui m’encombre la gorge, mes yeux libèrent leurs dernières larmes puis, doucement, je secoue la tête de haut en bas.

La sonnerie de mon portable résonne, stoppant mes allers-retours nerveux, enfin. Je décroche immédiatement et porte l'appareil à mon oreille.

— Weiss.

— C'est Pullman ! Je l'ai retrouvée, gamin.

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Comment va-t-elle ? Elle est encore avec le Français ?

— Elle vient de quitter un centre social... Ça n'a pas l'air d'aller. Elle cherche son bébé partout, elle a arpenté la ville toute la journée.

Un silence se fait, juste assez long pour me laisser morfler un peu plus. Je regarde encore en direction de mon canapé. La maison est silencieuse et pourtant si remplie, subitement. Mais sans Célia, ce n'est que reculer pour mieux sauter.

— Je... Pullman, est-ce que vous pouvez faire un truc pour moi ?

— Ça dépend.

— J'ai... C'est compliqué. Je suis chez moi, J'ai craqué.

— Je sais. Ton père m'a demandé de te ramener en urgence. Je te laisse quelques jours, mais ensuite, je serai obligé de trouver quoi lui dire.

— Merci. Est-ce que vous pouvez passer un message à Célia de ma part ?

— Bien sûr, je t'écoute.

J'avale ma salive et je regarde de nouveau mon canapé.

— Dites-lui qu'elle doit aller au nouveau rendez-vous de mon père. J'ai un plan.

Pullman laisse un silence. Merde, il va réussir à me mettre plus de pression que je ne m'en mets déjà.

— Tu sais ce que tu fais ?

— Pas vraiment, mais j'essaie de prendre les choses en main.

— Je te fais confiance, gamin.

Je ne réponds pas, parce que je ne peux pas en dire autant. La confiance semble vouloir me fuir. Pullman raccroche. J'ai un dernier truc à faire avant qu'on se lance. J'espère que mon plan va fonctionner. J'espère que Célia va me suivre. Il le faut.

Mes yeux ne lâchent pas le coin du canapé. Le pouce dans la bouche et les yeux fermés, Lou semble si paisible maintenant, alors qu'elle hurlait lorsque l'assistante sociale l'a mise dans mes bras ce matin. *Célia, comment as-tu fait pour t'en occuper seule pendant tous ces mois ?*

Plus je regarde Lou, plus je flippe de ne pas savoir comment faire avec elle. Mais si mon plan fonctionne comme il faut, nous serons très bientôt réunis tous les trois.

**À suivre...**

# *Fyctia*

**DES MILLIERS DE SÉRIES NEW ROMANCE  
DISPONIBLES GRATUITEMENT !**



**+ DE 15.000 SERIES ACCESSIBLES GRATUITEMENT**



**LA POSSIBILITÉ D'ÊTRE REPÉRÉ ET ÉDITÉ**



**LA PLATEFORME DE BEST-SELLERS PAPIER :  
MY ESCORT LOVE, LE CONTRAT, MAKE ME BAD**

APPLICATION DISPONIBLE SUR  ET   
[WWW.FYCTIA.COM](http://WWW.FYCTIA.COM)